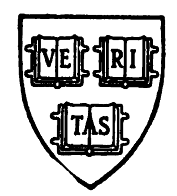

3 2044 010 452 670




VE RI
TAS

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE CARMONTELLE.

DE

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE CARMONTELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

PROVERBES
DRAMATIQUES
DE CARMONTELLE.

PRÉCÉDÉS

DE LA VIE DE CARMONTELLE,

D'UNE DISSERTATION HISTORIQUE ET MORALE
SUR LES PROVERBES,

ET SUIVIS

D'une table explicative de l'origine et du sens des Proverbes contenus dans l'ouvrage, de leur concordance avec les adages latins, espagnols, et italiens, qui présentent le même sens moral; de reflexions et d'anecdotes analogues au sujet;

PAR M. C. DE MÉRY,
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Dédiée à S. A. S. Monseigneur le DUC D'ORLÉANS.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ DELONGCHAMPS, LIBRAIRE, RUE DE LA FEUILLADE, N° 2.
PRÈS LA PLACE DES VICTOIRES.
1822.

481

LA VESTE BRODÉE.

PROVERBE XXVIII.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LE COMTE.
LE CHEVALIER.
ÉMILIE, *femme-de-chambre de la Marquise.*

La scène est chez la Marquise.

LA VESTE BRODÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, au Comte qui lui donne la main.

C'est inconcevable que le temps ait changé comme cela d'un moment à l'autre!

LE COMTE.

Mais, madame, c'est une chose toute simple, et qui arrive tous les jours.

LA MARQUISE.

Eh non, monsieur, cela n'arrive pas tous les jours. Les Tuileries n'ont jamais été comme aujourd'hui; mille gens de connaissance qui formaient un spectacle que je n'ai jamais vu, ou bien peu; et dans l'instant tout est anéanti par une pluie qui est venue, je ne sais d'où.

LE COMTE.

Comment cela peut-il vous donner de l'humeur?

LA MARQUISE.

Je n'en aurais pas, que vous m'en donneriez, avec l'air de satisfaction que vous avez. Ce qui me contrarie est donc pour vous une chose délicieuse, ravissante?

LE COMTE.

Non, sûrement; et vous ne me rendez pas justice.

LA MARQUISE.

Si je vous la rendais autant que je le devrais, vous n'auriez pas toujours lieu de vous louer.

LE COMTE.

Cela est tout-à-fait honnête.

LA MARQUISE.

Je ne suis point fade aujourd'hui.

LE COMTE.

Je m'en aperçois bien; mais plaisanterie à part....

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point, et je n'en ai nulle envie.

LE COMTE.

Tout comme il vous plaira; mais je vous prie, laissez-moi justifier cette satisfaction que vous avez cru apercevoir en moi. Je ne suis pas toujours si coupable que je vous le parais.

LA MARQUISE.

Vous l'êtes cent fois plus.

LE COMTE.

Si cela vous amuse....

LA MARQUISE.

Voyons, voyons cette justification; cela doit être curieux.

LE COMTE.

Non, madame, cela n'est pas si curieux; mais si vous m'aimiez comme je vous aime, vous l'auriez déjà deviné.

LA MARQUISE.

Sont-ce des reproches que vous m'allez faire?

LE COMTE.

Non, madame; chacun aime à sa manière; pour moi, qui ne vois que vous dans le monde à qui je veuille plaire, dont je puisse être occupé, si quelque chose pouvait me distraire du plaisir que je sens à être avec vous, je m'en croirais indigne.

LA MARQUISE.

Et vous auriez raison; mais il n'en est pas de même de moi. Tout ce que je fais qui m'amuse, doit vous faire plaisir : voilà comme on pense, comme on sent, quand on aime réellement, avec délicatesse; mais les hommes veulent s'en piquer; et ils n'en connaissent que le nom, sans en connaître les procédés.

LE COMTE.

Quoi, madame, je serai auprès de vous, et je serai le dernier que vous verrez, à qui vous penserez?

LA MARQUISE.

Ce n'est donc rien d'être auprès de moi?

LE COMTE.

Je ne dis pas cela; mais être le témoin de cent mille choses flatteuses, agréables, que vous adressez à d'autres, c'est un supplice.

LA MARQUISE.

Quoi, parce que vous dites que vous m'aimez, il faut que je renonce à causer avec les gens que je rencontre; que je ne parle qu'à vous; que j'annonce qu'il n'y a que vous que je trouve digne de moi?

LE COMTE.

Non, madame, non; mais puis-je m'empêcher de me trouver heureux d'être seul avec vous, et de ne pas regretter les mêmes choses que vous, de ne vous voir plus occupée de plaire à d'autres?

LA MARQUISE.

Si je n'étais pas sûre de vous plaire, sûrement je ne m'occuperais pas d'autre chose; c'est ma confiance en vous qui me rend coupable. Vous fais-je des reproches quand vous paraissez si content des agaceries des autres femmes?

LE COMTE.

Non, sûrement, vous ne m'en faites pas; je ne suis pas assez heureux pour cela.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas assez heureux pour cela?

LE COMTE.

Non, madame, et je sais d'où cela vient.

LA MARQUISE.

Me ferez-vous l'honneur de me le dire?

LE COMTE.

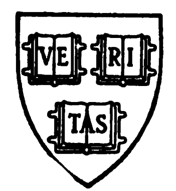
Ce ton ironique me le confirme.

LA MARQUISE.

Mais expliquez-vous.

LE COMTE.

Ah, madame! vous devez savoir ce que je veux dire; depuis long-temps je me tais; je crains que mes reproches ne vous déplaisent: mais tout me prouve que vous ne m'aimez plus.


VE RI
TAS

ES

ES

TELLE.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, ÉMILIE.

LE CHEVALIER.

Bonjour, ma chère Émilie. Qu'est-ce que c'est donc que cet air que je vous vois?

ÉMILIE.

Je pestais contre vous autres hommes.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi cela? Est-ce quelque crainte d'infidélité? Quand on est aussi jolie cependant, on doit être tranquille là-dessus.

ÉMILIE.

Oh, cela ne me regarde pas; je n'aurai jamais de ces craintes-là. Je vois trop arriver de choses tous les jours, pour me soucier des hommes.

LE CHEVALIER.

Ah, ah! il ne faut répondre de rien. Où est la Marquise?

ÉMILIE.

Dans son boudoir; mais je ne sais pas si elle voudra vous voir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi cela?

ÉMILIE.

C'est qu'elle a de l'humeur horriblement.

LE CHEVALIER.

Et à propos de quoi?

ÉMILIE.

M. le Comte et elle sont brouillés.

LE CHEVALIER, avec joie.

Tant mieux.

ÉMILIE.

Mais cela se raccommodera.

LE CHEVALIER.

Il faut savoir si je pourrais lui parler pendant qu'elle est fâchée contre lui. Mais quel est le sujet de la querelle?

ÉMILIE.

Je ne vous dirai pas bien.

LE CHEVALIER.

Quoi, de la discrétion avec moi! (Il lui prend la main.)

ÉMILIE.

Cela est venu sur une veste que madame lui brode.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

ÉMILIE.

Il lui a dit qu'elle ne pensait pas à la finir; qu'elle ne se souciait plus de lui. Elle a répondu qu'elle était faite; il l'a voulu voir; elle n'a pas voulu la lui montrer, et elle a prétendu qu'il devait la croire sur sa parole; et puis ils se sont piqués de part et d'autre. Et elle s'est retirée dans son boudoir; lui s'en est allé, mais il va revenir, et puis ils seront les meilleurs amis du monde: ainsi je vous conseille de vous en aller.

LE CHEVALIER.

Non pas: un moment, s'il vous plaît. Cette veste, est-ce celle où elle travaillait il y a deux jours?

ÉMILIE.

Elle ne fait pas autre chose depuis un an.

LE CHEVALIER.

J'ai la pareille ici. (Montrant sa veste.)

ÉMILIE.

Oui; c'est justement la même chose.

LE CHEVALIER.

Le Comte va revenir?

ÉMILIE.

Sûrement; il est trop inquiet pour pouvoir être long-temps:

LE CHEVALIER.

Je vais l'attendre.

ÉMILIE.

Quel est votre dessein?

LE CHEVALIER.

Je veux me divertir à ses dépens. Il était très-occupé en sortant d'ici; car je l'ai rencontré, et il ne m'a pas vu.

ÉMILIE.

Paix donc, je crois que le voici; c'est lui-même.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER, ÉMILIE.

LE COMTE.

Monsieur le Chevalier, je vous souhaite le bonsoir.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Comte, je suis bien votre serviteur.

LE COMTE, à Émilie.

Est-elle toujours bien en colère contre moi?

ÉMILIE.

Je n'en sais rien; je ne suis pas entrée depuis que vous êtes sorti.

LE COMTE.

Quoi, c'est comme cela que vous m'aviez promis.....

ÉMILIE.

Elle n'a pas sonné; et je me serais fait gronder.

LE COMTE.

Je vous en prie, voyez si elle veut me voir, comment elle est. Enfin, que je sache mon sort.

ÉMILIE.

J'y vais. (Elle s'en va.)

LE COMTE, la suivant.

Vous seule pouvez me rendre la vie dans ce moment. (Revenant au Chevalier.) Je vous demande pardon.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous avez l'air bien occupé aujourd'hui.

LE COMTE.

C'est une affaire dont la Comtesse m'avait chargé, et qui n'a point absolument réussi, et dont je voudrais lui rendre compte pour me justifier.

LE CHEVALIER.

Oh, vous serez facilement justifié. Quand on est aimé.....

LE COMTE.

Aimé?

LE CHEVALIER.

Oui; vous vous jetez dans les grandes passions, vous; et cela vous réussit bien. Pour moi, qui suis malheureux, toujours maltraité, ma foi j'y ai renoncé.

LE COMTE, avec distraction, regardant la veste du Chevalier.

Cela peut être..... Vous avez là une jolie veste.

LE CHEVALIER.

Oui, comme cela, pas mal. Trouvez-vous?....

LE COMTE.

Assurément.

LE CHEVALIER.

J'en suis charmé.

LE COMTE.

Et peut-on savoir d'où elle vous vient?

LE CHEVALIER.

Je ne m'en souviens pas trop.

LE COMTE.

Mais c'est d'une femme apparemment?

LE CHEVALIER.

Oui, je crois que c'est d'une femme; vous avez raison.

LE COMTE.

Y a-t-il long-temps que vous l'avez?

LE CHEVALIER.

Assez.

LE COMTE.

Vous ne voulez pas le dire, c'est tout simple.

LE CHEVALIER.

Non, je n'en fais pas [illegible] pas de mystère, mais je ne [illegible] pas.

LE COMTE, [illegible].

[illegible] tendrement!

LE CHEVALIER, [illegible].

[illegible]

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER, ÉMILE.

LA MARQUISE, [illegible].

[illegible] Chevalier, [illegible]

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA MARQUISE, [illegible].

[illegible]

LE COMTE.

[illegible]

LA MARQUISE.

[illegible]

LE COMTE.

[illegible]

LA MARQUISE.

Mais, en vérité, la tête vous tourne.

LE COMTE.

Quoi, madame, vous pourriez nier!....

LA MARQUISE.

Ce ton me paraît un peu extraordinaire, à dire vrai. Prenez garde à ce que vous direz.

LE COMTE.

Ce que je dirai, tout le monde le sait ici; et plus vous feindrez d'ignorer le sujet de ma douleur, plus j'en serai étonné.

LA MARQUISE.

Je ne sais point feindre.....

LE COMTE.

Vous ne savez point feindre?

LA MARQUISE.

Non, monsieur. Expliquez-vous, ou laissez-moi.

LE COMTE.

Eh bien, madame, cette marque précieuse de vos bontés, cet ouvrage de vos mains, que je désirais tant d'avoir.....

LA MARQUISE.

Achevez.

LE COMTE.

Voilà pourquoi il ne finissait jamais : il ne m'était pas destiné. Vous triomphez, monsieur le Chevalier; mais vous serez sacrifié à votre tour.

LA MARQUISE.

Vous croyez que cette veste du Chevalier est celle que je vous destinais?

LE COMTE.

Oui, madame, celle que j'attendais avec impatience....

LA MARQUISE.

Mademoiselle, allez me chercher mon ouvrage. (Émilie sort.)

LE COMTE.

Quoi! madame....

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il faut que vous le voyiez. Vous le voulez, vous serez content.

LE COMTE, *surpris.*

Mais....

(*Émilie apporte un métier.*)

LA MARQUISE.

Tenez, monsieur, voyez et jugez vous-même.

LE COMTE.

O ciel!

LA MARQUISE.

Mais comme vous êtes un homme juste, raisonnable, je ne veux pas que vous m'ayez soupçonnée à tort. Cette veste était pour vous, vous avez cru que je l'avais donnée au Chevalier; je n'ai pu vous persuader qu'en vous la montrant; je ne veux plus que vous puissiez vous tromper : elle est à lui; je la lui donne, et je ne veux plus vous revoir.

LE COMTE, *désespéré.*

Ah! madame.....

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je n'écoute plus rien. Apprenez à estimer davantage ce que vous aimez. Venez, Chevalier; je suis vengée, il me suffit.

(*Ils s'en vont*).

LE COMTE.

Peut-on être plus malheureux que je le suis! et par ma propre faute! (*Il sort.*)

LE BOITEUX.

PROVERBE XXIX.

PERSONNAGES.

JUSTINE, } *marchandes de modes.*
ROSALIE, }
Mme LOUVIER, *marchande de draps.*
Mlle JAVOTTE, *fille de Mme Louvier.*
DE L'AUNE, *garçon-de-boutique de Mme Louvier.*
M. RAIMOND (1), *boiteux et bredouilleur.*
GRAND-PIERRE, *commissionnaire du quartier.*

La scène est à Paris.

(1) Il est nécessaire que ce rôle soit rendu en bredouillant, comme un homme qui veut parler vîte, qui cherche, qui répète, et non pas en bégayant. Sans cette façon de le rendre, il ferait moins d'effet et ne serait point comique.

LE BOITEUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène représente une place; au milieu il y a une rue qui sépare deux maisons. Dans celle qui est à droite, demeure madame Louvier, marchande de draps, à la Couronne-d'Or; dans celle qui est à gauche, demeurent des marchandes de modes, à l'Alliance. Ces deux enseignes sont aux coins de chaque maison, sur des tapis, etc.

JUSTINE ET ROSALIE, travaillant dans leur boutique; DE L'AUNE, se promenant dans la boutique de madame Louvier; GRAND-PIERRE, balayant la rue.

ROSALIE.

Justine, la lettre pour M. Raimond est-elle cachetée?

JUSTINE.

Oui, la voilà.

ROSALIE.

Il faut la donner à Grand-Pierre.

JUSTINE.

Je m'en vais l'appeler. Grand-Pierre! Grand-Pierre!

GRAND-PIERRE.

Tout-à-l'heure, mademoiselle. (Il va regarder dans la boutique de madame Louvier.)

ROSALIE.

Eh bien, Grand-Pierre?

GRAND-PIERRE.

Me voilà, me voilà.

JUSTINE.

Qu'est-ce que tu regardais donc?

GRAND-PIERRE.

Eh! je regardais si mademoiselle Javotte n'était pas dans sa boutique; mais il n'y a que M. de l'Aune.

ROSALIE.

Bon, tu as toujours peur.

GRAND-PIERRE.

C'est que je crains que M. Raimond ne découvre que nous le trompons; et cela pourrait finir mal, voyez-vous.

JUSTINE.

Tu es bien poltron! Ne te paie-t-il pas bien?

GRAND-PIERRE.

Oh! pour cela, oui; j'en ai déjà eu plus de vingt écus.

ROSALIE.

De quoi te plains-tu donc?

GRAND-PIERRE.

Je ne me plains pas de ce qu'il m'a donné; mais....

JUSTINE.

C'est pourtant nous qui t'avons valu cela; car tu n'y pensais seulement pas.

GRAND-PIERRE.

C'est bien vrai.

ROSALIE.

Tu n'as pas refusé le premier écu qu'il t'a donné, pour remettre une lettre à mademoiselle Javotte?

GRAND-PIERRE.

Non; et c'était sans savoir ce que j'en ferais de cette lettre.

JUSTINE.

Eh bien, si nous ne faisions pas toutes les réponses au nom de mademoiselle Javotte, aurais-tu ces vingt écus? Et si tu lui avais rendu cette lettre de M. Raimond, et qu'elle l'eût dit à sa mère, madame Louvier, tu aurais été chassé de chez elle, et tu ne ferais plus ses commissions.

GRAND-PIERRE.

Sûrement; mais tromper ce M. Raimond, qui est le meilleur homme du monde, il me semble que c'est mal fait.

ROSALIE.

Mal fait? Au contraire. N'est-il pas trop heureux, ce vilain boiteux-là, puisqu'il se croit aimé d'une jeune et jolie personne comme mademoiselle Javotte?

GRAND-PIERRE.

Vous avez raison ; mais s'il vient à lui parler, il découvrira tout.

JUSTINE.

Je te réponds qu'il ne lui parlera pas ; nous le lui défendons toujours dans nos lettres, et nous lui faisons craindre que si madame Louvier découvrait son amour pour sa fille, elle ne la mît dans un couvent.

GRAND-PIERRE.

J'entends bien cela ; mais comme il passe à tout moment devant sa porte, j'ai toujours peur qu'il n'entre dans la maison.

ROSALIE.

Dis donc toujours la même chose.

GRAND-PIERRE.

Et puis vous lui demandez sans cesse : ce sont des gants, des jarretières, des mules, des bas de soie.....

JUSTINE.

Et toi, ne prends-tu pas les écus qu'il te donne?

GRAND-PIERRE.

Oui, mais je ne les lui demande pas ; ainsi ce n'est pas ma faute. Attendez que je voie si mademoiselle Javotte est dans la boutique, parce que pendant que je suis ici, M. Raimond pourrait bien venir. (Il va regarder.)

SCÈNE II.

JUSTINE, ROSALIE, Mlle JAVOTTE, DE L'AUNE, GRAND-PIERRE.

DE L'AUNE, avec embarras.

Je vous souhaite bien le bonjour, mademoiselle Javotte.

Mlle JAVOTTE.

Je suis bien votre servante, monsieur de l'Aune. (Elle s'assied, et travaille à la tapisserie. De l'Aune a grande envie de lui parler; mais lorsqu'elle le regarde, il n'ose plus. Il se détermine pourtant.)

DE L'AUNE.

Vous vous portez bien aujourd'hui, mademoiselle Javotte?

Mlle JAVOTTE.

Fort bien, monsieur; et vous?

DE L'AUNE.

A votre service, mademoiselle.

Mlle JAVOTTE.

Vous avez bien de la bonté. (Elle continue de travailler, et elle ne lève les yeux qu'à la dérobée sur de l'Aune, qui n'ose lui rien dire.)

GRAND-PIERRE, à Justine et à Rosalie.

J'ai bien fait d'aller voir; elle est dans la boutique. Il faut que je me mette en sentinelle, en cas que M. Raimond passe.

ROSALIE.

Et la lettre, Justine?

JUSTINE.

Je m'en vais la lui donner. Tiens, Grand-Pierre, voilà la réponse à la lettre d'hier, de M. Raimond.

GRAND-PIERRE.

C'est bon; je la lui donnerai quand il viendra.

ROSALIE.

S'il te donne quelque chose pour nous, tu nous l'apporteras.

GRAND-PIERRE.

Sûrement. Ne croyez-vous pas que je le garderai?

ROSALIE.

Je ne dis pas cela.

GRAND-PIERRE.

Et puis vous le verrez bien. (Il va s'asseoir sur une borne au coin de la rue. La scène muette entre Javotte et de l'Aune continue. Justine et Rosalie travaillent et parlent ensemble tout bas, en riant de temps en temps.

SCÈNE III.

ROSALIE, JUSTINE, Mlle JAVOTTE, DE L'AUNE, GRAND-PIERRE, M. RAIMOND.

M. RAIMOND.

Ne sera-t-elle jamais seule? (Il fait une grande révérence à mademoiselle Javotte, qui l'aperçoit à peine, se lève et s'en va. Il en est consterné.)

SCÈNE IV.

ROSALIE, JUSTINE, M. RAIMOND, DE L'AUNE, GRAND-PIERRE.

M. RAIMOND.

Que peut-elle avoir contre moi? Elle ne m'a jamais traité comme cela.

GRAND-PIERRE.

Monsieur, j'allais chez vous.

M. RAIMOND.

Dites-moi donc, Grand-Pierre, est-ce que mademoiselle Javotte est fâchée contre moi?

GRAND-PIERRE.

Pourquoi donc?

M. RAIMOND.

C'est qu'à peine m'a-t-elle vu, qu'elle s'est retirée tout de suite.

GRAND-PIERRE.

Elle a peut-être cru voir venir sa mère.

M. RAIMOND.

Non, elle n'y était pas, et voilà ce qui me surprend de plus en plus.

GRAND-PIERRE.

Bon! tout cela ne fait rien. Tenez, voilà sa réponse à la lettre d'hier au soir; lisez-là, vous verrez de quoi il retourne.

M. RAIMOND.

Eh, donne donc. (Il lit la lettre.)

« Je vous remercie bien, monsieur, de ce que vous m'avez en-» voyé avec votre lettre, c'est bien galant à vous : aussi je ne » vois personne qui vous ressemble. J'ai bien du regret de ne » pas pouvoir vous parler; mais il faut que je fasse comme ce-» la à cause de ma mère, qui me dit toujours qu'il faut fuir » l'amour, parce que tous les hommes sont des trompeurs. Je » ne crois pourtant pas que vous en soyez un; c'est pour-» quoi.....

GRAND-PIERRE.

C'est pour cela qu'elle s'est en allée quand elle vous a vu.

M. RAIMOND.

Tu le crois, Grand-Pierre?

GRAND-PIERRE.

Ah! sûrement, monsieur.

M. RAIMOND, lisant.

« C'est pourquoi il faut que vous preniez patience, et que » vous ne fassiez que ce que je vous manderai quand il en sera » temps. J'ai changé d'avis au sujet des bas de soie; j'aimerais » mieux un petit cœur d'or, pour pendre à mon cou, parce » que cela ressemblerait tout-à-fait au vôtre, et que je le ver-» rais toujours. Si cependant vous avez acheté la paire de bas » de soie, envoyez-la-moi. Adieu, mon cher monsieur, j'en-» tends ma mère; je ne puis vous en dire davantage.

» JAVOTTE. »

Qu'elle est charmante! Qu'elle a d'esprit!.... Ne trouves-tu pas, Grand-Pierre?

GRAND-PIERRE.

Oh! monsieur, sans doute; mais ce n'est pas là tout : si vous entendiez, quand elle parle, ce qu'elle dit de vous.

M. RAIMOND.

Eh! dis donc, dis donc?

GRAND-PIERRE.

Elle dit tout plein de choses.

M. RAIMOND.

Mais quoi encore?

GRAND-PIERRE.

Dame, premièrement elle disait..... Attendez, attendez.... Je ne saurais me souvenir de tout cela.

M. RAIMOND.

Disait-elle qu'elle m'aimait?

GRAND-PIERRE.

Oh! beaucoup, beaucoup.

M. RAIMOND.

C'est bien vrai?

GRAND-PIERRE.

C'est toujours par où elle commence.

M. RAIMOND.

Cette chère enfant! qu'elle est aimable! Allons, je m'en vais lui écrire, et lui acheter ce qu'elle me demande. Mais, dis donc, n'ai-je pas bien raison de l'aimer de tout mon cœur?

GRAND-PIERRE.

Vantez-vous-en. N'allez pourtant pas songer à vouloir lui parler avant qu'elle vous le mande.

M. RAIMOND.

Ne crains rien, ne crains rien. Ce n'est pas la première fois que j'ai eu une intrigue amoureuse; je sais comme cela se mène.

GRAND-PIERRE.

Vous me paraissez bien malin, vous monsieur Raimond.

M. RAIMOND.

Pas mal, pas mal. Ah! j'oubliais bien le meilleur, ma lettre et les bas. Tiens, donne-lui cela. La joie m'étourdit si fort....

GRAND-PIERRE.

Je le vois bien.

M. RAIMOND.

Sûrement, puisque j'oubliais aussi de te donner quelque chose. Tiens. (Il lui donne un écu.)

GRAND-PIERRE.

Oh, monsieur, cela ne fait rien; et ce n'est pas pour cela que j'en parle.

M. RAIMOND.

Adieu, adieu..... Je te retrouverai ici?

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, monsieur, je n'en démarerai pas.

JUSTINE ET ROSALIE, voyant s'en aller M. Raimond, chantent.

Il est pris,
Il est pris,
Il est pris.

SCÈNE V.

JUSTINE, ROSALIE, DE L'AUNE lisant, soupirant, et levant les yeux au ciel de temps en temps; GRAND-PIERRE, regardant aller M. Raimond.

GRAND-PIERRE, à Justine et à Rosalie.

Tenez, mesdemoiselles, voilà une lettre.

JUSTINE.

Oui, mais il y a encore autre chose.

GRAND-PIERRE.

Il y a des bas. Les voilà.

JUSTINE.

Voyons, voyons. Ah! il y en a deux paires.

ROSALIE.

Cela fera une pour toi, et une pour moi.

JUSTINE.

Sans doute.... Ils sont assez beaux.

ROSALIE.

Et sa lettre?

JUSTINE.

Oui, voyons ce qu'elle dit.

GRAND-PIERRE.

Il est bon de savoir s'il n'a pas grande envie de parler à mademoiselle Javotte.

JUSTINE lit.

« Je suis bien charmé, mademoiselle, de ce que vous me » faites l'honneur de me dire que tout ce qui vient de moi vous » fait toujours plaisir ; je le redouble aujourd'hui ce plaisir, en » vous envoyant deux paires de bas, au lieu d'une que vous » m'avez demandée. Je vous prie de les accepter. Je crains » seulement qu'ils ne soient trop larges pour une jambe aussi » jolie que la vôtre. Ah ! si je pouvais baiser ce qui est au bout, » je veux dire votre pied, que je serais heureux !.... »

GRAND-PIERRE.

Je croyais que c'était le genou, moi, qu'il voulait dire.

ROSALIE.

Le genou, Justine ! (Riant.) Ah ! ah ! ah ! Il n'est pas si malin que cela.

JUSTINE.

Oh ! pour cela non.

(Elle continue de lire.)

« Que je serais heureux ! J'attends le moment fortuné où je » pourrai vous dire de vive voix que vous régnerez toujours » dans mon cœur. Je ne vous crois pas ingrate ; mais il fau- » drait me le prouver. Je vous l'ai déjà écrit, et vos beaux » yeux ont dû lire et penser que je suis incapable de vous re- » chercher autrement qu'en légitime mariage, et comme vo- » tre très-humble et très-obéissant et respectueux serviteur

» RAIMOND. »

ROSALIE.

Il n'est pas trop empressé ; ainsi tu vois bien que tu n'as rien à craindre.

GRAND-PIERRE.

N'a-t-il pas envie de lui parler de vive voix ? S'il allait l'entreprendre, et rencontrer la mère, madame Louvier, je serais flambé.

JUSTINE.

Je m'en vais lui recommander encore de se tenir tranquille ; ne sois pas inquiet. Rosalie, donne-moi l'écritoire.

ROSALIE.

Tiens, la voilà.

GRAND-PIERRE.

Ah bien, je m'en vais vous laisser faire. (Il va s'asseoir sur une pierre, et il fume sa pipe.)

JUSTINE, la plume à la main.

Ah çà, que demanderons-nous à présent? Je voudrais bien avoir une montre.

ROSALIE.

Ah! une montre: c'est trop cher.

JUSTINE.

Oui, c'est vrai; mais quelque chose qui nous valût un peu d'argent.

ROSALIE.

Un peu d'argent?... Comment faire? Ah! tiens, il faut lui demander un bonnet à la grippe: il viendra peut-être l'acheter ici; cela nous divertira, et nous aurons l'argent et la marchandise.

JUSTINE.

Tu as raison; c'est bien imaginé. Allons, je m'en vais écrire. (Elle écrit, et elle montre à Rosalie à mesure. Elles rient toutes les deux en faisant la lettre.)

SCÈNE VI.

ROSALIE, JUSTINE, Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, DE L'AUNE, GRAND-PIERRE.

Mme LOUVIER.

De l'Aune, pendant que nous allons garder la boutique, vous devriez aller replier toutes les pièces de draps d'hier dans le magasin.

DE L'AUNE.

Je m'en y vais, madame. (Il regarde en s'en allant Javotte, qui le regarde aussi.)

SCÈNE VII.

ROSALIE, JUSTINE, Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, GRAND-PIERRE.

Mme LOUVIER, s'asseyant et tricotant.

Tenez, Javotte, asseyez-vous-là. (Javotte s'assied, et travaille à la tapisserie.) Votre tapisserie est-elle bien avancée?

Mlle JAVOTTE.

Oui, maman; tenez, voyez tout ce que j'ai fait depuis hier.

Mme LOUVIER.

C'est bon. Et votre arithmétique?

Mlle JAVOTTE.

Ah maman! j'ai fait aujourd'hui une multiplication avec sous et deniers, sans faute; si vous voulez, je m'en vais vous l'aller chercher, vous verrez. (Elle se lève.)

Mme LOUVIER.

Non, non; restez là.

Mlle JAVOTTE.

C'est que je dis, vous verriez.....

Mme LOUVIER.

Non. Écoutez-moi; quand vous êtes ici toute seule avec de l'Aune, qu'est-ce qu'il vous dit?

Mlle JAVOTTE.

Lui? presque jamais rien, surtout depuis quelque temps; il me paraît même bien triste.

Mme LOUVIER.

Bien triste? Je ne vois pas cela; il me semble qu'il est tout comme à son ordinaire.

Mlle JAVOTTE.

Oui, quand vous y êtes; mais avec moi, il est bien différent. Autrefois il était de la meilleure humeur du monde quand nous étions ensemble: à présent ce n'est plus la même chose.

Mme LOUVIER.

Il s'ennuie peut-être d'être garçon marchand.

Mlle JAVOTTE.

Ah, mon dieu, non! car je le lui ai demandé, et il m'a bien assuré que, tout au contraire, il voudrait toujours rester comme il est.

Mme LOUVIER.

Tout cela, ce sont des contes. Ma fille, il ne faut pas croire tout ce que disent les garçons; c'est pour attraper les filles.

Mlle JAVOTTE.

Attraper les filles? Oh! je jurerais bien qu'il ne m'attrapera pas. Vous ne le connaissez pas, maman; il n'est pas assez malin pour cela: je l'attraperais plutôt, moi.

Mme LOUVIER.

Il ne faut vous attraper ni l'un ni l'autre. Je vais vous parler naturellement, comme une bonne mère, et qui a confiance en vous; répondez-moi de même.

Mlle JAVOTTE.

Oui, maman.

Mme LOUVIER.

Je voudrais savoir si de l'Aune n'a point d'amour pour vous.

Mlle JAVOTTE.

Je n'en sais rien, maman; mais si vous voulez, je le lui demanderai.

Mme LOUVIER.

Gardez-vous-en bien.

Mlle JAVOTTE.

Pourquoi donc? Si vous voulez le savoir, cela sera plus tôt fait.

Mme LOUVIER.

C'est une simple curiosité.

Mlle JAVOTTE.

Oh bien, laissez, laissez-moi faire.

Mme LOUVIER.

Je vous le défends; entendez-vous!

Mlle JAVOTTE.

Mais, maman, c'est que je ne serais pas fâchée de le savoir aussi, moi.

Mme LOUVIER.

Comment? pourquoi donc?

Mlle JAVOTTE.

Maman, c'est qu'il me dirait peut-être la différence qu'il y a de l'amour à l'amitié; car je commence à croire qu'il y en a.

Mme LOUVIER.

Vous me paraissez bien savante.

Mlle JAVOTTE.

Ah, maman! c'est donc vrai?

Mme LOUVIER.

Non, non; ce sont des contes qu'on lit dans les histoires des romans; et il ne faut pas qu'une fille en lise jamais.

Mlle JAVOTTE.

Oh! je le sais bien, parce que tout cela n'est pas vrai, et j'en suis bien fâchée.

Mme LOUVIER.

Est-ce que vous en avez lu?

Mlle JAVOTTE.

Oui, maman, au couvent; j'en ai lu un qui s'appelait Hippolyte comte de Douglas.

Mme LOUVIER.

C'est fort bien. C'est donc là que vous avez appris que l'on avait de l'amour? Tout cela n'est qu'un nom, c'est de l'amitié qu'il faut dire; et une fille ne doit jamais prononcer le nom d'amour, entendez-vous.

Mlle JAVOTTE.

Oui, maman; mais si ce n'est pas la même chose?

Mme LOUVIER.

Comment, et pourquoi ne serait-ce pas la même chose?

Mlle JAVOTTE.

Je m'entends bien, maman. Tenez, l'amitié, c'est, je crois, ce que je sens pour vous; pour ma tante, pour ma cousine...

Mme LOUVIER.

Oui, c'est vrai.

Mlle JAVOTTE.

Et l'amour est une autre amitié que l'on sent pour....

Mme LOUVIER.

Achevez, pour?....

Mlle JAVOTTE.

Pour des hommes.

Mme LOUVIER.

Pour des hommes? Mais est-ce que vous n'avez pas aussi de l'amitié pour votre oncle?

Mlle JAVOTTE.

Oui; mais ce n'est pas là ce que je veux dire.

Mme LOUVIER.[1]

Allons, allons, vous rêvez. Croyez-moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Mlle JAVOTTE.

Je le sais bien, maman.

Mme LOUVIER.

Si vous le savez, pourquoi donc avoir des idées comme cela?

Mlle JAVOTTE.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute, elles viennent sans que j'y pense.

Mme LOUVIER.

Voilà qui est bien; ne parlons plus de cela.

Mlle JAVOTTE.

Comme vous voudrez, maman.

SCÈNE VIII.

JUSTINE, ROSALIE, M. RAIMOND, Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, GRAND-PIERRE.

JUSTINE.

Grand-Pierre!

GRAND-PIERRE.

Mademoiselle?

JUSTINE.

Tiens, voilà sa réponse.

GRAND-PIERRE.

C'est bon.

ROSALIE.

Ah! voilà M. Raimond.

JUSTINE, effrayée.

Il veut entrer chez madame Louvier, je crois.

GRAND-PIERRE.

Oh, nous sommes perdus! (Il court écouter ce que dit M. Raimond.)

M. RAIMOND, croyant mademoiselle Javotte seule, ne voyant pas sa mère.

Mademoiselle, je vous apporte moi-même....

Mme LOUVIER, se levant.

Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

M. RAIMOND.

Madame..... Mais je me trompe..... je cherchais..... je croyais que c'était ici..... l'enseigne de la Lune-d'Argent.

Mme LOUVIER.

Non, monsieur; c'est dans la rue Thibautodé, la deuxième rue après celle-ci.

M. RAIMOND.

Madame, je vous demande bien pardon.

Mme LOUVIER.

Monsieur, il n'y a pas de mal.

M. RAIMOND.

Je suis bien votre très-humble serviteur.

Mme LOUVIER.

Et moi, monsieur, votre très-humble servante.

M. RAIMOND, à Grand-Pierre qui vient au-devant de lui.

Ah! Grand-Pierre, je viens de faire une terrible faute.

GRAND-PIERRE.

Eh, je vous ai bien vu.

M. RAIMOND.

J'ai cru mademoiselle Javotte seule.... J'ai peur qu'elle ne soit fâchée contre moi.

GRAND-PIERRE.

Et que n'attendiez-vous aussi ce qu'elle vous manderait?

M. RAIMOND.

Eh, vraiment oui; mais quand je ne la vois pas, je veux la voir; quand je la vois, je veux lui parler, et puis... Mais, dis-moi, m'a-t-elle fait réponse?

GRAND-PIERRE.

Oui, monsieur, la voilà.

M. RAIMOND.

Que tu es heureux! tu lui parles comme tu veux, toi. (Il lit.) Hum, hum, hum.... Ah, toujours charmante! Hum, hum, hum.... Oui, oui, cela ne m'arrivera plus, bien sûrement. Hum, hum, hum.... Comment ne l'aimerais-je pas? Hum, hum, hum.... Un bonnet à la grippe? où trouverai-je cela?

GRAND-PIERRE.

Un bonnet à la grippe?

M. RAIMOND.

Oui; qu'est-ce que c'est que cela?

GRAND-PIERRE.

Ma foi, je n'en sais rien. Un bonnet? Ce ne peut être que pour elle. Les marchandes de modes vous diront cela.

M. RAIMOND.

Les marchandes de modes? Je crois que tu as raison. Celles qui demeurent là, sont-elles habiles?

GRAND-PIERRE.

Oh! monsieur, ce sont les plus fameuses de Paris.

M. RAIMOND.

Allons, je vais y entrer. (Donnant un petit paquet à Grand-Pierre.) Tiens, tâche, dès que tu le pourras, de donner ceci à mademoiselle Javotte, et de lui dire que je suis bien fâché de n'avoir pas vu sa mère; que je n'aurais pas tenté de lui parler malgré elle; que je lui en demande bien pardon. Entends-tu?

GRAND-PIERRE.

Oui, monsieur.

M. RAIMOND.

Je dirai qu'on te donne le bonnet à la grippe; et je t'apporterai une lettre d'excuses pour mademoiselle Javotte, que tu lui donneras avec.... Tu comprends bien?

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, monsieur; ne vous embarrassez pas. Je m'en vais entrer chez elle; et dès qu'elle sera seule, je lui remettrai cela.

M. RAIMOND.

C'est fort bien; je vais acheter ce bonnet qu'elle me demande.

GRAND-PIERRE.

Allez, allez; ces demoiselles vous serviront bien. (Il entre chez madame Louvier, et M. Raimond entre chez Justine et Rosalie.)

SCÈNE IX.

JUSTINE, ROSALIE, Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, M. RAIMOND.

JUSTINE, à M. Raimond.

Y a-t-il quelque chose pour le service de monsieur? Des bourses à cheveux, des nœuds d'épées, cordons de cannes, cordons de montres?

ROSALIE.

Des sacs à ouvrages pour les dames, des bonnets aux proverbes, des bonnets à la grippe?

M. RAIMOND.

Voilà précisément, mesdemoiselles, ce que je demande.

JUSTINE.

Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous allez voir tout ce qu'il y a de plus beau en bonnets aux proverbes.

M. RAIMOND.

Non, non; ce n'est pas cela.

ROSALIE.

C'est des bonnets à la grippe que monsieur veut?

M. RAIMOND.

Oui, mesdemoiselles, à la grippe.

JUSTINE.

Oh! monsieur, nous en avons; vous allez en voir, et tout ce qu'il y a de plus beau.

M. RAIMOND.

Je ne veux pas épargner : ainsi....

JUSTINE.

Monsieur, vous n'en avez pas l'air; et nous connaissons un peu notre monde. Tenez, monsieur, regardez cela; voilà un des plus beaux bonnets à la grippe qu'il y ait jamais eu.

M. RAIMOND.

Vous me l'assurez? parce que moi....

JUSTINE.

Oh! pour cela, ce n'est pas monsieur que nous voudrions tromper.

M. RAIMOND.

Je le crois. Et combien le vendez-vous?

ROSALIE.

Faut-il parler à monsieur en conscience?

M. RAIMOND.

Sans doute, sans doute; je n'aime pas à marchander.

ROSALIE.

Eh bien, monsieur, c'est douze francs, ni plus ni moins.

M. RAIMOND.

Douze francs? Ne pourriez-vous pas l'embellir un peu? mais d'une façon modeste cependant; je voudrais y mettre un louis.

ROSALIE.

Monsieur, rien n'est plus aisé. Justine, il n'y a qu'à y mettre un ruban de dentelle.

JUSTINE.

Oui; mais c'est une affaire de quinze francs de plus.

ROSALIE.

Oh bon! avec monsieur, nous ne regarderons pas à un écu. Si monsieur veut attendre, cela sera fait dans le moment. (Elle travaille au bonnet.)

M. RAIMOND.

C'est que je suis un peu pressé. Vous demeurez là dans un beau quartier.

JUSTINE.

Oui, monsieur, et un quartier d'honnêtes gens : voilà ce qu'il y a de plus agréable.

M. RAIMOND.

Vous connaissez sûrement madame Louvier?

JUSTINE.

Fort peu, monsieur; c'est une femme froide et sévère.

M. RAIMOND.

C'est ce qui me paraît. Est-ce sa fille qui est avec elle!

ROSALIE.

Oui, monsieur; oh! c'est bien le plus joli caractère du monde! Elle est charmante!

M. RAIMOND.

C'est bien vrai cela, qu'elle est charmante, mademoiselle Javotte.

JUSTINE.

Ah! vous savez son nom; vous la connaissez donc?

M. RAIMOND.

Moi? non..... comme cela. Vient-elle quelquefois ici?

JUSTINE.

Non, monsieur: elle ne quitte jamais sa mère; et elles ne nous ont encore rien acheté, depuis que nous sommes dans le quartier.

M. RAIMOND.

Est-ce qu'elle est méchante, madame Louvier?

ROSALIE.

Méchante? Je crois que non; n'est-ce pas, Justine?

JUSTINE.

Je ne sais pas; mais..... Il ne faut pas dire du mal de ses voisines.

M. RAIMOND.

J'entends ; elle n'est pas trop bonne.

JUSTINE.

Je ne dis pas cela ; cependant il ne faudrait pas trop s'y frotter.

ROSALIE.

Elle a fait mourir son mari de chagrin, par sa jalousie ; c'est une femme qui prend la mouche sur un rien.

M. RAIMOND.

Cela n'est pas agréable.

ROSALIE.

Oh! point du tout ; et je crois que la petite personne a beaucoup à souffrir avec elle. Enfin, elle n'ose seulement pas nous saluer devant sa mère.

M. RAIMOND.

C'est un peu extraordinaire.

JUSTINE.

Ajoutez à cela qu'elle est d'une avarice affreuse.

M. RAIMOND.

On m'en avait dit quelque chose.

ROSALIE.

Elle refuse tout à sa fille.

M. RAIMOND.

Que je la plains!

JUSTINE.

Monsieur, ne dites pas que nous vous avons dit cela ; car il faut vivre en paix avec ses voisins, quels qu'ils soient.

M. RAIMOND.

Ne vous mettez pas en peine : je ne dis jamais rien de tout ce que je sais.

ROSALIE.

Voilà votre bonnet qui va être bientôt fini.

M. RAIMOND.

Oui ; mais j'ai affaire, et je ne puis rester plus long-temps. Je vais vous le payer, et je vous prierai de le donner à Grand-Pierre, qui sait où je demeure, et qui me l'apportera.

ROSALIE.

Grand-Pierre?

M. RAIMOND.

Oui; vous le connaissez?

JUSTINE.

C'est lui qui fait toutes nos commissions.

M. RAIMOND, comptant de l'argent.

Voilà douze francs, dix-huit, vingt-quatre.

ROSALIE.

Monsieur, en vous remerciant. Quand il vous faudra autre chose, nous vous demandons la préférence.

M. RAIMOND, se levant.

Sûrement.

JUSTINE.

Donnez une enseigne à monsieur.

M. RAIMOND.

Je n'en ai pas besoin; je passe tous les jours par ici. Adieu, mesdemoiselles; je suis bien votre serviteur.

ROSALIE.

Monsieur, nous nous recommandons à vous, pour vous et pour vos amis.

M. RAIMOND, en s'en allant.

Oui, oui.

SCÈNE X.

Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, JUSTINE, GRAND-PIERRE, ROSALIE, DE L'AUNE.

JUSTINE, riant.

Eh bien, le bonnet à la grippe a bien réussi.

ROSALIE.

Je mourais d'envie de rire.

JUSTINE.

Paix donc; il pourrait revenir.

(Elles parlent tout bas et rient.)

Mme LOUVIER.

J'ai envie de sortir un moment. Grand-Pierre, dites à de l'Aune de descendre.

GRAND-PIERRE.

Le voilà, madame.

Mme LOUVIER.

Monsieur de l'Aune, c'est que je vais aller chez madame Dupont. Je vous en prie, ne sortez pas; je m'en vais revenir.

DE L'AUNE.

Oui, madame.

Mme LOUVIER.

On m'a dit que M. votre oncle était à Paris depuis quelques jours; je l'ai prié de me venir voir.

DE L'AUNE.

Mon oncle, madame?

Mme LOUVIER.

Oui; j'ai affaire à lui.

DE L'AUNE.

Mais, madame, j'ai cru que vous ne le connaissiez pas.

Mme LOUVIER.

Je ne l'ai jamais vu; mais il m'a écrit. S'il vient, priez-le de m'attendre: je ne fais qu'aller et venir. (Elle prend sa robe qu'elle retrousse, et sort de la maison.)

DE L'AUNE.

Madame, je n'y manquerai pas.

SCÈNE XI.

JUSTINE, ROSALIE, GRAND-PIERRE, Mlle JAVOTTE, DE L'AUNE, toujours embarrassé vis-à-vis de mademoiselle Javotte.

GRAND-PIERRE, à Justine et à Rosalie.

Madame Louvier est sortie; ainsi je ne m'éloignerai pas. Tenez, voilà ce que M. Raimond m'a donné.

JUSTINE.

C'est bon ; nous allons voir.

ROSALIE.

Tu peux être tranquille ; je ne crois pas qu'il ait envie de rencontrer une seconde fois madame Louvier.

GRAND-PIERRE.

Je vais toujours m'asseoir au coin de la rue, pour le voir venir.

JUSTINE.

Nous t'avertirons.

(Elles lisent la lettre de M. Raimond, et elles rient tout bas. Grand-Pierre se couche à terre et s'endort.)

Mlle JAVOTTE, à de l'Aune, après avoir hésité.

Monsieur de l'Aune, vous avez donc un oncle ?

DE L'AUNE.

Oui, mademoiselle.

Mlle JAVOTTE.

Et il est à Paris ?

DE L'AUNE.

On me l'a dit ; mais je ne l'ai jamais vu.

Mlle JAVOTTE.

Pourquoi cela ?

DE L'AUNE.

C'est qu'il est fâché contre moi.

Mlle JAVOTTE.

Mais tant pis. Et à cause de quoi ?

DE L'AUNE.

Parce qu'il avait décidé que je serais médecin.

Mlle JAVOTTE.

Et vous n'avez pas voulu l'être ?

DE L'AUNE.

Je vous demande pardon, mademoiselle.

Mlle JAVOTTE.

Et pourquoi donc ne l'avez-vous pas été ?

DE L'AUNE, avec embarras.

Parce que...., tout d'un coup il m'a pris envie de me faire marchand de draps.

Mlle JAVOTTE, soupirant.

Marchand de draps?

DE L'AUNE, soupirant.

Oui, marchand de draps?

Mlle JAVOTTE.

C'est bien penser..... Et..... en avez-vous encore envie?

DE L'AUNE.

Toujours; je ne changerai jamais.

Mlle JAVOTTE.

Jamais?

DE L'AUNE.

Non, mademoiselle.

Mlle JAVOTTE.

Et comment s'appelle M. votre oncle?

DE L'AUNE.

M. le Roux; il est receveur des gabelles à Melun.

Mlle JAVOTTE.

C'est-il bien loin Melun?

DE L'AUNE.

Oh! oui, mademoiselle.

Mlle JAVOTTE.

Bien loin, bien loin?

DE L'AUNE.

Il y a, je crois, plus de treize lieues.

Mlle JAVOTTE.

Treize lieues! Je n'irai jamais dans ce pays-là.

DE L'AUNE.

Oh! ni moi non plus, j'en suis bien sûr.

Mlle JAVOTTE.

Il ne faut jurer de rien.

DE L'AUNE.

Ah, mon dieu, mademoiselle, vous me faites trembler!

Mlle JAVOTTE.

On ne sait pas ce qui peut arriver.

DE L'AUNE.

Comment, sauriez-vous ?....

Mlle JAVOTTE.

Non ; mais c'est qu'un malheur vient tout d'un coup quelquefois.

DE L'AUNE.

Est-ce que vous en avez jamais vu arriver des malheurs ?

Mlle JAVOTTE.

Non ; mais j'en ai lu : et quoiqu'on dise que les livres ne sont pas vrais, je ne sais pourquoi, mais je crains toujours ce qu'ils prédisent.

DE L'AUNE.

Ah ! ils disent quelquefois des choses bien heureuses.

Mlle JAVOTTE.

C'est que vous en connaissez de bons, apparemment ?

DE L'AUNE, *s'asseyant.*

Si vous aviez lu Hippolyte comte de Douglas, par exemple...

Mlle JAVOTTE.

Mais je l'ai lu.

DE L'AUNE.

Il y a là une Julie.... (*Il soupire.*) Je sais bien à qui elle ressemble.

Mlle JAVOTTE.

Et Hippolyte, il me semble que je le vois tous les jours.

DE L'AUNE.

Comme Hippolyte aime Julie !

Mlle JAVOTTE.

Et comme Julie aime Hippolyte !

DE L'AUNE.

C'est un grand bonheur de s'aimer comme cela.

Mlle JAVOTTE.

Oui ; c'est un grand bonheur....., quand il n'arrive pas de malheur.

DE L'AUNE.

Mais, dans le malheur on pense toujours à ce qu'on aime.

Mlle JAVOTTE.

Ah! toujours, toujours. C'est bien dommage qu'on ne puisse pas être comme les personnages des livres!

DE L'AUNE.

Je vous assure qu'il y a des gens comme cela.

Mlle JAVOTTE.

Oh! guère, je crois.

DE L'AUNE.

J'en connais qui sont à moitié tout de même.

Mlle JAVOTTE.

A moitié?.... Qu'est-ce que cela veut dire?

DE L'AUNE.

Cela veut dire..... Je n'oserai jamais vous l'expliquer.

Mlle JAVOTTE.

Pourquoi? Ah! je vous en prie, monsieur de l'Aune, dites, dites donc?

DE L'AUNE.

Eh bien, ne me regardez pas.

Mlle JAVOTTE, *le regardant.*

Je ne vous regarderai pas.

DE L'AUNE.

C'est-à-dire, qui aiment...., et qui voudraient......

Mlle JAVOTTE.

Et qui voudraient?.....

DE L'AUNE.

Et qui voudraient bien être aimés.

Mlle JAVOTTE.

Ah! oui, je comprends bien cela. Vous seriez donc bien aise d'être Hippolyte?

DE L'AUNE.

Et vous, voudriez-vous être Julie?

Mlle JAVOTTE.

Mais cela ne se peut pas.

DE L'AUNE.

Non; mais nous pourrions être comme eux.

Mlle JAVOTTE.

Avoir de l'amour?

DE L'AUNE.

Mais.....

Mlle JAVOTTE.

Si c'était de l'amitié, encore passe.

DE L'AUNE.

De l'amitié? ce n'était pas de l'amitié que Julie avait pour Hippolyte.

Mlle JAVOTTE.

C'est vrai.

DE L'AUNE.

J'imite bien plus en cela Hippolyte que vous n'imitez Julie; et voilà mon malheur à moi.

Mlle JAVOTTE.

Sans cet amour, je vous aimerais bien; ayez de l'amitié.

DE L'AUNE, soupirant.

Julie ne disait pas cela à Hippolyte.

Mlle JAVOTTE.

Comment voulez-vous donc que je fasse?

DE L'AUNE.

Comme moi.

Mlle JAVOTTE.

Comme vous? (Rêvant.) Si personne que nous ne le savait encore!

DE L'AUNE.

Oh! je vous réponds de vous bien garder le secret.

Mlle JAVOTTE.

C'est que ma mère.... votre oncle peut-être....

DE L'AUNE.

Ils n'en sauront rien.

Mlle JAVOTTE.

Il faudra que nous lisions ensemble le livre d'Hippolyte.

DE L'AUNE.

C'est bien penser.

Mlle JAVOTTE.

Et nous nous dirons tout ce qu'ils se disaient.

DE L'AUNE.

Je vous dirais bien encore autre chose, si vous vouliez m'aimer toujours.

Mlle JAVOTTE.

Eh bien, monsieur de l'Aune, dites; je vous le promets; qu'est-ce que c'est?

DE L'AUNE.

Je voudrais bien que vous voulussiez lire ce que... je vous ai écrit, il y a déjà long-temps.

Mlle JAVOTTE.

Donnez.

DE L'AUNE.

Je vais le chercher.

Mlle JAVOTTE.

Attendez, il me vient une idée.

DE L'AUNE.

Qu'est-ce que c'est?

Mlle JAVOTTE.

Si nous disions notre secret à votre oncle, peut-être qu'il en parlerait à ma mère; et puis....

DE L'AUNE.

On pourrait nous marier ensemble! Ah, quel bonheur!

Mlle JAVOTTE.

Vous en seriez donc bien aise?

DE L'AUNE.

Bien aise? Ah!....Vous allez le voir dans ce que je vous ai écrit. Laissez, laissez-moi faire. Je vais vous le chercher, et puis j'apporterai aussi le livre d'Hippolyte.

Mlle JAVOTTE.

Si M. le Roux venait avant ma mère....

DE L'AUNE.

Cela serait bien heureux. Nous verrons : je vais revenir.

SCÈNE XII.

JUSTINE, ROSALIE, travaillant. Mlle JAVOTTE, M. RAIMOND, GRAND-PIERRE, dormant.

Mlle JAVOTTE, voyant venir M. Raimond.

Monsieur de l'Aune, monsieur de l'Aune, venez, venez; je crois que voilà M. le Roux.

M. RAIMOND.

Mademoiselle, je viens de voir madame Louvier dans une maison; souffrez que je puisse avoir l'honneur de vous parler un moment.

Mlle JAVOTTE.

Monsieur, je serais très-aise de vous parler aussi avant qu'elle revienne; donnez-vous la peine de vous asseoir. M. de l'Aune va venir, et j'ai une grâce à vous demander.

M. RAIMOND.

A moi, mademoiselle? Je suis charmé, enchanté, réjoui de ce que c'est un bonheur....

Mlle JAVOTTE.

Un bonheur, oui, si vous ne retournez pas à Melun tout de suite.

M. RAIMOND.

A Melun? Non, mademoiselle, je veux rester ici à vous aimer toujours.

Mlle JAVOTTE.

Je le voudrais bien, monsieur, et votre neveu aussi.

M. RAIMOND.

Mon neveu, mon neveu? Je n'ai point d'autre désir, mademoiselle; écoutez-moi, je vous en supplie. Je suis riche, et si vous voulez consentir....

Mlle JAVOTTE.

Monsieur, ce n'est pas le bien qui me fait souhaiter....

M. RAIMOND.

Ah! je le sais, je connais votre façon de penser; elle est adorable.

(De l'Aune paraît, et Javotte lui fait signe de rester derrière.)

SCÈNE XIII.

JUSTINE, ROSALIE, travaillant; M. RAIMOND, Mlle JAVOTTE, GRAND-PIERRE dormant; DE L'AUNE paraissant.

Mlle JAVOTTE.

Monsieur, je suis trop heureuse, si vous m'estimez assez pour me demander à ma mère, pour....

M. RAIMOND.

Je n'ai jamais eu d'autre dessein, mademoiselle; vous le savez bien, et....

DE L'AUNE, à part.

Ah, que je suis heureux!

Mlle JAVOTTE.

Monsieur, je n'en savais rien; mais je ne puis vous dissimuler que je suis charmée de vous voir dans des dispositions aussi favorables pour nous.

M. RAIMOND.

En ce cas-là, je ne perdrai point de temps; je vais en parler dans l'instant à madame Louvier.

Mlle JAVOTTE, à de l'Aune.

Venez, monsieur de l'Aune, venez remercier M. le Roux de ses bonnes intentions.

M. RAIMOND.

Vous vous trompez de nom, mademoiselle. Quant à mes intentions, je suis bien aise que monsieur les approuve, puisque vous le désirez.

DE L'AUNE.

Sûrement; c'est le plus grand bonheur....

M. RAIMOND.

Ah! sans doute.

Mlle JAVOTTE.

Pour nous.

M. RAIMOND.

Que vous êtes charmante! Je le croyais bien par tout ce que j'ai lu; mais vous êtes encore au-dessus de tout ce que je pensais : cependant vos lettres m'enchantaient.

Mlle JAVOTTE.

Mes lettres?

M. RAIMOND.

Oui; puisque monsieur est dans le secret, je peux le dire devant lui; je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait autant de plaisir.

DE L'AUNE.

Quoi! mon oncle, mademoiselle Javotte vous a écrit? Vous ne m'avez pas dit cela, mademoiselle?

Mlle JAVOTTE.

Je ne sais ce qu'il veut dire.

M. RAIMOND.

Mademoiselle, est-ce que monsieur est votre neveu, qu'il m'appelle déjà son oncle?

Mlle JAVOTTE.

Non, monsieur. Quelle plaisanterie! Dites-lui donc, je vous en prie, si je lui ai jamais écrit.

M. RAIMOND.

Pourquoi ne pas en convenir? il n'y a plus de mystère.

Mlle JAVOTTE.

Comment! je vous ai écrit, moi?

M. RAIMOND.

Oui, charmante Javotte; et sans cela aurais-je pu vivre sans le bonheur de me savoir aimé de vous?

Mlle JAVOTTE.

En vérité, monsieur le Roux, je ne vous comprends point.

M. RAIMOND.

Mais, je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours m'appeler M. le Roux.

DE L'AUNE.

Quoi ! monsieur, vous n'êtes pas mon oncle?

M. RAIMOND.

Non, je ne suis pas votre oncle. En voici bien d'une autre : quelle fantaisie!

DE L'AUNE.

Et mademoiselle Javotte vous a écrit qu'elle vous aimait?

M. RAIMOND.

Oui, monsieur; pourquoi pas?

Mlle JAVOTTE.

C'est une fausseté.

DE L'AUNE.

Ah, mademoiselle Javotte!....

M. RAIMOND.

Tenez, monsieur, cela est si vrai, que je peux vous montrer ses lettres.

DE L'AUNE.

Voyons, monsieur.

M. RAIMOND.

Non, je ne le ferai pas; mais voilà Grand-Pierre qui vous dira que cela est vrai. Il n'y a qu'à le réveiller.

DE L'AUNE.

Grand-Pierre! Grand-Pierre!

GRAND-PIERRE, se réveillant.

Qu'est-ce qu'il y a? (Voyant M. Raimond.) Eh, monsieur! qu'est-ce que vous faites ici?

M. RAIMOND.

Grand-Pierre, n'est-ce pas toi qui donnais mes lettres à mademoiselle Javotte?

GRAND-PIERRE.

Moi, monsieur?

M. RAIMOND.

Allons, parle.

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, monsieur! (A de l'Aune.) C'est un fou.

M. RAIMOND.

Non, non, je ne suis pas fou, et je vais le prouver. (Il cherche dans ses poches.)

ROSALIE.

Grand-Pierre?

M. RAIMOND.

Oui; vous le connaissez?

JUSTINE.

C'est lui qui fait toutes nos commissions.

M. RAIMOND, comptant de l'argent.

Voilà douze francs, dix-huit, vingt-quatre.

ROSALIE.

Monsieur, en vous remerciant. Quand il vous faudra autre chose, nous vous demandons la préférence.

M. RAIMOND, se levant.

Sûrement.

JUSTINE.

Donnez une enseigne à monsieur.

M. RAIMOND.

Je n'en ai pas besoin; je passe tous les jours par ici. Adieu, mesdemoiselles; je suis bien votre serviteur.

ROSALIE.

Monsieur, nous nous recommandons à vous, pour vous et pour vos amis.

M. RAIMOND, en s'en allant.

Oui, oui.

SCÈNE X.

Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, JUSTINE, GRAND-PIERRE, ROSALIE, DE L'AUNE.

JUSTINE, riant.

Eh bien, le bonnet à la grippe a bien réussi.

ROSALIE.

Je mourais d'envie de rire.

JUSTINE.

Paix donc; il pourrait revenir.

(Elles parlent tout bas et rient.)

M. RAIMOND.

Vous m'avez fait prier de venir vous voir?

Mme LOUVIER.

Oui, monsieur.

M. RAIMOND.

Et pour me dire cela?

Mme LOUVIER.

Sans doute; et je ne vois pas que nous ayons rien de mieux à faire que de les marier ensemble.

M. RAIMOND.

Quoi, mademoiselle! vous y consentiriez?

Mlle JAVOTTE.

Oui, monsieur, puisque c'est la volonté de maman.

Mme LOUVIER.

Pourquoi n'y consentiriez-vous pas aussi?

M. RAIMOND.

Peut-on être trompé aussi cruellement!

Mme LOUVIER.

Répondez-moi donc.

GRAND-PIERRE, à M. Raimond.

Allons, monsieur, croyez-moi, allez-vous-en.

M. RAIMOND.

Non, madame; ce mariage-là ne se fera pas, si vous voulez m'entendre.

Mme LOUVIER.

Je ne vous comprends pas.

M. RAIMOND.

Je m'en vais m'expliquer. Je vois que vous me croyez l'oncle de M. de l'Aune, et je ne le suis pas; mais j'aime aussi mademoiselle Javotte.

Mme LOUVIER.

Monsieur, je suis fâchée qu'elle en aime un autre; mais je ne puis pas la rendre malheureuse pour vous faire plaisir.

M. RAIMOND.

Apprenez du moins comme elle s'est jouée de ma foiblesse.

Mme LOUVIER.

Ma fille?

M. RAIMOND.

Oui, madame.

JUSTINE, à Rosalie, en venant écouter.

Je m'en vais écouter; cela me paraît long.

M. RAIMOND.

J'ai aimé mademoiselle Javotte dès que je l'ai vue. J'ai du bien; mais j'ai voulu avoir son consentement avant de vous la demander. J'ai chargé Grand-Pierre de lui remettre une lettre de ma part. Il m'a rapporté une réponse favorable. Je lui en ai écrit encore beaucoup d'autres; elle m'a toujours mandé qu'elle me dirait quand il serait temps de vous parler.

Mlle JAVOTTE.

Ah! maman, il n'y a pas un mot de vrai.

Mme LOUVIER.

Ce que vous me dites là, monsieur, m'étonne; qu'elle réponde elle-même.

Mlle JAVOTTE.

Non, non, maman, ne le croyez pas. C'est un procédé dont je suis incapable, monsieur de l'Aune.

Mme LOUVIER.

Eh bien, monsieur?

M. RAIMOND.

Madame, je n'ai rien avancé qui ne soit très-vrai; en voilà la preuve. Lisez ces lettres. (Il donne des lettres à madame Louvier.)

Mlle JAVOTTE.

De moi, monsieur?

M. RAIMOND.

Oui, mademoiselle; il n'est plus temps de dissimuler : vous savez comme je vous aime; je vous donne tout mon bien si...

Mme LOUVIER.

Mais, monsieur, ce n'est pas là l'écriture de ma fille.

M. RAIMOND.

Comment, madame!

Mme LOUVIER.

Non, monsieur; et je vous crois trop honnête homme, pour vouloir employer des moyens aussi grossiers pour avoir une fille malgré elle et ses parents.

Mlle JAVOTTE.

Ah, je respire!

M. RAIMOND.

Je n'y comprends rien; mais Grand-Pierre peut vous certifier ce que j'avance.

DE L'AUNE.

Grand-Pierre, dis ce que tu sais tout-à-l'heure.

GRAND-PIERRE.

Mais, monsieur.....

Mme LOUVIER.

Il n'y a qu'à le mener chez le commissaire.

GRAND-PIERRE, à genoux.

Eh bien, monsieur, je vais tout avouer.

JUSTINE, effrayée.

Rosalie, viens vîte ici.

Mme LOUVIER.

Parle donc.

GRAND-PIERRE.

Eh bien, madame, tout ce qu'a dit monsieur est très-vrai.

Mme LOUVIER.

Quoi, ma fille?....

GRAND-PIERRE.

Non, madame, les lettres ne sont pas d'elle; mais comme cela me valait de l'argent, je les ai fait faire.

M. RAIMOND.

Et par qui, coquin?

GRAND-PIERRE.

Ah, monsieur, par d'aimables demoiselles que cela divertissait beaucoup, nos voisines d'ici à côté, et qui ne vous demanderont rien pour cela; car vous les avez bien payées.

M. RAIMOND.

Tais-toi..... J'ai donc été la dupe de ma bonne foi!

JUSTINE, à Rosalie, en s'en allant.

Allons-nous cacher jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE XV.

Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, M. RAIMOND, DE L'AUNE, GRAND-PIERRE.

M. RAIMOND.

Vous voyez, madame, que je suis excusable. J'espère que vous me pardonnerez ceci; je suis trop puni de ma sotte crédulité. Que mademoiselle soit heureuse avec M. de l'Aune; elle le mérite: j'en serai charmé. (A Grand-Pierre.) Pour toi, coquin, que je ne te revoie jamais, non plus que celles qui se sont aussi impudemment moquées de moi. (Il s'en va.)

SCÈNE XVI.

Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, DE L'AUNE.

Mme LOUVIER.

Ma fille, si vous m'aviez dit que vous aimiez M. de l'Aune, votre bonheur serait plus avancé: mais il n'y a rien de perdu; et j'espère qu'avec les avantages que je vous ferai, son oncle ne s'y opposera pas.

LE BAVARD.

PROVERBE XXX.

M. RAIMOND.

Ah! je le sais, je connais votre façon de penser; elle est adorable.

(De l'Aune paraît, et Javotte lui fait signe de rester derrière.)

SCÈNE XIII.

JUSTINE, ROSALIE, travaillant; M. RAIMOND, Mlle JAVOTTE, GRAND-PIERRE dormant; DE L'AUNE paraissant.

Mlle JAVOTTE.

Monsieur, je suis trop heureuse, si vous m'estimez assez pour me demander à ma mère, pour....

M. RAIMOND.

Je n'ai jamais eu d'autre dessein, mademoiselle; vous le savez bien, et....

DE L'AUNE, à part.

Ah, que je suis heureux!

Mlle JAVOTTE.

Monsieur, je n'en savais rien; mais je ne puis vous dissimuler que je suis charmée de vous voir dans des dispositions aussi favorables pour nous.

M. RAIMOND.

En ce cas-là, je ne perdrai point de temps; je vais en parler dans l'instant à madame Louvier.

Mlle JAVOTTE, à de l'Aune.

Venez, monsieur de l'Aune, venez remercier M. le Roux de ses bonnes intentions.

M. RAIMOND.

Vous vous trompez de nom, mademoiselle. Quant à mes intentions, je suis bien aise que monsieur les approuve, puisque vous le désirez.

DE L'AUNE.

Sûrement; c'est le plus grand bonheur....

M. RAIMOND.

Ah! sans doute.

Mlle JAVOTTE.

Pour nous.

M. RAIMOND.

Que vous êtes charmante! Je le croyais bien par tout ce que j'ai lu; mais vous êtes encore au-dessus de tout ce que je pensais : cependant vos lettres m'enchantaient.

Mlle JAVOTTE.

Mes lettres?

M. RAIMOND.

Oui; puisque monsieur est dans le secret, je peux le dire devant lui; je n'ai jamais rien lu qui m'ait fait autant de plaisir.

DE L'AUNE.

Quoi! mon oncle, mademoiselle Javotte vous a écrit? Vous ne m'avez pas dit cela, mademoiselle?

Mlle JAVOTTE.

Je ne sais ce qu'il veut dire.

M. RAIMOND.

Mademoiselle, est-ce que monsieur est votre neveu, qu'il m'appelle déjà son oncle?

Mlle JAVOTTE.

Non, monsieur. Quelle plaisanterie! Dites-lui donc, je vous en prie, si je lui ai jamais écrit.

M. RAIMOND.

Pourquoi ne pas en convenir? il n'y a plus de mystère.

Mlle JAVOTTE.

Comment! je vous ai écrit, moi?

M. RAIMOND.

Oui, charmante Javotte; et sans cela aurais-je pu vivre sans le bonheur de me savoir aimé de vous?

Mlle JAVOTTE.

En vérité, monsieur le Roux, je ne vous comprends point.

M. RAIMOND.

Mais, je ne vois pas pourquoi vous voulez toujours m'appeler M. le Roux.

DE L'AUNE.

Quoi! monsieur, vous n'êtes pas mon oncle?

M. RAIMOND.

Non, je ne suis pas votre oncle. En voici bien d'une autre: quelle fantaisie!

DE L'AUNE.

Et mademoiselle Javotte vous a écrit qu'elle vous aimait?

M. RAIMOND.

Oui, monsieur; pourquoi pas?

Mlle JAVOTTE.

C'est une fausseté.

DE L'AUNE.

Ah, mademoiselle Javotte!....

M. RAIMOND.

Tenez, monsieur, cela est si vrai, que je peux vous montrer ses lettres.

DE L'AUNE.

Voyons, monsieur.

M. RAIMOND.

Non, je ne le ferai pas; mais voilà Grand-Pierre qui vous dira que cela est vrai. Il n'y a qu'à le réveiller.

DE L'AUNE.

Grand-Pierre! Grand-Pierre!

GRAND-PIERRE, se réveillant.

Qu'est-ce qu'il y a? (Voyant M. Raimond.) Eh, monsieur! qu'est-ce que vous faites ici?

M. RAIMOND.

Grand-Pierre, n'est-ce pas toi qui donnais mes lettres à mademoiselle Javotte?

GRAND-PIERRE.

Moi, monsieur?

M. RAIMOND.

Allons, parle.

GRAND-PIERRE.

Oui, oui, monsieur! (A de l'Aune.) C'est un fou.

M. RAIMOND.

Non, non, je ne suis pas fou, et je vais le prouver. (Il cherche dans ses poches.)

GRAND-PIERRE, à part.

Allons-nous-en. (Il veut s'en aller.)

DE L'AUNE, le retenant,

Reste là.

M. RAIMOND.

Je vois que vous m'avez trompé, et que vous aimez monsieur de l'Aune, ingrate.

GRAND-PIERRE.

Ah, voilà madame Louvier! Je suis perdu. (Il veut encore s'en aller.)

DE L'AUNE.

C'est inutile, tu ne t'en iras pas.

SCÈNE XIV.

JUSTINE, ROSALIE, Mme LOUVIER, Mlle JAVOTTE, M. RAIMOND, DE L'AUNE, GRAND-PIERRE.

Mme LOUVIER, à M. Raimond.

Monsieur, je vous demande bien pardon de vous avoir fait attendre.

M. RAIMOND.

Ah! madame, prenez pitié de l'homme du monde le plus malheureux.

Mme LOUVIER.

Il n'y a point de malheur à cela, monsieur; je m'en étais bien doutée.

M. RAIMOND.

Quoi, madame, réellement?

Mme LOUVIER.

Oui, vraiment; et quand on se convient.....

M. RAIMOND, avec joie.

Ah, madame, vous me rendez la vie!

Mme LOUVIER.

Il y a long-temps que j'ai pensé que M. de l'Aune et ma fille s'aimaient, quoiqu'elle n'en ait pas voulu convenir avec moi; et voilà pourquoi je vous ai fait prier de venir me voir.

M. RAIMOND.

Vous m'avez fait prier de venir vous voir?

Mme LOUVIER.

Oui, monsieur.

M. RAIMOND.

Et pour me dire cela?

Mme LOUVIER.

Sans doute; et je ne vois pas que nous ayons rien de mieux à faire que de les marier ensemble.

M. RAIMOND.

Quoi, mademoiselle! vous y consentiriez?

Mlle JAVOTTE.

Oui, monsieur, puisque c'est la volonté de maman.

Mme LOUVIER.

Pourquoi n'y consentiriez-vous pas aussi?

M. RAIMOND.

Peut-on être trompé aussi cruellement!

Mme LOUVIER.

Répondez-moi donc.

GRAND-PIERRE, à M. Raimond.

Allons, monsieur, croyez-moi, allez-vous-en.

M. RAIMOND.

Non, madame; ce mariage-là ne se fera pas, si vous voulez m'entendre.

Mme LOUVIER.

Je ne vous comprends pas.

M. RAIMOND.

Je m'en vais m'expliquer. Je vois que vous me croyez l'oncle de M. de l'Aune, et je ne le suis pas; mais j'aime aussi mademoiselle Javotte.

Mme LOUVIER.

Monsieur, je suis fâchée qu'elle en aime un autre; mais je ne puis pas la rendre malheureuse pour vous faire plaisir.

M. RAIMOND.

Apprenez du moins comme elle s'est jouée de ma foiblesse.

LE COMMANDEUR.

C'est vrai ; mais.....

LA COMTESSE.

Je ne saurais que lui dire ; cela me serait insupportable : tout ce qui me contrarie me fait un mal affreux.

LE COMMANDEUR.

Vous ne serez pas embarrassée de lui parler ; il vous parlera tant que vous voudrez.

LA COMTESSE.

Si c'est un bavard, ce sera un supplice pour moi.

LE COMMANDEUR.

Ne craignez rien.

LA COMTESSE.

Mais quelle fantaisie de vouloir qu'il me voie !

LE COMMANDEUR.

C'est que cela lui fera plaisir : les gens de province croient qu'il faut qu'ils expliquent eux-mêmes leurs affaires.

LA COMTESSE.

Voilà justement ce que je crains ; le mémoire suffit.

LE COMMANDEUR.

Je vous le demande en grâce.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous me l'amènerez un de ces jours.

LE COMMANDEUR.

Il est ici.

LA COMTESSE.

Commandeur, vous êtes bien pressant.

LE COMMANDEUR.

Voyez-le ; vous en serez débarrassée.

LA COMTESSE.

Et puis il viendra tous les jours.

LE COMMANDEUR.

Je vous réponds que non.

LA COMTESSE.

S'il me parle de son affaire, il ne finira pas ; et rien de si fatigant.

LE COMMANDEUR.

Il ne vous dira qu'un mot.

LA COMTESSE.

Vous le voulez?.... Si je lui trouve la moindre disposition à me tourmenter, je ne me mêle plus de lui.

LE COMMANDEUR.

J'y consens.

LA COMTESSE.

A cette condition, faites-le entrer. Je vais passer un moment là-dedans, et je reviens tout de suite. (Elle entre dans une garde-robe, et le Commandeur fait entrer M. de la Poternière.)

SCÈNE III.

M. DE LA POTERNIÈRE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Monsieur de la Poternière!

M. DE LA POTERNIÈRE, avec une jambe de bois, entrant.

Me voilà, me voilà. Où est-elle donc madame la Comtesse?

LE COMMANDEUR.

Elle va revenir.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je serai bien aise de voir si elle me reconnaîtra; il y a bien trente ans que je l'ai vue pour la première fois.

LE COMMANDEUR.

Elle n'a pas trente ans.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Elle doit les avoir, au moins, parce que c'est dans le temps où je suis entré au régiment, et qu'on me fit gratte-paille.

LE COMMANDEUR.

N'allez pas lui parler de ces trente ans-là.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Comme vous voudrez, j'ai assez d'autres choses à lui dire. Si vous saviez comme j'ai été amoureux de sa mère!

LE COMMANDEUR.

Lui direz-vous cela?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Si vous ne voulez pas..... Eh, tenez; c'est son oncle l'abbé.....

LE COMMANDEUR.

Mais, écoutez-moi.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Ah, cela est trop juste! Vous voulez bien vous mêler de ce qui me regarde : il serait ingrat à moi de me taire, et de ne pas vous en marquer ma reconnaissance; mais....

LE COMMANDEUR.

Mais laissez-moi vous instruire à quelle femme vous avez affaire.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais, monsieur le Commandeur, j'ai l'honneur de vous dire que je la connais, je l'ai vu naître.

LE COMMANDEUR.

Mais savez-vous quel est son caractère?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je m'en doute; sa mère était une femme vigoureuse.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, celle-ci est de la plus mauvaise santé du monde.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Justement, elle tient de son père; ce n'était qu'un souffle. Je me souviens qu'un jour.... C'était à l'armée; non, en garnison....

LE COMMANDEUR.

Allez-vous être comme cela vis-à-vis de la Comtesse?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Non, non, non.

LE COMMANDEUR.

Je vous dis que la moindre chose lui fait mal à la tête.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Il y a des femmes comme cela, qui....

LE COMMANDEUR.

Et qu'elle ne peut pas souffrir d'entendre parler.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je l'écouterai, je l'écouterai.

LE COMMANDEUR.

Vous lui donnerez votre mémoire, et voilà tout.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je ne lui parlerai pas d'autre chose.

LE COMMANDEUR.

Pas même de cela.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais il faut bien que je lui explique....

LE COMMANDEUR

J'ai tout dit: ainsi promettez-moi de vous taire; c'est le seul moyen de réussir.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Cependant.....

LE COMMANDEUR.

C'est une femme d'esprit, qui entend à demi-mot.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui; mais il faut bien.....

LE COMMANDEUR.

Si vous ne voulezpa s vous laisser conduire, je ne me mêle pas de votre affaire.

M. DE LA POTERNIÈRE.

J'en passerai par où vous voudrez.

LE COMMANDEUR.

La voici, ne parlez pas.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE IV (1).

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR, M. DE LA POTERNIÈRE.

LE COMMANDEUR.

Madame la Comtesse, voilà M. de la Poternière, dont je vous ai parlé, que j'ai l'honneur de vous présenter.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui, madame, c'est moi qui.....

LE COMMANDEUR.

Paix donc.

LA COMTESSE.

M. le Commandeur, monsieur, m'a dit de quoi il s'agissait; si vous voulez me donner votre mémoire, je l'enverrai à quelqu'un qui obtiendra sûrement ce que vous demandez.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Le voilà, madame.

LA COMTESSE, prenant le mémoire.

C'est bon.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Pour vous éviter la peine de le lire, je vais, si vous me le permettez, avoir l'honneur de vous dire en deux mots....

LA COMTESSE.

Je sais tout, monsieur.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Madame, j'aurai fait dans l'instant. Il y a trente ans que je sers; j'ai fait toute la guerre de Flandre. Eh, tenez, pendant le siége de Namur, je me souviens que nous avons berné monsieur votre père; je tenais un coin de la couverture. C'est moi-même qui l'ai été chercher. Il ne me l'a jamais pardonné. Il eut l'épaule démise en tombant, parce que je lâchai mon coin, sans le faire exprès pourtant.....

(1) Pendant cette scène, le Commandeur n'est occupé que d'empêcher M. de la Poternière de parler.

LE COMMANDEUR.

Taisez-vous donc.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui, j'ai eu tort, j'en conviens. Pour en revenir au siége de Namur, j'y fus blessé à cette main-ci d'un éclat de bombe; mais je ne parle pas de cela dans mon mémoire. Une autre chose bien plus essentielle, et que je n'ai pas oubliée, c'est que j'ai épousé une femme qui est fille d'un major qui a été tué à Lepstat; c'est une occasion de grâce, car il n'y avait point de veuve à récompenser; sa mère était morte plus d'un an avant. Je suis fâché qu'elle ne soit pas venue avec moi : madame la Comtesse aurait été bien aise de la voir....

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne vois personne ordinairement.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est une femme vraiment militaire; ses enfants sont élevés... Il faut que je vous conte cela; cela ne sera pas long.

LA COMTESSE.

Monsieur, je n'ai pas le temps; et je vous prie.....

M. DE LA POTERNIÈRE.

L'aîné, qui a déjà cinq ans, non, six ans, oui, je disais bien, c'est cinq ans, fait déjà mieux l'exercice, que les miliciens que nous avons à Bouchain. Si vous le voyiez, c'est......

LE COMMANDEUR.

Morbleu, taisez-vous donc.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est pour faire voir comme l'éducation militaire est préférable à tout. Moi, par exemple, qui dormais souvent à l'air chez mon père, non pas comme M. de Turenne sur un canon, mais dans la basse-cour sur une botte de paille, ou sur un sac de grain; eh bien, je n'ai jamais été malade. Il y a de l'habitude à tout, parce que.....

LA COMTESSE, au Commandeur.

Monsieur, est-là ce que vous m'aviez dit?

M. DE LA POTERNIÈRE.

Non, madame, M. le commandeur ne peut pas vous avoir dit cela, parce que je ne lui en ai jamais parlé; il n'aime pas que l'on cause.....

LE COMMANDEUR.

Puisque vous le savez.....

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oh! je le sais très-bien; mais comme il faut que madame connaisse celui pour qui elle veut bien s'intéresser, je crois que je ne fais pas mal..... Et tenez, autrefois est-ce que je disais rien? Aussi par timidité, parce que l'on n'aime pas à se vanter, j'ai eu la croix de Saint-Louis deux ans plus tard que je ne devais l'avoir; M. le Commandeur le sait bien.

LE COMMANDEUR.

C'est pour avoir trop parlé au contraire. (Bas.) Comme vous faites à présent.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est que les mémoires, on ne les lit pas; et quand quelqu'un veut bien parler pour vous, il faut du moins qu'il sache ce qu'il a à dire. J'avais manqué ma compagnie comme cela. Je croyais qu'elle m'allait de droit; j'attendais tranquillement, c'est-à-dire, j'allais tous les jours, parce qu'il faut bien...... J'ai dit ma compagnie, je crois; c'est ma majorité, celle que j'ai à présent. Enfin.....

LE COMMANDEUR.

En voilà assez.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je ne ne dis plus rien. On l'avait accordée à celui qui avait enlevé un magasin en avant de Gottingen; et c'était moi. Eh bien, je me taisais; si je n'avais pas parlé pourtant, je ne l'aurais pas eue : voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous le dire.

LA COMTESSE.

C'est très-bien fait d'être modeste, monsieur.

M. DE LA POTERNIÈRE.

C'est que dans les bureaux, tout le monde sait cela, parce que j'ai eu une gratification de cent écus dans le temps.

LE COMMANDEUR.

Eh mais! taisez-vous donc.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Je ne veux dire qu'un mot.

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne me porte pas bien, et..

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oui, madame, je sais que vous avez des maux de tête. J'ai passé par-là : c'est un mal cruel; mais il y a un remède sûr, que j'ai éprouvé moi-même, après une contusion que j'eus au siége de Maëstricht. J'étais assis comme qui dirait là; il y avait des pierriers qui nous fouaillaient....

LE COMMANDEUR.

Madame n'a que faire de cela.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Madame ne sait peut-être pas ce que c'est que des pierriers; je m'en vais lui expliquer....

LA COMTESSE.

Je vous suis bien obligée; mais mon mal redouble.

LE COMMANDEUR.

Allons nous-en.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Tout à l'heure. Madame verra dans mon mémoire que c'est à Cassel que j'eus la jambe emportée; les pierriers me font souvenir de cela. C'était pourtant un bon boulet de canon; et, parbleu, je suis un grand nigaud : je l'ai ce boulet; j'ai oublié de l'apporter; je l'aurais fait voir à madame. Mais je reviendrai pour avoir l'honneur de lui faire ma cour, et la première fois....

LA COMTESSE.

Vous ne me trouverez pas, monsieur, parce que je vais....

M. DE LA POTERNIÈRE.

Si c'est à Versailles, je demande à madame la Comtesse la permission de l'y suivre.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, ce n'est pas là.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Oh! mais partout où vous voudrez, madame, je serai charmé de vous faire ma cour; parce que moi, il n'y a qu'à me commander, je vais et je viens avec ma jambe, tout comme si....

LE COMMANDEUR.

Vous êtes insupportable.

LA COMTESSE.

Je suis excédée, je n'en puis plus.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Si madame faisait bien, elle se coucherait; le lit repose et délasse; et puis nous lui tiendrions compagnie, nous causerions avec elle; cela distrait la douleur. Pendant toutes mes blessures, je faisais venir le conteur du régiment, quand je ne pouvais pas dormir; c'est une chose qui réussit très-bien, parce que quand on est occupé d'un côté, il arrive que de l'autre on oublie....

LE COMMANDEUR.

Monsieur, finissez donc. (La Comtesse se lève).

M. DE LA POTERNIÈRE.

Madame la Comtesse a-t-elle besoin de quelque chose? Je m'en vais sonner.

LA COMTESSE.

Commandeur, vous savez ce que je vous ai dit; c'est une affaire finie. (Elle s'en va.)

M. DE LA POTERNIÈRE.

Madame, je reviendrai vous remercier.

SCÈNE V.

M. DE LA POTERNIÈRE, LE COMMANDEUR.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Eh bien, vous voyez que j'ai bien fait de parler moi-même.

LE COMMANDEUR.

Vous avez bien réussi!

M. DE LA POTERNIÈRE.

Sûrement, puisqu'elle vous a dit que c'était une affaire finie.

LE COMMANDEUR.

Oui; elle est si bien finie, qu'elle ne se mêlera point du tout de ce qui vous regarde.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Comment? Pourquoi cela? Qu'est-ce que j'ai donc fait?

LE COMMANDEUR.

Vous avez parlé sans cesse, malgré tout ce que vous m'aviez promis, et malgré tout ce que j'ai pu dire et faire pour vous arrêter.

M. DE LA POTERNIÈRE.

A peine ai-je pu trouver le moment de dire un mot.

LE COMMANDEUR.

Enfin, vous lui avez paru un homme insupportable, un bavard éternel, un importun, tout ce qu'elle craignait.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais voilà ce qu'on ne m'a jamais reproché, par exemple; car M. l'Intendant, quand j'arrive à Valenciennes...

LE COMMANDEUR.

Laissez-moi donc achever. Elle ne voulait pas vous voir à cause de tout cela : j'ai cru vous faire plaisir de l'engager à vous recevoir; et elle ne l'a fait qu'à condition qu'elle ne s'emploierait pas pour vous, si vous étiez un homme tourmentant.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais c'est inconcevable!

LE COMMANDEUR.

Voilà pourquoi, en s'en allant, elle m'a rappelé ce qu'elle m'avait dit, et que c'était une affaire finie. Voilà comme elle est faite votre affaire.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Mais ce n'est pas ma faute; si vous m'aviez dit....

LE COMMANDEUR.

Non, il vous est impossible de vous taire. Je vous souhaite bien le bonjour; mais ne comptez plus sur moi. Adieu.

M. DE LA POTERNIÈRE.

Un moment donc. (Il s'en va.) Je ne connais personne à Paris; voilà un beau voyage que j'ai fait là! Je ne comprends pas comment on fait ses affaires sans en parler. Ces gens-là ne m'ont pas l'air de vous entendre, si on ne leur répète pas cent fois... Ils seront bien étonnés à Bouchain, quand ils sauront tout cela, eux à qui j'ai dit.... (Il s'en va en parlant.)

LE CHIEN DE LA FOIRE.

PROVERBE XXXI.

PERSONNAGES.

Mme DE GRAND-COUR.
Mme DE FERMANT.
LE CHEVALIER.
L'ABBÉ.
LE PRÉSIDENT.
LE MAITRE *du chien.*
CADET, *garçon de spectacle.*
LE CHIEN, *qu'il faut prendre grand et bête.*

La scène est à la Foire, dans la loge où l'on fait voir le chien sans-pareil.

LE CHIEN DE LA FOIRE.

Mme DE GRAND-COUR, Mme DE FERMANT, LE PRÉSIDENT, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, LE MAITRE, CADET.

Mme DE GRAND-COUR, paraissant à la porte.

Par où faut-il aller?

CADET.

C'est par-ici, mes princesses.

Mme DE FERMANT.

Quoi! il faut entrer là?

LE MAITRE.

Oui, oui, pour voir le Chien sans-pareil, qui va vous donner toutes sortes de divertissements.

Mme DE GRAND-COUR.

L'Abbé, ceci sent bien mauvais.

L'ABBÉ.

A faire mal au cœur. Avez-vous un flacon?

Mme DE GRAND-COUR.

Vous savez bien que vous avez pris le mien tantôt.

L'ABBÉ.

Ah! c'est vrai.

CADET.

Si vous voulez vous asseoir là, ma princesse.....

Mme DE FERMANT.

On ne voit pas clair ici.

CADET.

On va allumer dans le moment, monseigneur.

Mme DE GRAND-COUR.

L'Abbé, mettez-vous donc auprès de moi.

Mme DE FERMANT.

Madame, êtes-vous bien?

Mme DE GRAND-COUR.

Comme cela.

Mme DE FERMANT.

Chevalier, où allez-vous?

LE CHEVALIER.

C'est que je veux demander..... Est-ce un chien de chasse, que votre chien qui fait des tours?

LE MAITRE.

Non, mon général; c'est un chien, comme qui dirait un chien que j'ai élevé à faire ces tours-là, en m'amusant comme cela quand je n'avais rien à faire.

Mme DE FERMANT.

Je crois que cela sera pitoyable. Président, qu'en pensez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Nous verrons. Monsieur, commencerez-vous bientôt?

LE MAITRE.

Oui, monseigneur. Allons, Cadet, allume le lustre.

CADET.

Je le tiens.

LE MAITRE.

Fais donc venir le violon.

CADET.

Il est allé boire un coup; il va revenir.

L'ABBÉ.

Ah! faites-nous grâce de la musique.

LE MAITRE.

Comme il plaira à votre Grandeur.

Mme DE GRAND-COUR.

L'Abbé, on ne vous traite pas mal.

CADET.

Si son Éminence voulait bien ranger ses pieds?

Mme DE FERMANT.

Son Éminence! L'Abbé, vous voilà cardinal.

L'ABBÉ.

Ces gens-là vont grand train. Qu'est-ce que tu veux faire?

CADET.

C'est pour étendre le tapis, pour ranger tout ce qu'il faut.

Mme DE GRAND-COUR.

Président, dites-moi un peu, qui est-ce qui donnait la main à madame Durteuil, à la porte des danseurs de corde?

LE PRÉSIDENT.

C'est le baron de Morberg.

Mme DE GRAND-COUR.

Quoi! est-ce qu'elle l'a toujours?

LE PRÉSIDENT.

Oui; on dit qu'ils se sont raccommodés. C'est un homme vigoureux.

Mme DE GRAND-COUR.

Fi donc! ne dites pas de ces choses-là.

LE CHEVALIER.

A la foire, vous verrez qu'il faut être bien scrupuleux.

Mme DE GRAND-COUR.

A la foire, comme ailleurs. Monsieur, quand commencerez-vous?

LE MAITRE.

Dans le moment, madame; vous n'attendrez pas long-temps à présent.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas tant de cérémonie.

LE MAITRE.

Non, mon général; mais c'est que le chien mange, parce qu'il a travaillé beaucoup aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Je crois que, pour ce qu'il a à manger, cela doit être bientôt fait.

LE MAITRE.

Monseigneur, il faut qu'il soit bien nourri, sans quoi il ne travaillerait pas. Cadet!

CADET, derrière une tapisserie.

J'y suis.

LE MAITRE.

Le chien a-t-il mangé?

CADET.

Oui, voilà qu'il a fini.

LE MAITRE.

Eh bien, amène-le donc.

CADET.

Il boit.

LE MAITRE.

Allons, dépêche-toi.

CADET, amenant le chien.

Briscambille, allons, allons, mon ami.

L'ABBÉ.

Ah! le voilà.

Mme DE GRAND-COUR.

Il n'est pas trop beau.

Mme DE FERMANT.

Il a l'air bien triste, la pauvre bête!

LE MAITRE.

Messieurs, mesdames, vous allez voir tout ce que sait faire cet animal-là. Je vais avoir l'honneur de ranger à terre un jeu de cartes qui ne sont aucunement préparées de quelque manière que ce soit.... Mets donc Briscambille dans le milieu du tapis.

CADET.

Briscambille, allons, reste là. Il va se coucher. Eh, allons donc.

LE MAITRE.

Laisse-le tranquille. Vous allez voir, messieurs, mesdames, qu'il n'y a pas un animal pareil à celui-là. (Il range les cartes en rond à terre autour du chien.) A présent, s'il y a quelqu'une de ces dames, ou quelqu'un de ces messieurs, qui veuille bien avoir la bonté de penser une carte, cet animal l'apportera sur le moment. Madame veut-elle bien penser une carte?

Mme DE GRAND-COUR.

J'en ai pensé une.

LE MAITRE.

Et madame?

Mme DE FERMANT.

Et moi aussi.

LE MAITRE.

Ces messieurs veulent-ils?

LE CHEVALIER.

Non, non, une c'est comme cent.

LE MAITRE.

Allons, à présent, Briscambille, songe bien à ce que tu vas faire. Apporte-moi la carte que madame a pensée. (Le chien apporte une carte.) Madame, n'est-ce pas cette carte-là?

Mme DE GRAND-COUR.

Non, c'est la dame de trèfle.

LE MAITRE.

Il n'a pourtant jamais manqué. Allons, Briscambille, prends garde à toi. Apporte-moi la carte que l'autre dame a pensée. (Le chien tourne ou ne tourne pas, et apporte une carte.) Madame, voilà votre carte.

Mme DE FERMANT.

Non, monsieur; c'est l'as de pique.

LE MAITRE.

Je suis fort étonné, pourtant, car il n'a jamais manqué. Je vais le faire recommencer.

LE PRÉSIDENT.

Faites-lui plutôt faire autre chose.

LE MAITRE.

Comme monseigneur il voudra. Tiens, Cadet, ôte toutes les cartes.

Mme DE GRAND-COUR.

Qu'est-ce qu'il va faire à présent?

LE MAITRE.

Présentement, vous allez voir les nombres; il n'a jamais manqué celui-là.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est que les nombres?

LE MAITRE.

Les nombres, mon général, c'est de deviner combien il y a de personnes dans la chambre, par exemple; c'est un tour de raisonnement, qui est fort joli pour un animal. Je vais ranger les nombres qui sont autour de lui. (Il les range.) Les voilà. Voyez à présent, messieurs et dames, ce que vous voulez lui demander?

Mme DE GRAND-COUR.

Eh bien, ce que nous sommes de personnes ici?

LE MAITRE.

Oui, ma princesse. Allons, Briscambille, prends bien garde à toi. Si tu veux avoir à souper, il faut que tu me dises combien il y a de personnes ici. Allons, marche, apporte. (Le chien apporte un trois.)

Mme DE GRAND-COUR.

Un trois! et nous sommes sept.

CADET.

Non, non, madame; il va faire dans l'instant.

LE MAITRE.

Je te demande, Briscambille, combien nous sommes de monde dans cette chambre? (Le chien apporte un cinq.)

LE PRÉSIDENT.

Vous voyez bien qu'il ne sait ce qu'il fait.

LE MAITRE.

Il est vrai; je ne comprends pas moi-même....

LE CHEVALIER.

C'est une bête fort habile!

L'ABBÉ.

Plus que vous ne pensez : voyez les deux cartes, cinq et trois font huit; il se compte aussi.

LE MAITRE.

Oui, oui, monseigneur; son Éminence a raison; c'est qu'il fait quelquefois en deux fois.

LE PRÉSIDENT.

Je crois que l'Abbé est de moitié avec le chien.

LE CHEVALIER.

Oui, oui; je le crois aussi.

Mme DE GRAND-COUR, qui causait avec madame de Fermant.

Eh bien, a-t-il bien deviné?

LE PRÉSIDENT.

Non, vraiment, et je vous réponds qu'il ne devinera rien.

LE MAITRE.

Je demande pardon à Monseigneur.

Mme DE FERMANT.

Eh bien, allons-nous-en. Voulez-vous, madame?

Mme DE GRAND-COUR.

Je ne demande pas mieux. (se levant.)

LE MAITRE.

Ah, mes princesses! encore ce tour-ci qu'il fait fort bien.

Mme DE FERMANT.

Oui, comme les autres.

L'ABBÉ.

Il faut le voir, mesdames; asseyez-vous donc.

Mme DE GRAND-COUR.

L'Abbé y prend goût.

Mme DE FERMANT.

C'est ennuyeux à mourir.

L'ABBÉ.

Cela sera bientôt fait; n'est-ce pas, monsieur?

LE MAITRE.

Oui, mon révérend Père.

Mme DE GRAND-COUR.

Ah, l'Abbé, mon révérend Père! Je l'aime tout-à-fait! (Elle rit.)

L'ABBÉ.

Allons, mesdames, ne faites donc pas de bruit.

Mme DE GRAND-COUR.

Oui, oui, mon révérend Père. (Elle rit.)

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qu'il va faire votre chien, monsieur le maître?

LE MAITRE.

C'est pour les couleurs à présent. (Il les range.) Vous allez voir présentement qu'il va deviner la couleur qu'on voudra. Par où voulez-vous qu'il commence?

LE PRÉSIDENT.

Ah! par où vous voudrez vous-même.

LE MAITRE.

Allons, je vais dire la robe de la princesse. Briscambille, regarde bien. (Le chien ne regarde pas.) Il faut deviner cette couleur. Briscambille, allons, apporte donc. (Le chien apporte du noir.)

Mme DE FERMANT.

Fort bien, fort bien; il prend la couleur de rose pour du noir.

LE MAITRE, menaçant le chien.

Ah! le vilain. Allons, recommence.

Mme DE GRAND-COUR, s'en allant.

Non, non, en voilà assez.

LE PRÉSIDENT, ironiquement.

Il est fort habile, votre chien.

LE MAITRE.

Monseigneur, une autre fois il fera encore mieux.

Mme DE GRAND-COUR.

Ah! l'Abbé, mon manteau, je vous prie.

L'ABBÉ.

Où l'avez-vous laissé?

Mme DE GRAND-COUR.

Quelque part là sur la chaise où j'étais assise.

L'ABBÉ.

Oui, le voilà.

Mme DE GRAND-COUR.

En vous remerciant, l'Abbé.

LE MAITRE.

Mes princesses, vous nous ferez l'honneur de revenir nous voir.

LE PRÉSIDENT.

Sûrement : ces dames n'y manqueront pas.

LE MAITRE.

Nous vous prions de nous envoyer vos amis, vos connaissances.

LE PRÉSIDENT.

Oui, c'est un bon tour à leur faire?

LE MAITRE.

Je suis bien aise que Monseigneur il soit content.

LE VEUF.

PROVERBE XXXII.

PERSONNAGES.

M. D'ORBEL.
M. D'ERVIÈRE.
M. DE GRAND-PRÉ, *veuf.*

La scène est chez M. d'Ervière.

LE VEUF.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ERVIÈRE, M. D'ORBEL.

M. DERVIÈRE entre tristement, un billet à la main. Il s'assied et soupire.

Ah!

M. D'ORBEL.

Pourquoi ne m'as-tu pas attendu? je t'aurais ramené.

M. D'ERVIÈRE.

Je croyais que tu restais encore, ou que tu irais au bal de l'opéra avec ces dames.

M. D'ORBEL.

Qu'est-ce que c'est donc que cette tristesse-là? T'est-il arrivé quelque malheur?

M. D'ERVIÈRE.

Non, pas à moi; mais c'est à ce pauvre Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Comment?

M. D'ERVIÈRE.

Tu sais bien qu'il a perdu sa femme?

M. D'ORBEL.

Oui.

M. D'ERVIÈRE.

Il est inconsolable.

M. D'ORBEL.

Inconsolable! Qui? Grand-Pré?

M. D'ERVIÈRE.

Oui, Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Tu te moques de moi; nous avons dîné ensemble, et nous avons ri comme des foux.

M. D'ERVIÈRE.

Oui, ri! Il est comme cela devant le monde; mais dans le particulier....

M. D'ORBEL.

Dans le particulier il sera de même.

M. D'ERVIÈRE.

Vous autres agréables, vous ne croyez pas qu'on puisse regretter une femme sincèrement.

M. D'ORBEL.

Si. Quand on en était aimé, il est douloureux de la perdre; mais on ne pleure pas toujours, et il y a plus de quinze jours que madame de Grand-Pré est morte.

M. D'ERVIÈRE.

C'est donc bien long quinze jours?

M. D'ORBEL.

Oui, pour de la douleur.

M. D'ERVIÈRE.

Eh bien, ce pauvre Grand-Pré pleurera long-temps, lui.

M. D'ORBEL.

Tu la pleureras peut-être plus long-temps, toi.

M. D'ERVIÈRE.

Moi, je l'aimais beaucoup.

M. D'ORBEL, en souriant.

Je le sais bien; voilà pourquoi tu as la complaisance de la pleurer avec lui; mais il faut que tout cela finisse.

M. D'ERVIÈRE.

Tu ne crois donc pas qu'il la regrette sincèrement?

M. D'ORBEL.

Je ne sais pas ce que je crois là-dessus.

M. D'ERVIÈRE.

Tiens, lis le billet qu'il m'écrit.

M. D'ORBEL, lisant.

Ah! il va venir ici?

M. D'ERVIÈRE.

Oui, je l'attends.

M. D'ORBEL.

Eh bien, veux-tu parier que je le fais rire?

M. D'ERVIÈRE.

Je ne crois pas celui-là.

M. D'ORBEL.

Tu le verras; je veux t'en donner le plaisir.

M. D'ERVIÈRE.

Paix donc, j'entends quelqu'un.

M. D'ORBEL.

C'est peut-être lui. Justement; tu vas voir.

SCÈNE II.

M. D'ERVIÈRE, M. D'ORBEL, M. DE GRAND-PRÉ,
en habit noir et en pleureuses, avec un mouchoir.

M. DE GRAND-PRÉ s'arrête en entrant, et tient son mouchoir sur ses yeux.

Ah, mon ami!

M. D'ORBEL.

Mon cher Grand-Pré, votre douleur est juste, et je viens aussi pleurer avec vous.

M. DE GRAND-PRÉ, se jetant dans un fauteuil.

Mes amis, j'ai tout perdu!

M. D'ORBEL.

Il est vrai qu'il n'y a pas une autre femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ.

D'Ervière le sait bien; il la connaissait comme moi; il passait sa vie avec elle. Mon ami, nous ne la verrons plus. (Il pleure.)

M. D'ERVIÈRE.

Que de grâces! que d'esprit! que de gaîté!

M. D'ORBEL.

Et elle était vraie sa gaîté; elle riait de l'âme; ce n'était pas une grimace; ce n'était pas parce que le rire lui séyait bien.

M. DE GRAND-PRÉ.

Oh! elle n'y pensait seulement pas.

M. D'ORBEL.

Je me souviendrai toute ma vie de l'histoire de cet abbé.

M. DE GRAND-PRÉ.

A Vincennes?

M. D'ORBEL, riant.

Oui.

M. DE GRAND-PRÉ.

D'Ervière y était; il doit s'en souvenir.

M. D'ERVIÈRE.

Si je m'en souviens! Je ne l'oublierai jamais.

M. D'ORBEL.

Quand je pense encore comme l'abbé donna dans le panneau. Ah! ah! ah! comme il croyait..... Ah! ah! ah! Je n'ai jamais rien vu de si plaisant. Ah! ah! ah!

M. DE GRAND-PRÉ.

Comme elle l'avait amené par degrés à croire que....

M. D'ORBEL.

A croire. Ah! ah! ah!

M. D'ERVIÈRE.

Oui, à croire; c'est vrai cela. Ah! ah! ah!

Ensemble, tous trois riant à l'excès.

Ah! ah! ah! etc.

M. D'ORBEL.

Ah! je n'en puis plus.

M. DE GRAND-PRÉ, finissant de rire.

Ah! ah! ah!

M. D'ORBEL.

Mon ami, tu as fait là une perte irréparable.

M. DE GRAND-PRÉ, pleurant.

Ah, je le sais bien! (Retombant dans son fauteuil.)

M. D'ORBEL.

Tu ne dois jamais t'en consoler.

M. DE GRAND-PRÉ.

Moi, moi, m'en consoler! Je me regarderais comme un lâche, si j'en avais la pensée; d'Ervière le sait bien. Oui, mon cher d'Ervière, je veux que nous la pleurions toujours ensemble; il n'y a plus d'autre douceur pour moi. Me le promets-tu? (Il pleure.)

M. D'ERVIÈRE.

Ah, si je te le promets! Assurément.

M. DE GRAND-PRÉ.

Je ne te quitterai plus.

M. D'ERVIÈRE.

Ah, tant que tu voudras!

M. D'ORBEL.

Tout ce que je me rappelle d'elle augmente mes regrets. Que de talents!

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah, qui en pourrait avoir davantage! (Pleurant.)

M. D'ERVIÈRE.

Comme elle peignait!

M. DE GRAND-PRÉ.

Comme elle jouait la comédie!

M. D'ORBEL.

Comme elle chantait dans les opéras comiques!

M. DE GRAND-PRÉ.

Le français, l'italien!

M. D'ERVIÈRE.

Les duo, les duo!

M. DE GRAND-PRÉ.

Tout ce qu'elle voulait.

M. D'ORBEL.

Dans Ninette à la cour, cet air que j'aimais tant!

M. DE GRAND-PRÉ.

Lequel?

M. D'ORBEL.

Eh, mon dieu! tu sais bien ce que je veux dire, toi, d'Ervière?

M. D'ORBEL.

Lequel donc?

M. D'ERVIÈRE.

Et celui qu'il chantait aussi Grand-Pré; où il la contrefaisait si bien que nous croyions que c'était elle.

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah! « Viens, espoir enchanteur? »

M. D'ORBEL.

Oui, c'est cela.

M. D'ERVIÈRE.

Je m'en souviens.

M. D'ORBEL.

Comment donc est cet air-là? Ah! je crois que le voici. (Il chante faux.)

Viens, espoir enchanteur,
Viens consoler mon cœur,

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah, mon dieu! qu'elle ne chantait pas comme cela; je m'en vais vous dire. Cet air-là m'a toujours tourné la tête, chanté par elle; voilà pourquoi je l'ai appris. (Il chante en femme.)

Viens, espoir enchanteur,
Viens consoler mon cœur,
D'un sort plein de douceur,
Peins-moi l'image.

M. D'ORBEL.

Il y avait une tenue, il y avait une tenue.

M. DE GRAND-PRÉ.

La voici.

Viens.....

M. D'ORBEL.

C'est cela même.

M. DE GRAND-PRÉ.

Viens consoler mon cœur,
Viens consoler mon cœur;

Promets-moi le bonheur
D'enchaîner mon vainqueur,
De fixer son ardeur
Trop volage.

M. D'ORBEL.

Le volage est plus long que cela.

M. DE GRAND-PRÉ.

Attends donc.

Trop vola....ge,
Trop volage.
Viens....
Viens me tracer l'image
Du plus fidèle hommage.....

M. D'ERVIÈRE.

C'est comme si on l'entendait.

M. DE GRAND-PRÉ.

Promets-moi l'avantage,
Promets-moi l'avantage
De fixer un vola....ge.

M. D'ORBEL.

Plus long encore.

M. DE GRAND-PRÉ, *faisant signe avec la main de se taire.*

De fixer un vola....ge.

M. D'ORBEL.

Fort bien, fort bien.

M. DE GRAND-PRÉ.

Et puis :

Espoir flatteur,
Viens consoler mon cœur.
Espoir flatteur,
Viens consoler mon cœur.

M. D'ORBEL.

Bravo! bravo!

M. DE GRAND-PRÉ.

Paix donc.

Viens consoler.... mon cœur.

M. D'ORBEL.

Il n'y a rien, rien au monde, qui puisse tenir lieu d'une femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRÉ, retombant dans le fauteuil.

Non, non, mes amis, il n'y a rien, rien. Ah!

M. D'ORBEL.

Allons, allons, mon cher Grand-Pré, il faut se faire une raison.

M. DE GRAND-PRÉ.

Eh! je serais trop heureux de l'avoir perdue la raison.

M. D'ORBEL.

Mais si elle en avait aimé un autre que toi, ne serais-tu pas encore plus à plaindre?

M. DE GRAND-PRÉ.

Un autre que moi! un autre! Ah! d'Ervière le sait bien, si elle en a aimé un autre; il est là pour le dire. Hélas, la pauvre femme!

M. D'ERVIÈRE.

Allons, allons, ne parlons pas de cela.

M. D'ORBEL.

Mais pourquoi? Tout ce qui occupe la douleur, la console.

M. DE GRAND-PRÉ.

La console? Est-ce moi qu'on croit qui peux se consoler?

M. D'ERVIÈRE.

Non, mon ami, non, non, nous ne le croyons pas.

M. DE GRAND-PRÉ.

Et pourquoi donc le dire?

M. D'ORBEL.

Je disais qu'en la rappelant, ainsi que ses talents, c'est occuper la douleur....

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah! avec ses talents, il y en aura pour long-temps.

M. D'ORBEL.

Un de ses talents supérieurs c'était celui de contrefaire tout le monde.

M. DE GRAND-PRÉ.

Comme si on le voyait, tout le monde.

M. D'ORBEL.

Il n'y avait personne dont elle n'imitât la danse, par exemple.

M. DE GRAND-PRÉ.

Personne, non, personne!

M. D'ORBEL.

Dans les allemandes, surtout, madame de Mirecour. D'Ervière, donne-moi la main.

(Ils dansent.)

M. DE GRAND-PRÉ.

Non, non, ce n'est pas comme cela.

M. D'ORBEL.

Je te dis que si, la tête penchée, la ceinture en avant.

M. DE GRAND-PRÉ.

Non, te dis-je; ôte-toi. Viens, d'Ervière; d'Orbel, je vais te montrer.

(Ils dansent.)

M. D'ORBEL.

Oui, c'est vrai, c'est comme cela; mais, mais quand elle dansait avec toi, Grand-Pré.

M. DE GRAND-PRÉ.

Ah! tu vas voir. (Il danse très-vivement avec M. d'Ervière.)

M. D'ORBEL.

Ah! mon ami, tu as raison; tu dois pleurer cette femme-là toute ta vie.

M. DE GRAND-PRÉ, se rejetant dans le fauteuil, et pleurant.

Je n'ai pas d'autre projet, mes amis; je puis bien vous en as-

surer. Ce que j'ai perdu ne se retrouve pas une seconde fois. Ah!

M. D'ORBEL.

C'était par amour que tu l'avais épousée, je crois?

M. DE GRAND-PRÉ.

Oui, par amour; mais c'est la première fois qu'on avait vu l'amour et la raison d'accord à ce point-là.

M. D'ORBEL.

C'est au spectacle que tu en devins amoureux, je crois?

M. DE GRAND-PRÉ.

A l'opéra.

M. D'ORBEL.

A l'opéra?

M. DE GRAND-PRÉ.

Hélas! oui.

M. D'ORBEL.

C'est une chose cruelle, que le grand deuil empêche d'aller au spectacle.

M. DE GRAND-PRÉ.

Pourquoi cela? Il ne peut plus m'intéresser.

M. D'ORBEL.

Sans doute; mais revoir des lieux chéris par ce qu'on a autant aimé.

M. DE GRAND-PRÉ.

Il est vrai que c'est une douceur de moins; mais le spectacle ne me sera plus rien.

M. D'ORBEL.

Je le crois bien. Cependant, pensant comme toi, j'aimerais à revoir sa petite loge, à m'asseoir à la place qu'elle occupait.

M. DE GRAND-PRÉ.

Sûrement, ce serait une sorte de consolation; mais cela n'est pas possible.

M. D'ORBEL.

Je ne sais pas,

M. DE GRAND-PRÉ.

Que dirait-on de moi?

M. D'ERVIÈRE.

Quelle idée! En vérité, d'Orbel, pourquoi lui donner de nouveaux regrets?

M. D'ORBEL.

Au contraire, et il me vient une idée.....

M. D'ERVIÈRE.

Comment?

M. D'ORBEL.

Oui, il faut absolument l'exécuter tout à l'heure.

M. D'ERVIÈRE.

Qu'est-ce que c'est?

M. D'ORBEL.

Allons, Grand-Pré, viensavec nous.

M. DE GRAND-PRÉ.

Où cela?

M. D'ORBEL.

Au bal de l'opéra; personne n'en saura rien; je vais te donner un domino; nous nous masquerons tous les trois, et nous n'emmenerons pas nos gens.

M. DE GRAND-PRÉ.

Mais.....

M. D'ORBEL.

Point de résistance..... (Le faisant lever.) Le motif est louable.

M. DE GRAND-PRÉ.

En vérité.....

M. D'ORBEL.

Il n'y a pas à délibérer.

M. DE GRAND-PRÉ.

Vous êtes mes amis.....

M. D'ORBEL.

Sans doute, partout.

M. DE GRAND-PRÉ.

Allons, puisque vous le voulez; mais vous me répondez du plus grand secret?

M. D'ORBEL.

Oui, oui.

(M. d'Orbel et M. d'Errière l'emmènent en le faisant marcher devant eux, et en riant derrière lui.)

LE DISTRAIT.

PROVERBE XXXIII.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE BELLE-ROCHE.
LE MARQUIS DE MARIÈRE.
LE CHEVALIER DE SAINT-LÉGER.
VICTOIRE, *femme-de-chambre de la Comtesse.*
LE BLOND, *valet-de-chambre de la Comtesse.*

La scène est chez la Comtesse.

LE DISTRAIT.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER entre en suivant le Marquis qui se promène.

Mais, Marquis, dites-moi donc pourquoi vous dites que vous voulez vous promener aux Tuileries, et que vous me faites entrer ici?

LE MARQUIS.

Est-ce que la promenade ne vous semble pas belle?

LE CHEVALIER.

Comment, la promenade?

LE MARQUIS.

Oui; il est vrai qu'il n'y fait pas beaucoup d'air.

LE CHEVALIER.

Pourquoi de l'air ici? Toutes les fenêtres sont fermées.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous parlez de fenêtres dans un jardin?

LE CHEVALIER.

Nous sommes dans un jardin?

LE MARQUIS.

Mais..... C'est que je croyais..... Bon! (Il regarde autour de lui.) Vous me distrayez aussi.

LE CHEVALIER.

Vous n'en avez pas besoin, je vous assure; mais pourvu que vous m'écoutiez, soit ici, soit ailleurs, c'est égal.

LE MARQUIS.

Si vous avez à me parler, il faut le dire.

LE CHEVALIER.

Je vous l'ai déjà dit; vous m'avez répondu: eh bien, allons aux Tuileries, nous causerons plus tranquillement.

LE MARQUIS.

C'est vrai; c'est que j'ai changé d'idée en chemin. Mais voyons à présent; je ne perds pas de vue mon projet.

LE CHEVALIER.

Si vous avez un projet différent du mien, et qu'il soit meilleur, j'en profiterai avec grand plaisir; ce sera même une marque d'amitié de votre part, à laquelle je serai on ne peut pas plus sensible. Voyons, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Si vous le savez, il est inutile de vous le redire; mais je ne vois pas de meilleur parti à prendre dans ce cas-là, que le mariage.

LE CHEVALIER.

Comment, le mariage? au lieu d'une compagnie de cavalerie?

LE MARQUIS.

Je ne veux pas de compagnie de cavalerie.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Mais songez que je suis officier-général.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas pour vous; comment voulez-vous que j'imagine.....

LE MARQUIS.

Je le croyais.

LE CHEVALIER.

C'est pour moi.

LE MARQUIS.

Ah! vous voulez avoir une compagnie de cavalerie?

LE CHEVALIER.

Oui; j'ai déjà eu l'honneur de vous en parler plusieurs fois.

LE MARQUIS.

Oui, oui, je me rappelle.

LE CHEVALIER.

Si vous voulez me faire avoir la promesse de la première

qui viendra à vaquer, mon argent est tout prêt; mais il faut en parler sans perdre de temps.

LE MARQUIS.

Je ne suis venu ici que pour cela.

LE CHEVALIER.

Réellement?

LE MARQUIS.

Oui; et si la Comtesse y consent, ce sera une affaire bientôt finie.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'elle connaît quelque capitaine qui veuille quitter?

LE MARQUIS.

Quoi quitter?

LE CHEVALIER.

Le service.

LE MARQUIS.

Ah! c'est que vous me parlez toujours de votre compagnie.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment.

LE MARQUIS.

C'est que je confondais.

LE CHEVALIER.

Vous me promettez donc de suivre cette affaire?

LE MARQUIS.

Je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Il faut solliciter vivement.

LE MARQUIS.

Ne vous mettez pas en peine. Je sais comme il faut s'y prendre vis-à-vis de ces messieurs. Je me ferai écrire partout; il faut seulement que je sache le nom de votre rapporteur, et j'irai moi-même....

LE CHEVALIER.

Mais je n'ai point de rapporteur; que voulez-vous donc dire?

LE MARQUIS.

Si vous n'avez pas encore de rapporteur, il n'est pas temps de solliciter vos juges.

LE CHEVALIER.

Mes juges! à propos de quoi?

LE MARQUIS.

Pour votre procès.

LE CHEVALIER.

Mais je n'ai point de procès.

LE MARQUIS.

Comment, ne m'avez-vous pas dit que vous voudriez que votre procès fût jugé avant votre départ pour la campagne?

LE CHEVALIER.

Eh! non; je vous ai toujours parlé d'une compagnie de cavalerie que je veux avoir.

LE MARQUIS.

Ah! oui, c'est vrai. Campagne, compagnie; c'est apparemment parce que ces deux mots se ressemblent, que j'ai brouillé tout cela.

LE CHEVALIER.

Oui; car je ne vous ai point parlé de procès.

LE MARQUIS.

Vous avez raison; c'est la Comtesse qui en a un, et que je me suis chargé de suivre. C'est une famme charmante!

LE CHEVALIER.

Je la connais.

LE MARQUIS.

Eh bien, que dites-vous de cette affaire-là? Ne fais-je pas bien?

LE CHEVALIER.

Quelle affaire?

LE MARQUIS.

Est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'épousais?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Et quand sera-ce?

LE MARQUIS.

Mais je ne sais pas encore; car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler, et je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours; mais cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

LE CHEVALIER.

Cela fait un mariage bien avancé.

LE MARQUIS.

Je ne sais pas si elle y consentira; car il est difficile de la fixer long-temps sur le même objet. Quand vous lui parlez, elle semble vous écouter, et elle est à cent lieues de là.

LE CHEVALIER.

Elle est peut-être distraite?

LE MARQUIS.

Oui, elle est distraite. C'est insupportable cela.

LE CHEVALIER.

Oh! je vous en réponds.

LE MARQUIS.

Elle est comme le vicomte de Montfort, qui a marié sa fille le mois passé; eh bien, je n'aime pas ce mariage-là. Je les ai vus à l'opéra, c'est le plus pauvre opéra; il finit de bonne heure, on peut se promener; mais pour cela, il n'y a que la campagne. Vous voyez bien que je ne me trompe pas de mot cette fois-ci, et que je ne dis pas compagnie pour campagne.

LE CHEVALIER.

Non, non; mais j'attendrai que votre mariage soit fait, pour penser à mon affaire.

LE MARQUIS.

Oui, vous ferez bien, parce que ce mariage, le procès de la Comtesse, tout cela m'occupe beaucoup; on a mille lettres à répondre; elle veut que je lise un roman nouveau : tout cela ne peut pas s'accorder ensemble, vous en conviendrez bien.

LE CHEVALIER.

Sûrement. Je vous laisse.

LE MARQUIS.

Pourquoi? Nous irions à l'opéra ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais vous oubliez votre mariage.

LE MARQUIS.

Oui, c'est vrai; cette diable d'affaire-là me tourne la tête; je n'y pense jamais.... Je ne vous reconduis pas.

LE CHEVALIER, s'en allant.

Eh, non, non. Vous vous moquez de moi.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BLOND.

LE MARQUIS.

Holà! ho! quelqu'un!

LE BLOND.

Quest-ce que veut monsieur le Marquis?

LE MARQUIS.

Allons, donne-moi ma robe-de-chambre et mes pantoufles; je veux me lever.

LE BLOND.

Vous badinez, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Ah!.... oui, oui.

LE BLOND.

On a dit à madame la Comtesse que vous étiez ici, et elle va venir.

LE MARQUIS.

Pourquoi cela? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, et j'irai chez elle.

LE BLOND.

Mais, monsieur, vous y êtes chez elle.

LE MARQUIS.

Tu as raison; c'est que je pensais....

LE BLOND.

Monsieur, voilà Madame.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VICTOIRE, LE BLOND.

LA COMTESSE.

Le Blond, dites à Victoire de venir.

LE BLOND.

La voilà, Madame.

LA COMTESSE.

C'est bon, monsieur le Marquis, je suis enchantée de vous voir. Vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde; je vous aime à la folie comme cela.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, Madame; au contraire. Cependant, comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez-moi du rouge. (Elle s'assied à sa toilette.) Asseyez-vous donc, Marquis.

LE MARQUIS.

Mais vous ne m'écoutez pas, Madame.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parlez-vous pas des contraires?

LE MARQUIS.

Des contraires?

LA COMTESSE.

Oui, vous avez dit quelque chose des contraires.

LE MARQUIS.

Des contraires? N'est-ce pas des contrats, plutôt?

LA COMTESSE.

Cela peut bien être.

LE MARQUIS.

Sûrement, c'est que cela est vrai; je ne l'oublierai pas cette fois-ci.

LA COMTESSE.

Le Blond!

LE BLOND.

Madame?

LA COMTESSE.

Je ne sais plus ce que je voulais dire, avec vos contrats.

LE MARQUIS.

Ah! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

LA COMTESSE.

Je vous entends toujours avec plaisir.

LE MARQUIS.

Aurez-vous du monde aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Non, si vous voulez; c'est même ce que je voulais dire. Le Blond, qu'on ne laisse entrer personne.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire, Madame.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé, parce que j'ai à vous parler très-sérieusement.

LA COMTESSE, à le Blond.

Ma belle-sœur pourtant.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Elle raffole de vous, Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, je la trouve charmante! Il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

LA COMTESSE.

Victoire, dites à le Blond qu'on laisse entrer aussi le Baron.

VICTOIRE.

Est-ce là tout?

LE MARQUIS.

Ah, Madame! le Vicomte aussi, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Le Vicomte? Eh bien, oui, le Vicomte; je le veux bien.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire.

LA COMTESSE.

Attendez. La liste d'hier.

VICTOIRE.

Mais Madame a laissé entrer tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous le croyez?

VICTOIRE.

J'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Eh bien, en ce cas-là, tout le monde.

VICTOIRE.

Madame aura-t-elle besoin de moi?

LA COMTESSE.

Non, non; cependant ne vous éloignez pas.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous aimez beaucoup le monde, Madame?

LA COMTESSE.

Sans doute; je ne connais que cela. Vous savez comme mon mari m'a rendue malheureuse pendant trois ans qu'il m'a tenue renfermée avec lui dans une de ses terres.

LE MARQUIS.

Dans une de ses terres?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment; être trois ans, même pendant l'hiver, à la campagne!

LE MARQUIS.

A la campagne?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

Cela me fait souvenir d'une compagnie de cavalerie que le Chevalier de Saint-Léger veut avoir.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il est à Paris le Chevalier?

LE MARQUIS.

Oui, Madame : il est arrivé avant-hier, le jour de ce grand orage; c'est là ce qui a dérangé le temps, sûrement.

LA COMTESSE.

J'en suis bien fâchée; car il ne peut pas y avoir de Tuileries aujourd'hui, et je les aime beaucoup.

LE MARQUIS.

Aimez-vous aussi les truites, Madame?

LA COMTESSE.

Comment, les truites?

LE MARQUIS.

Oui, j'en ai mangé à Genève; c'est excellent.

LA COMTESSE, riant.

Ah! ah! ah! Marquis, vous êtes délicieux.

LE MARQUIS.

Oui, c'est délicieux; c'est ce que je disais. Il vous a bien fait rire hier, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Comment? qui?

LE MARQUIS.

Le Vicomte; n'est-ce pas de lui que vous me parliez?

LA COMTESSE, riant.

Ah! ah! ah! ah! A merveilles.

LE MARQUIS.

Je le croyais. Je me trompe quelquefois; et c'est insupportable.

LA COMTESSE, riant.

Non, non; je vous trouve charmant comme cela. Ah! je n'en puis plus. (Elle cherche quelque chose.)

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez? Du tabac? J'en ai de bon.

LA COMTESSE.

Oui, donnez.

LE MARQUIS, donnant du tabac.

Ah, j'oubliais bien!

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Vous voyez ce papier-là; devinez.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas deviner; dites-moi tout de suite.

LE MARQUIS.

C'est que si vous voulez vous remarier....

LA COMTESSE, cherchant sur sa toilette.

Eh bien, avec qui?

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous cherchez encore?

LA COMTESSE, cherchant.

Parlez, parlez toujours.

LE MARQUIS.

Vous seriez la plus heureuse femme du monde avec moi.

LA COMTESSE, cherchant toujours.

Avec vous?

LE MARQUIS.

Oh! sûrement.

LA COMTESSE, cherchant.

Je ne le trouve pas; c'est inconcevable!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous cherchez donc là?

LA COMTESSE.

Un papier que j'avais tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

Est-ce une chose de conséquence?

LA COMTESSE.

Oui, et non. C'est une chanson.

LE MARQUIS.

J'en ai un recueil; si vous voulez, je vous le prêterai: il est très-complet depuis 1650.

LA COMTESSE.

C'est une chanson nouvelle.

LE MARQUIS.

Il y en a beaucoup.

LA COMTESSE.

Des chansons nouvelles?

LE MARQUIS.

Oui, pour ce temps-là.

LA COMTESSE, riant.

De 1650. Ah! ah! ah! ah! Vous êtes toujours le même!

LE MARQUIS.

Oui, je suis constant; cela ne réussit pas toujours, comme vous savez, avec les femmes.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous avez à vous plaindre des femmes, vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Pourquoi pas? A propos de constance, vous souvenez-vous de cet air-là, que chante un berger dans cet opéra qu'on nous a donné?....

LA COMTESSE.

Silvie?

LE MARQUIS.

Oui, Silvie, (Il chante.)

J'aimerais mieux cent fois perdre tous mes plaisirs,
Que de les payer de vos larmes.

LA COMTESSE.

Vous chantez à ravir!

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BLOND.

LE BLOND.

Madame, vos chevaux sont mis.

LA COMTESSE.

C'est bon.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous allez sortir?

LA COMTESSE.

Oui, je m'en vais à la comédie Italienne.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas vous retenir plus long-temps.

LA COMTESSE.

Ne venez-vous pas avec moi?

LE MARQUIS.

Non, je ne sortirai pas aujourd'hui; j'attends quelqu'un à qui j'ai à parler d'affaires.

LA COMTESSE.

Ici?

LE MARQUIS.

Oui. Eh! à propos, c'est à vous.

LA COMTESSE.

A moi?

LE MARQUIS.

Oui; mais ne vous l'ai-je pas dit donc?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Que j'avais la plus grande envie de vous épouser.

LA COMTESSE.

Je ne sais pas. Quand?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui. Je ne suis venu ici que pour cela.

LA COMTESSE.

Je ne m'en souviens pas.

LE MARQUIS.

Mais à quoi donc pensez-vous? il me semble pourtant.....

LA COMTESSE.

Dites.

LE MARQUIS.

Que je vous ai chanté un air de Silvie.

LA COMTESSE.

Venez, venez à la comédie; vous en apprendrez d'autres.

LE MARQUIS.

C'est vrai cela; car j'aime la musique, et je retiens tous les airs.

LA COMTESSE.

Le Blond, cherchez une chanson qui était sur ma toilette.

LE BLOND.

Oui, madame.

LA COMTESSE, au Marquis qui s'en va par une autre porte que celle par où l'on sort.

Où allez-vous donc, Marquis?

LE MARQUIS.

Ah, c'est que je croyais être chez moi; et j'allais.... Je vous demande bien pardon.

LA COMTESSE.

Allons, allons-nous-en.

LES

PLEUREURS D'HOMÈRE.

PROVERBE XXXIV.

PERSONNAGES.

M. DESGRAIS.
M. DELEPINE.
M. DUCHESNE.
Mme RAMAS, *revendeuse*.

La scène est dans un café.

LES

PLEUREURS D'HOMÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESGRAIS, M. DELEPINE.

M. DESGRAIS.

Bonjour, monsieur Delepine. Comment vous portez-vous aujourd'hui?

M. DELEPINE.

Ah! monsieur Desgrais, je ne vous voyais pas.

M. DESGRAIS.

Qu'est-ce que vous avez donc?

M. DELEPINE.

J'ai bien du chagrin. Ce pauvre M. Cinq-Pieds est mort.

M. DESGRAIS.

Cinq-Pieds est mort?

M. DELEPINE.

Oui, vraiment, à Nemours.

M. DESGRAIS.

Et qu'est-ce qu'il faisait là?

M. DELEPINE.

Il s'y était retiré, pour deviner des logogriphes.

M. DESGRAIS.

Pour deviner des logogriphes?

M. DELEPINE.

Oui, et c'est ce qui l'a tué.

M. DESGRAIS.

Je ne comprends pas cela.

M. DELEPINE.

Il avait choisi ce genre d'occupation-là ; et c'était pour n'être pas distrait, qu'il avait abandonné Paris, pour Nemours.

M. DESGRAIS.

Je conçois qu'on y est plus tranquille.

M. DELEPINE.

Il mit une si grande application à ce qui ne devait être pour lui qu'un amusement, qu'il en perdait le boire et le manger. Le dernier logogriphe lui a fait passer huit jours et huit nuits de suite, sans pouvoir le deviner ; cela lui a échauffé le sang ; en trois jours de temps il est mort. C'est affreux !

M. DESGRAIS.

Voilà comme est mort ce pauvre Homère.

M. DELEPINE.

Qu'est-ce que c'était que M. Homère ?

M. DESGRAIS.

Quoi ! vous ne connaissez pas Homère, le poète grec ?

M. DELEPINE.

Ah, mon Dieu, je ne le connais pas ! Je le regretterai toute ma vie.

M. DESGRAIS.

C'était un homme cela ! Quelles images, quelle poésie !

M. DELEPINE.

Ah, ne m'en parlez pas ! Les larmes me viennent aux yeux d'abord que j'y pense.

M. DESGRAIS.

Et qui pleurera-t-on, si ce n'est un aussi grand homme ?

M. DELEPINE.

Et vous croyez que M. Cinq-Pieds est mort comme lui ?

M. DESGRAIS.

Quoi, ne vous souvenez-vous pas qu'il mourut de regret de n'avoir pu deviner une énigme que lui avaient proposée des pêcheurs dans une des îles Sporades ?

M. DELEPINE.

Ah, mon dieu, oui, vous me le rappelez. Que c'était un bon homme ! (Il pleure.)

M. DESGRAIS.

C'est un excellent homme, qu'il faut dire. Ah! (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Quand on dit qu'il dormait quelquefois, c'est qu'il était aveugle, et l'on s'y méprenait. Ah! (Il pleure.)

M. DESGRAIS.

Monsieur, les grands hommes auront toujours des envieux. Mais qu'ils imitent Homère ceux qui disent cela; qu'ils imitent sa bonté et sa reconnaissance, comme il célébrait dans ses ouvrages tous ceux à qui il avait quelque obligation. Ah! (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Quel homme! Quel homme! (Il pleure.) Qui est-ce qui aurait inventé l'épopée de nos jours?

M. DESGRAIS.

Ah! personne, personne! (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Aristote n'en veut pas convenir; mais il dit pourtant que c'est lui qui l'a enseignée aux poètes.

M. DESGRAIS.

L'épopée? (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Oui, l'épopée!

(Ils pleurent tous les deux bien fort.)

M. DESGRAIS.

L'épopée, sans lui, n'aurait jamais paru. (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Nous n'eussions jamais connu l'épopée!

(Ils pleurent.)

M. DESGRAIS.

Non, non; l'épopée!

Ensemble.

Ah, ah, ah!

(Ils pleurent jusqu'aux sanglots.)

SCÈNE II.

M. DESGRAIS, M. DUCHESNE, M. DELEPINE.

M. DUCHESNE.

Eh, mes amis, qu'est-ce qui vous est donc arrivé?

MM. DEGRAIS, DELEPINE.

Ah, ah, ah!

(Ils pleurent sans pouvoir parler.)

M. DUCHESNE.

Mais dites donc? Je n'ai jamais vu une douleur pareille.

M. DESGRAIS.

Nous pleurons, ons, ons, ons, ons.....

M. DUCHESNE.

Achevez donc.

M. DELEPINE.

Ce pauvre Ho, ho, ho, ho.....

M. DUCHESNE.

Et qui donc?

M. DESGRAIS.

Ho, ho, ho.....

M. DUCHESNE.

Je ne vous comprends point.

M. DELEPINE.

Vous ne pouvez pas, as, as, as, nous blâmer.

M. DESGRAIS.

Oui; quand vous saurez, ez, ez, ez, ez.....

M. DELEPINE.

Que nous pleurons Ho, ho, ho.....

M. DESGRAIS.

Ho, ho, ho..... Je ne peux pas prononcer son nom.

M. DUCHESNE.

Vous parlez bien pourtant.

M. DELEPINE.

C'est, est, est, est.

M. DESGRAIS.

Homère.

M. DUCHESNE.

Homère? Je ne le connais pas.

M. DESGRAIS.

Quoi, vous ne le connaissez pas?

M. DUCHESNE.

Non. Était-ce un de vos parents?

M. DELEPINE.

Homère, le poète?

M. DUCHESNE.

C'est Homère que vous pleurez?

M. DESGRAIS.

Oui, vraiment.

M. DUCHESNE.

Mais vous êtes donc fou?

M. DELEPINE.

Fou? Et qui trouvez-vous qu'on doive autant regretter?

M. DUCHESNE.

Oui, je conviens que c'était un grand homme. (Il s'attriste.)

M. DESGRAIS.

Un homme incomparable!

M. DELEPINE.

Un homme qu'on doit être bien fâché de savoir mort.

M. DUCHESNE.

Il y a si long-temps!

M. DESGRAIS.

Sa mémoire vit bien encore.

M. DELEPINE.

Et elle vivra toujours.

M. DESGRAIS.

Ah, si nous le voyions un moment, tout aveugle qu'il était!....

M. DUCHESNE.

Il ne l'avait pas toujours été.

M. DELEPINE.

Ah, c'est bien vrai!

M. DESGRAIS.

Ses ouvrages le prouvent. Quelles descriptions de la nature!

M. DELEPINE.

Quel profit il avait tiré de ses voyages!

M. DESGRAIS.

C'est lui qui nous a dit le premier que la terre était une île environnée d'eau, eau, eau, eau. (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Et que le soleil se levait et se couchait dans l'océan, an, an, an. (Il pleure.)

M. DUCHESNE.

Il est vrai qu'il savait la géographie!....

M. DESGRAIS.

Tout, tout ce qu'on peut savoir. (Il pleure.)

M. DELEPINE.

Son Iliade!....

M. DESGRAIS.

Son Odyssée!...

M. DUCHESNE.

Il connaissait le sein des mers, les enfers.....

M. DELEPINE.

L'Olympe!

M. DESGRAIS.

Quelle mythologie, ie, ie, ie, ie. (Il pleure.)

M. DUCHESNE.

Arrêtez donc. (Il pleure.) Prêtez-moi un mouchoir.

M. DELEPINE.

Je n'ai que le mien.

M. DESGRAIS.

Ni moi non plus.

M. DELEPINE.

Nous en étions à l'épopée, ée, ée, ée.

M. DESGRAIS.

Oui, quand vous êtes arrivé, é, é, é!

M. DUCHESNE, pleurant.

A l'épopée, ée, ée, ée!

Tous les trois.

Ée, ée, ée, ée.

(Ils pleurent.)

M. DUCHESNE.

Comment donc vais-je faire? (S'essuyant les yeux avec ses doigts.)

M. DESGRAIS.

A l'épopée!

Tous les trois.

Ée, ée, ée, ée.

SCÈNE III.

M. DESGRAIS, M. DELEPINE, M. DUCHESNE, Mme RAMAS, un chapeau sur la tête et des mouchoirs attachés aux épaules.

Mme RAMAS.

Messieurs, achetez de mes beaux mouchoirs.

M. DUCHESNE.

Des mouchoirs? Ils viennent bien à propos; j'en ai grand besoin. (Il s'essuie les yeux et se mouche dans un mouchoir de madame Ramas, sans le détacher de son épaule.) Combien me vendrez-vous ce mouchoir-là?

Mme RAMAS.

Six francs, monsieur.

M. DUCHESNE.

Six francs, c'est trop cher.

Mme RAMAS.

Combien en voulez-vous donner?

M. DUCHESNE.

Je vous en donnerai trois livres.

Mme RAMAS.

Monsieur, je ne le peux pas, en conscience. Il est à vous pour cent sous, si vous voulez.

M. DUCHESNE.

Non, je n'en donnerai pas davantage.

Mme RAMAS.

Mais monsieur, vous ne me le laisserez pas?

M. DUCHESNE.

Si vous me le donnez pour trois livres; car sans cela je n'en ai plus que faire: j'aurai le temps d'en aller chercher un chez moi.

Mme RAMAS.

Mais, monsieur, vous l'avez sali.

M. DUCHESNE.

Eh bien, voilà trois livres, ou rien. (Il s'en va.)

Mme RAMAS.

Mais, monsieur, monsieur? (Elle court après lui.)

M. DUCHESNE.

Monsieur Delepine, voulez-vous venir aux Tuileries, pour nous dissiper un peu; nous en avons besoin.

M. DELEPINE.

Très-volontiers, je ne demande pas mieux.

(Ils s'en vont.)

LE PETIT-MAITRE PAR PHILOSOPHIE.

PROVERBE XXXV.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
DUPRÉ, *valet-de-chambre de la Comtesse.*

La scène est chez la Comtesse.

LE PETIT-MAÎTRE PAR PHILOSOPHIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Entrons ici, en attendant la Comtesse.

LE MARQUIS.

Oui, monsieur : plus une femme vous plaît, plus elle vous convient; plus vous en voulez être aimé, moins il faut vous livrer à votre passion.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à ce système-là.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, parce que tu crois qu'en aimant il faut de la bonne foi. Tout au contraire, c'est là ce qui vous fait perdre en peu de temps une femme. Quand vous n'êtes occupé que d'une seule, la société vous regarde comme nul pendant ce temps-là : cette femme voyant qu'on n'est pas tenté de vous, ne s'en soucie plus elle-même, ou elle y compte si fort qu'elle ne fait plus rien, ni pour vous plaire, ni pour vous retenir.

LE CHEVALIER.

Mais cela est injuste.

LE MARQUIS.

Oui, injuste; cela n'est pas inconséquent toujours.

LE CHEVALIER.

On ne se soucie donc jamais que de ce que l'on n'a pas?

LE MARQUIS.

Sans doute : la crainte de perdre l'objet que l'on possède, nous le rend plus cher; voilà pourquoi une coquette a toujours un amant qui ne peut se détacher d'elle, malgré toutes ses perfidies; un peu d'art resserre la chaîne lorsqu'on veut la rompre.

LE CHEVALIER.

Je suis bien sûr de n'aimer jamais une coquette.

LE MARQUIS.

Avec les dispositions que je te vois à la constance, tu seras toujours la dupe de toutes les femmes à qui tu t'attacheras.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu la Comtesse coquette, par exemple?

LE MARQUIS.

Sûrement elle doit l'être; mais ce que je crois, c'est qu'elle doit être ennuyée de cet amour excessif que tu lui montres continuellement.

LE CHEVALIER.

Puisqu'elle le partage, il doit l'occuper agréablement. Si tu pouvais être témoin de cette confiance mutuelle et délicieuse que l'amour sait procurer, tu envierais quelquefois mon sort, et tu voudrais en goûter un pareil.

LE MARQUIS.

En vérité, tu me fais pitié! J'ai passé par là : et c'est parce qu'on a été dupé, qu'on ne doit plus vouloir l'être. Cette confiance mutuelle, si délicieuse, anéantit, tôt ou tard, les soins qu'on doit prendre de se plaire; l'amour languit, et meurt enfin.

LE CHEVALIER.

Je puis bien répondre que jamais....

LE MARQUIS.

Je suppose que tu puisses aimer long-temps : peux-tu espérer d'être toujours aimé de même?

LE CHEVALIER.

Mais n'y a-t-il pas des exemples de constance connus et cités?

LE MARQUIS.

Oui; mais cette constance est la seule qui puisse exister.

LE CHEVALIER.

Je ne te comprends pas. Quelle est-elle donc!

LE MARQUIS.

La constance de cette espèce ne se soutient qu'à force d'infidélités : mais elles sont légères; on les cache dans les commencements, ensuite on les donne pour des fantaisies, et l'on finit par n'y plus prendre garde. On a vu des femmes excuser leurs amants d'avoir des filles, même tirer parti de ces infidélités, en faisant croire à leur vertu, et en prouvant que leur amour n'avait jamais été que de l'amitié. L'inquiétude a soutenu l'amour, et l'habitude a fait mériter le nom de constance à des gens dont l'âme est honnête, l'esprit doux, complaisant, et qui reconnaissent, après avoir beaucoup parcouru le monde, qu'il n'y a de sûreté que dans une liaison fondée sur une estime réelle.

LE CHEVALIER.

Mais l'amour n'est donc rien, réellement?

LE MARQUIS.

Bien peu de chose.

LE CHEVALIER.

Tu m'affliges.

LE MARQUIS.

Cela doit être; mais ce n'est pas sans espoir. Écoute-moi: on ne peut rien changer à ce qui est; mais on en peut tirer parti. La Comtesse te plaît, il faut la conserver le plus qu'il te sera possible.

LE CHEVALIER.

Oh, toujours.

LE MARQUIS.

Je le souhaite. Puisque cette idée te charme, je suis bien éloigné de vouloir la détruire; je veux même t'aider.

LE CHEVALIER.

Ne plaisante pas.

LE MARQUIS.

Je ne plaisante pas non plus. Je vous ai surpris hier, la Comtesse et toi, dans un moment où je crois que vous vous disiez peu de chose ; cependant peu à peu j'ai vu ma présence vous contrarier, et je ne suis sorti que lorsque j'ai été bien sûr que vous ne vous retrouveriez plus seuls de la journée.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu l'as fait exprès?.... Quelle méchanceté!

LE MARQUIS.

Au contraire : je vous ai servis, j'ai ranimé votre langueur, et votre soirée a dû être charmante ; la quantité de choses que vous aurez eu envie de vous dire, et auxquelles vous n'auriez pas pensé étant seuls! L'occupation continuelle de vous chercher, de retrouver dans les yeux l'un de l'autre le même sentiment, n'est-elle pas toujours un nouveau plaisir?

LE CHEVALIER.

Il est vrai.....

LE MARQUIS.

Que les obstacles se présentent sans cesse, et vous serez tous les deux presque constants. Que vous aimiez moins, et vous serez heureux. Te voilà bien surpris?

LE CHEVALIER.

Je l'avoue.

LE MARQUIS.

Un amour trop fort anéantit la gaieté ; il fait perdre toutes les grâces de l'esprit : une première passion est comme l'eau d'un torrent qui court rapidement se réunir à l'immensité des mers, pour éprouver des tempêtes ou un calme insipide. Les autres passions, plus légères, ressemblent à l'eau d'une fontaine qui prend sa naissance entre les fleurs d'une prairie agréable, qui les caresse, se répand à droite et à gauche, mais qui se réunit souvent et reprend plus de force, lorsque les obstacles se présentent. Quelle image est plus riante? et qu'il est doux de voir couler ainsi ses beaux jours! Combien on voit d'hommes qui ont eu cette conduite, qui même ne sont plus jeunes, être fêtés, cités, prônés, courus encore par la plus

grande partie des femmes qu'ils ont eues ! pendant que ceux qui ont été ce qu'on appelle réellement constants, se reconnaissent à peine ; encore n'est-ce que pour se récrier en même temps, Que j'ai vu cette femme-là jolie! Comme cet homme-là est changé !

LE CHEVALIER.

Cette morale est légère.

LE MARQUIS.

Et la pratique en est douce en agréable : suis-la, ou bientôt tu te verras livré au désespoir d'être quitté, quoique sans raison. Qui cesse de plaire, n'a point droit de se plaindre en éprouvant une infidélité.

LE CHEVALIER.

Tu m'épouvantes !

LE MARQUIS.

C'est bien mon dessein.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je ne comprends pas quel est le but de cette conversation.

LE MARQUIS.

Ton bonheur. L'amour réel, c'est l'amour-propre ; rien ne peut l'anéantir : mais il est avide. Cherche à plaire à toutes, et tu plairas davantage à celle que tu aimes. Je veux même qu'on te croie infidèle, pour te rendre heureux.

LE CHEVALIER.

Tu crois que je consentirais.....

LE MARQUIS.

Ta languissante Comtesse en sera plus vive, plus charmante : elle feindra de vouloir se venger, tu riras de ses projets ; que de moments délicieux ! Mais jamais d'explication réelle, toujours une sorte d'incertitude, du persifflage, point de raisonnements suivis, d'assurances pesantes d'un éternel amour, un continuel badinage, et voilà l'homme qui doit être aimé tout le temps qu'il aimera. Si à la première inquiétude tu dévoiles le motif de ta conduite, tu seras perdu et sans espoir d'un sincère retour ; elle cherchera à se venger, se vengera,

et tu seras puni, non-seulement d'avoir eu le projet de changer de conduite, mais d'avoir eu l'imprudence de l'avouer.

LE CHEVALIER.

Il faut du courage pour embrasser ce parti.

LE MARQUIS.

Du courage? Ne profanons pas les mots; dis le désir d'être heureux.

LE CHEVALIER.

Mais que vais-je faire?

LE MARQUIS.

Le voici. Je parie que ce matin tu as revu la Comtesse, que vous vous êtes trouvés tous les deux charmants, pour avoir éprouvé toutes les contrariétés de la soirée?

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes dit tout ce qu'on peut se dire?

LE CHEVALIER.

Je l'avoue.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc y revenir cette après-dînée?

LE CHEVALIER.

Pour goûter le plaisir toujours nouveau, de nous revoir sans cesse.

LE MARQUIS.

Abus que tout cela; nul système économique dans cette conduite.

LE CHEVALIER.

Mais je le lui ai promis.

LE MARQUIS.

Qu'importe? On a un oncle malade, une mère, une tante, que sais-je, moi, une cour à faire; on le mande ou on ne le mande pas; on se montre au spectacle, elle l'apprend; le lendemain explication, protestation légère; on vous gronde au lieu de s'ennuyer; vous rassurez, puis vous faites la même

chose, et vous êtes adoré. Qui se soumet au joug, mérite de succomber sous son poids.

LE CHEVALIER.

Je conçois tout cela; mais est-on maître d'aimer moins?

LE MARQUIS.

On est maître de le cacher; c'est par où il faut commencer.

LE CHEVALIER.

Et comment?

LE MARQUIS.

Plus tu seras aimé, plus tu seras satisfait; et ta gaieté fera croire que tu aimes légèrement.

LE CHEVALIER.

C'est vrai; mais pourrai-je demeurer en reste, lorsque je me verrai autant aimé?

LE MARQUIS.

Il le faudra.

LE CHEVALIER.

C'est trop difficile.

LE MARQUIS.

Eh bien, employons l'art.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Qu'on te croie une passion légère pour une autre.

LE CHEVALIER.

O ciel!

LE MARQUIS.

Tu te crois déjà perdu? Écoute-moi.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LE MARQUIS.

Laisse croire qu'une autre femme a des desseins sur toi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour celui-là, à la bonne heure.

LE MARQUIS.

Quel effort! Que tu lui as donné quelque espoir.

LE CHEVALIER.

Mais.....

LE MARQUIS.

Il le faut.

LE CHEVALIER.

J'y consens; sachons comment.

LE MARQUIS.

Laisse tomber une lettre; les femmes veulent tout voir, la Comtesse la voudra lire, et elle la lira; tu n'en paraîtras pas alarmé, et je parie même que tu ne seras pas fâché de voir son émotion.

LE CHEVALIER.

Mais...., je crois qu'oui.

LE MARQUIS.

Elle te défendra de revoir cette femme.

LE CHEVALIER.

Comment faire pour lors?

LE MARQUIS.

Tu la reverras. Tout ce qui pourrait t'alarmer avec tes principes, doit à présent te rassurer. Attends: je veux que tu commences dès ce moment. Je vais te donner un billet qui sera justement ce qu'il te faut. (Il cherche dans son porte-feuille.) Voilà ton affaire.

LE CHEVALIER, lisant.

« Vous avez bien fait, monsieur, de ne pas venir souper chez » moi avant-hier; nous aurions été seuls. Venez demain, je » ferai ce que je pourrai pour avoir du monde; mais je ne » vous en réponds pas : cette incertitude vous fera-t-elle peur? » Adieu, je vous attends, je le veux. » Cela me paraît....

LE MARQUIS.

Très-bien, te dis-je.

LE CHEVALIER.

Mais la Comtesse ne connaît-elle pas cette écriture?

LE MARQUIS.

Sûrement elle la connaît; le billet est de madame de Clercy, et c'est tant mieux.

LE CHEVALIER.

J'ai quelque répugnance....

LE MARQUIS.

De voir durer une passion que tu chéris? C'est pitoyable!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, DUPRÉ.

DUPRE.

Monsieur le Marquis, madame la Comtesse va passer ici tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

C'est bon. Allons, prends ton parti dès ce moment. Je vais faire une visite, et je reviendrai voir les effets de mes conseils.

LE CHEVALIER.

Je vais essayer; mais je crains bien....

LE MARQUIS.

Oh! je t'abandonne à ton mauvais sort, si tu n'as de confiance en moi.

LE CHEVALIER.

Allons, en te remerciant.

LE MARQUIS.

Il n'est pas encore temps. Adieu. (Il sort.)

LE CHEVALIER.

Je ne sais, mais je tremble...Voici la Comtesse; essayons.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Chevalier, j'ai été bien long-temps, n'est-ce pas? Je suis excédée; ma complaisance me coûte cher. (Elle s'assied sur une

chaise longue.) Mais où est donc le Marquis? on m'avait dit qu'il était ici. (Elle fait des nœuds.)

LE CHEVALIER.

Il va revenir.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous là.

LE CHEVALIER.

Je suis fort bien. (A part.) Je n'ai jamais été plus embarrassé.

LA COMTESSE.

Mais vous avez quelque chose. Asseyez-vous donc.

LE CHEVALIER, s'asseyant.

Je vous jure que je n'ai rien du tout.

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu comme cela.

LE CHEVALIER.

C'est une misère.

LA COMTESSE.

Je veux savoir ce que c'est.

LE CHEVALIER, embarrassé.

C'est.... que.... je me suis chargé de faire un couplet, et cela me tracasse.

LA COMTESSE.

Vous n'avez jamais fait de vers?

LE CHEVALIER.

Non.... Je vous demande pardon; autrefois. (Il se lève.)

LA COMTESSE.

Eh bien, où allez-vous?

LE CHEVALIER.

Je trouverai mieux debout ce que je cherche.

LA COMTESSE.

Et pour qui ce couplet?

LE CHEVALIER.

Pour qui?

LA COMTESSE.

Oui; est-ce un mystère?

LE CHEVALIER.

C'est pour....

LA COMTESSE.

Je veux le savoir.

LE CHEVALIER.

Pour.... madame de Montgrieux.

LA COMTESSE.

Vous connaissez madame de Montgrieux?

LE CHEVALIER.

Mais, oui.

LA COMTESSE.

C'est une femme que je ne peux pas souffrir.

LE CHEVALIER.

Elle est pourtant aimable.

LA COMTESSE.

Et c'est elle qui vous occupe si fort?

LE CHEVALIER.

Si fort? Comme cela.

LA COMTESSE.

Tenez, je ne sais ce que vous avez; mais je ne vous reconnais pas.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! ni moi non plus.

LA COMTESSE.

Vous ne m'avez jamais menti, et je suis tentée de croire, d'après votre embarras....

LE CHEVALIER, affectant un air gai.

Eh bien, voyons, que voyéz-vous?

LA COMTESSE.

Cette gaîté contrainte ne vous va pas non plus.

LE CHEVALIER.

En vérité, il y a aussi de quoi être embarrassé: l'air occupé, la gaîté, tout cela vous paraît également ridicule.

LA COMTESSE.

Ridicule! Non, Chevalier, vous ne le serez jamais à mes yeux. Je vous aime trop pour cela; et je ne vous aurais pas

aimé, si vous aviez jamais eu la moindre nuance d'un caractère ridicule et léger. Croyez qu'un amour fondé sur l'estime ne voit et n'a d'autre intérêt que celui de l'objet qu'il aime: ainsi mon inquiétude, au lieu de vous déplaire, doit vous assurer de mon cœur. N'avez-vous plus la même confiance en moi?

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc me cacher ce qui vous occupe? M'aimez-vous moins?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela, madame.

LA COMTESSE.

Je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Par conséquent, c'est une question.....

LA COMTESSE.

Qui devrait vous plaire: la crainte de vous perdre n'est-elle pas une chose flatteuse pour vous?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Ah! parlons sensément; nous nous connaissons trop bien pour avoir cette crainte ni l'un ni l'autre jamais; vous avez raison. Qu'il est doux d'aimer sans inquiétude!

LE CHEVALIER.

Oui, si cela pouvait durer toujours.

LA COMTESSE.

Et pourquoi pas? Voilà un langage que je ne vous ai jamais entendu tenir.

LE CHEVALIER.

C'est une simple réflexion, d'après les exemples fréquents...

LA COMTESSE.

Oui, mais quels exemples! Ceux qui vous les fournissent,

aiment-ils réellement? Non, Chevalier, ce sont des liaisons légères, où le goût a souvent même bien peu de part.

LE CHEVALIER.

Ces gens-là se croient heureux cependant.

LA COMTESSE.

Quel bonheur! Ce n'en est seulement pas l'image.

LE CHEVALIER.

Mais ils n'ont pas les tourments de l'amour!

LA COMTESSE.

Avec vous, je ne connais que ceux de l'absence: car je compte sur vous comme sur moi-même.

LE CHEVALIER, à part.

Le marquis a raison.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Que vous avez raison. (A part.) Suivons son avis. (Il laisse tomber la lettre en se levant.)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LE CHEVALIER.

Oh, rien.

LA COMTESSE.

Je parie que ce sont vos vers. Je veux les voir.

LE CHEVALIER.

Je vous prie que non; si c'étaient des vers....

LA COMTESSE.

Donnez, je le veux absolument.

LE CHEVALIER.

Non, parce que vous pourriez croire....

LE COMTESSE, arrachant le billet des mains du Chevalier.

C'est un billet?

LE CHEVALIER.

Oui; mais....

LA COMTESSE.

Vous avez l'air inquiet?

LE CHEVALIER, voulant se rassurer.

Moi?.... Ah! point du tout.

LA COMTESSE, lisant.

Voyons.

LE CHEVALIER, à part.

Le Marquis me perd.

LA COMTESSE.

Je connais cette écriture.

LE CHEVALIER.

Cela se peut.

LE COMTESSE.

C'est de madame de Clercy.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LA COMTESSE, émue.

Vous êtes sur ce ton-là avec elle?

LE CHEVALIER.

Vous voyez que je n'ai pas voulu y aller souper.

LA COMTESSE.

Mais vous irez?

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que vous me le permettiez.

LA COMTESSE, sérieusement, affectant l'air tranquille.

Pardonnez-moi, parce que demain je ne vous verrai pas de la journée; et je suis bien aise que vous vous amusiez quelquefois, quand vous ne me voyez pas.

LE CHEVALIER.

Je vous assure que je n'ai jamais eu le dessein d'y souper, et je ne sais pas pourquoi elle se l'est mis dans la tête sérieusement.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela fait? Je ne suis pas jalouse.

LE CHEVALIER, très-inquiet.

Je le sais bien.

LA COMTESSE.

J'avais oublié de vous dire que j'allais à la campagne, chez ma sœur.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, puisque vous m'avez même promis de m'y mener.

LA COMTESSE.

Je ne le peux pas; j'y vais pour deux jours, et l'on me mène.

LE CHEVALIER.

J'irai de mon côté.

LA COMTESSE.

Non; j'ai réfléchi que cela ne serait pas décent.

LE CHEVALIER.

Mais j'y ai déjà été avec vous mille fois.

LA COMTESSE.

C'est à cause de cela que je ne veux plus que vous y veniez.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point. Êtes-vous fâchée contre moi?

LA COMTESSE.

Non, Chevalier, du tout.

LE CHEVALIER.

Vous dissimulez.

LA COMTESSE.

Je vous jure que non. Pourquoi serais-je fâchée? Je n'ai pas à me plaindre de vous; je n'ai pas prétendu qu'absolument vous ne voyiez que moi. D'ailleurs madame de Clercy est mon amie.

LE CHEVALIER.

Vous me déchirez le cœur avec cette froideur.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes devenu fou, je crois, aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Votre indifférence me tue.

LA COMTESSE.

Comment, il faut que je sois jalouse absolument? Pour vous calmer, que je vous querelle?

LE CHEVALIER, agité et soupirant.

Ah!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Vous lisez dans mon âme; et mon trouble, ma douleur, ne vous touchent point.

LA COMTESSE.

C'est que je n'en connais pas le principe; vous n'avez pas, je crois, de raison de vous plaindre de moi. Si vous êtes malheureux d'ailleurs, je suis prête à vous entendre et à vous donner tous les moyens de consolation qui sont en moi.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, il faut vous l'avouer : je suis la victime d'une façon de penser qui n'est pas à moi; je me suis laissé séduire, et je suis trop coupable pour ne pas me soumettre à tout ce que vous ordonnerez.

LA COMTESSE.

Si vous aimez ailleurs, cela est tout simple; on n'est pas toujours le maître de son cœur.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je n'ai jamais cessé de vous aimer, j'en jure à vos pieds. (Il se jette à genoux.) Ce principe que vous ignorez, qui m'a fait faire une faute que je ne me pardonnerai jamais, bien loin qu'il soit une preuve que je veux cesser de vous aimer, était au contraire un moyen que je voulais employer pour assurer mon bonheur pour toute la vie.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point; mais levez-vous, et expliquez-vous, s'il est possible.

LE CHEVALIER.

Madame, on m'a fait craindre qu'un bonheur trop constant, sans la moindre inquiétude, ne pût pas durer toujours.

LA COMTESSE.

Vous avez douté de mon cœur ?

LE CHEVALIER.

Non, madame, non ; ce n'est pas moi à qui cette pensée a pu venir ; mais comme un véritable amour est facile à alarmer, je me suis laissé séduire, trop facilement sans doute.

LA COMTESSE.

Et qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Ah ! permettez.....

LA COMTESSE.

Non, je veux le savoir.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, c'est avec la dernière confusion que je vais vous avouer que j'ai voulu vous inquiéter par ce billet.

LA COMTESSE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas à moi qu'il a été écrit.

LA COMTESSE.

Vous avez recours à cet artifice dans un moment où vous étiez si sûr d'être aimé ?

LE CHEVALIER.

Ah ! je ne prévoyais pas tout ce que je souffrirais de l'indifférence avec laquelle vous avez reçu cette épreuve.

LA COMTESSE.

Je conçois que cette crainte avait pu vous retenir ; mais vous n'avez pas eu celle de me voir souffrir par cette épreuve : ce spectacle vous aurait sans doute enchanté.

LE CHEVALIER, avec confusion.

O ciel ! que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Allez, monsieur, vous me confirmez, mais trop tard, ce qu'on m'avait dit des hommes, qu'ils se ressemblent tous, et qu'ils ne vous aiment que pour eux.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame, vous pourriez ne pas me distinguer?

LA COMTESSE.

C'en est fait, monsieur, je ne vous verrai plus. (Elle sort et tire une porte sur elle.)

LE CHEVALIER.

Ah, madame! je mourrai, s'il m'est impossible que jamais...

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, arrêtant le Chevalier.

Eh bien, eh bien, que dis-tu donc là?

LE CHEVALIER.

Ah, monsieur, vous m'avez perdu!

LE MARQUIS.

Paix donc. Heureusement qu'elle vient de fermer sa porte. Je crains, dans l'état où tu es, que tu n'aies fait quelque imprudence.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai fait une affreuse!

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Celle de vous croire, et d'avoir suivi vos conseils.

LE MARQUIS.

Si ce n'est que cela....

LE CHEVALIER.

Cette épreuve me coûtera la vie.

LE MARQUIS.

Tout cela, ce sont des mots. Qu'en est-il arrivé?

LE CHEVALIER.

Qu'elle n'en a seulement pas été émue.

LE MARQUIS.

Tu l'as cru ; voilà ce que fait le manque d'expérience.

LE CHEVALIER.

Je lui ai tout avoué, elle ne veut plus me revoir.

LE MARQUIS.

Elle a raison, je l'avais prévu. Que t'avais-je recommandé?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez perdu, vous dis-je!

LE MARQUIS.

Je ne crois pas cela.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connaissez pas.

LE MARQUIS.

Laisse passer le premier moment : si elle t'aime véritablement, l'amour lui parlera en ta faveur ; et si elle ne te pardonne pas, elle ne t'aurait pas aimé encore long-temps.

LE CHEVALIER, s'en allant.

Non, je ne vous écoute plus.

LE MARQUIS, le suivant.

Dans quelque temps, je suis bien sûr que tu penseras comme moi.

LE
CHANTEUR ITALIEN.

PROVERBE XXXVI.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-HYGIN.
Mlle DE SAINT-HYGIN, *fille de M. de Saint-Hygin.*
M. DELAMARRE.
M. OCTAVINI, *musicien italien.*
UN LAQUAIS.

La scène est chez M. de Saint-Hygin.

LE CHANTEUR ITALIEN.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-HYGIN, M. DELAMARRE.

M. DE SAINT-HYGIN.

Passons ici, monsieur Delamarre. Puisque vous avez à me parler, nous y serons mieux que dans le salon, qu'on va arranger pour le concert.

M. DELAMARRE.

Vous avez concert aujourd'hui?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, ma fille aime beaucoup la musique, et je ne suis pas fâché de lui donner quelquefois cet amusement-là.

M. DELAMARRE.

C'est très-bien fait. C'est d'elle que j'ai à vous parler.

M. DE SAINT-HYGIN.

Voyons, asseyez-vous.

M. DELAMARRE.

N'avez-vous pas envie de la marier?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, si je trouve un bon parti.

M. DELAMARRE.

Je crois avoir votre affaire.

M. DE SAINT-HYGIN.

Qu'est-ce que c'est?

M. DELAMARRE.

C'est un banquier vénitien, fort riche, qui veut s'établir à Paris.

M. DE SAINT-HYGIN.

Et combien croyez-vous qu'il ait?

M. DELAMARRE.

Un de mes amis, qui me l'a adressé, qui connaît son bien et ce que lui vaut sa banque, répond qu'il a quarante à cinquante mille livres de rente.

M. DE SAINT-HYGIN.

Diable! ce serait une fort bonne affaire. Ma fille a du bien; mais ici je ne trouverais jamais un pareil parti. Comment se nomme-t-il?

M. DELAMARRE.

Monsieur, Monsieur..... C'est un diable de nom en *i*, dont je ne me souviens jamais; cela ne fait rien : il est assez jeune, et pas trop mal fait.

M. DE SAINT-HYGIN.

Je crois qu'il ne faut pas manquer ce parti-là.

M. DELAMARRE.

Je pense comme vous; mais comme il connaît peu de monde à Paris, il n'y a rien à craindre.

M. DE SAINT-HYGIN.

Il y connaît au moins ses correspondants; et ces gens-là, qui sont au fait de ses facultés, peuvent avoir des filles à marier : ainsi il ne faut pas perdre de temps.

M. DELAMARRE.

Voulez-vous que je vous l'amène aujourd'hui?

M. DE SAINT-HYGIN.

Pourquoi pas? Il doit aimer la musique, et le concert est justement une occasion.

M. DELAMARRE.

C'est très-bien dit; mais c'est que j'ai affaire, et je ne sais pas à quelle heure je pourrai revenir.

M. DE SAINT-HYGIN.

Eh! passez chez lui; et s'il y est, envoyez-le-moi.

M. DELAMARRE.

Oui, vous avez raison. Je ne perds pas un instant.

M. DE SAINT-HYGIN.

Je ne vous remercie pas encore.

M. DELAMARRE.

Vous vous moquez de moi.

M. DE SAINT-HYGIN.

Revenez le plus tôt que vous pourrez.

M. DELAMARRE.

Je ne serai peut-être pas long-temps.

M. DE SAINT-HYGIN.

Allons, tant mieux; adieu, mon ami, au revoir.

SCÈNE II.

M. DE SAINT-HYGIN, Mlle DE SAINT-HYGIN.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Eh bien, papa, il n'y a pas encore un violon d'arrivé; il n'y a que les basses. Concevez-vous que ces messieurs se fassent attendre aujourd'hui encore comme la dernière fois?

M. DE SAINT-HYGIN.

Ils viendront, ils viendront.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Cela est impatientant!

M. DE SAINT-HYGIN.

Laissons cela un moment.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Permettez que j'aille voir encore.

M. DE SAINT-HYGIN.

Non: j'ai quelque chose à te dire en attendant. Tu aimes la musique italienne?

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Sûrement; d'abord je ne connais que celle-là.

M. DE SAINT-HYGIN.

Moi, je ne l'aime pas trop; mais cela ne fait rien.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Je vous réponds que vous finirez par ne vouloir pas en entendre d'autre.

M. DE SAINT-HYGIN.

Cela se pourra ; mais revenons à notre affaire. Serais-tu fâchée d'épouser un Vénitien fort riche? Parle-moi naturellement.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Un Vénitien?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, c'est un homme assez jeune, un banquier.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Et faudra-t-il aller à Venise?

M. DE SAINT-HYGIN.

Non; il vient s'établir à Paris.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Pourvu que je ne m'éloigne pas de vous, papa, tout ce que vous ferez me conviendra très-fort.

M. DE SAINT-HYGIN.

Cela sera décidé dès aujourd'hui; c'est M. Delamarre qui m'a fait cette proposition, et ce banquier va peut-être venir ici dans le moment, même tout seul. Tu le verras. On prétend qu'il a de quarante à cinquante mille livres de rente; il n'y a pas à hésiter.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Sans doute, d'abord que cela est sûr.

M. DE SAINT-HYGIN.

Oh, très-sûr. Un de ses correspondants l'a assuré à M. Delamarre.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-HYGIN, Mlle DE SAINT-HYGIN, M. OCTAVINI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

M. Octavini.

M. DE SAINT-HYGIN, allant à lui.

C'est lui-même..... Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

M. OCTAVINI, avec une voix claire.

Monsieur est monsieur de Saint-Hygin?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, monsieur; et voilà ma fille, qui sera charmée de faire connaissance avec vous. (Elle fait la révérence.)

M. OCTAVINI.

Mademoiselle, je suis votre serviteur. Je suis pas encore bien au fait de la langage de ste pays, mais j'ai purtant entendou dire beaucoup de mademoiselle pour son gut pour notre mousique.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Oui, monsieur, j'aime beaucoup la musique italienne.

M. OCTAVINI.

Je suis bien fâché de n'avoir pas encore été plous longtemps ici.

M. DE SAINT-HYGIN.

Ah! cela se réparera; on dit que vous avez envie d'y rester toujours.

M. OCTAVINI.

Oh, tujurs: je sais pas encore bien autrement.

Mlle DE SAINT-HYGIN, à M. de Saint-Hygin.

Papa, il a une drôle de voix, ce monsieur-là.

M. DE SAINT-HYGIN.

Paix donc (Haut.) Monsieur, suivant ce qu'on m'a dit, il se-

rait aisé de vous y fixer, et il n'y a personne qui ne voulût s'allier avec un homme aussi honnête que vous; ma fille a du bien, elle en aura encore davantage, et l'on doit vous avoir dit que je serais charmé pour ma part, que tout cela pût vous convenir.

M. OCTAVINI.

Monsieur, après la concert, vous direz si je chante bien, et puis, s'il vous plaît, l'argent il me fait point, je suis content tujurs de vivre à Paris, par tut ce que j'y ai vou.

M. DE SAINT-HYGIN.

Le concert n'est pas une chose qui doive nous retarder : je m'en vais envoyer chercher mon notaire, qui vous montrera l'état des biens de ma fille.

M. OCTAVINI.

Je n'ai pas besoin de voir.

M. DE SAINT-HYGIN.

Pardonnez-moi. Quand on se marie, il faut bien que toutes ces formalités-là se fassent. Est-ce que ce n'est pas l'usage dans votre pays?

M. OCTAVINI.

Pardonne-moi; mais je n'ai point été à des mariages. Mademoiselle il se marie donc?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, si vous voulez.

M. OCTAVINI.

Je ne puis pas empêcher.

M. DE SAINT-HYGIN, à mademoiselle de Saint-Hygin.

Il ne sait pas ce qu'on lui dit. (Haut.) Monsieur, je vais vous parler tout naturellement. On m'a dit que vous vouliez vous marier.

M. OCTAVINI.

Moi?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, monsieur; et comme vous ne savez pas beaucoup notre langue, je ne veux pas prendre de détours pour vous

dire que si vous voulez épouser ma fille, c'est une affaire faite.

M. OCTAVINI.

Monsieur, je vois bien que c'est un badinage; c'est pourquoi je dis rien à cela.

M. DE SAINT-HYGIN.

Non, je ne badine point; sur ce qu'on nous a dit de vous, nous en serons charmés.

M. OCTAVINI.

Monsieur, je suis venou pur la concert.

M. DE SAINT-HYGIN.

Eh bien, vous entendrez le concert. Est-ce que ma fille ne vous plaît pas?

M. OCTAVINI.

Je ne dis point qu'il n'est pas jolie; mais pour la mariage, c'est autrement: vous savez bien que je ne puis pas.

M. DE SAINT-HYGIN.

Pourquoi? Dans votre état il faut se marier en demeurant à Paris, lorsqu'on y veut tenir une bonne maison.

M. OCTAVINI.

Oui; mais, monsieur, je cours peut-être encore dans d'autres pays.

M. DE SAINT-HYGIN.

C'est une défaite. Si vous avez des engagements ici avec d'autres, c'est différent.

M. OCTAVINI.

Non, je ne suis point engagé.

M. DE SAINT-HYGIN.

Si vous n'êtes point engagé, pourquoi ne voulez-vous pas de ma fille? Vous n'entendez pas bien, je crois, ce que j'ai l'honneur de vous dire.

M. OCTAVINI.

Monsieur, je parle tut de bon. Je suis point pur la mariage.

M. DE SAINT-HYGIN.

On vous a peut-être dit du mal des femmes de France?

M. OCTAVINI.

Monsieur, pur les femmes, je suis fort charmé de voir en ste pays, mais je puis pas dire.

M. DE SAINT-HYGIN.

Monsieur, quand vous connaîtrez ma fille, je me flatte que vous penserez différemment, et je ne vois pas pourquoi nous ne finirions pas cette affaire tout de suite.

Mlle DE SAINT-HYGIN.

Mais, papa, c'est aussi trop presser monsieur.

M. OCTAVINI.

Oui; mademoiselle il dit bien, et la concert il vaut mieux pur moi.

M. DE SAINT-HYGIN.

Mais dites-moi, je vous prie, une raison.

M. OCTAVINI.

Monsieur....

M. DE SAINT-HYGIN.

M. Delamarre.....

M. OCTAVINI.

M. Delamarre il m'a dit de venir ici chanter aujourd'hui, c'est le vérité.

M, DE SAINT-HYGIN.

Il va venir : ainsi il vous expliquera mieux tout cela que moi.

M. OCTAVINI.

Je entends fort bien; c'est pur cela que je dis comme il est vrai, certainement.

M. DE SAINT-HYGIN.

Je n'y comprends rien.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-HYGIN, Mlle DE SAINT-HYGIN, M. OCTAVINI, M. DELAMARRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

M. Delamarre.

M. DELAMARRE.

Ma foi, mon ami, je suis bien fâché; mais on m'a dit que notre homme en question était allé à Saint-Cloud se promener, et qu'il ne rentrerait que ce soir fort tard.

M. DE SAINT-HYGIN.

Bon! le voilà.

M. DELAMARRE.

C'est M. Octavini.

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui : il dit qu'il ne peut pas se marier, qu'il a des raisons qu'il ne peut pas me dire.

M. DELAMARRE, *souriant.*

Quoi, vous croyiez que c'était....

M. DE SAINT-HYGIN.

Comment! allez-vous aussi être comme lui? et tout le monde se moque-t-il de moi aujourd'hui?

M. DELAMARRE.

Non; mais écoutez-moi.

M. DE SAINT-HYGIN.

Il a beau dire, je n'entends rien à tout cela; et vous m'avez fait faire des démarches fort désagréables pour un honnête homme. Enfin, on n'aime pas à être refusé, et cela n'est pas convenable.

M. DELAMARRE.

Mais il ne peut pas faire autrement.

M. DE SAINT-HYGIN.

Pourquoi donc m'avez-vous dit....

M. OCTAVINI.

Monsieur Delamarre, monsieur, il se fâche contre moi; je sais pas purquoi.

M. DELAMARRE.

C'est qu'il vous prenait pour un autre. Monsieur Octavini est un célèbre chanteur italien, que j'ai promis à mademoiselle de Saint-Hygin de lui faire entendre, mais que je ne voulais pas lui donner pour mari.

M. OCTAVINI.

Monsieur, vous voyez bien à ste moment?

M. DE SAINT-HYGIN.

Oui, oui, monsieur. Allons, allons au concert. (A M. Delamarre.) Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit aussi?

M. DELAMARRE.

Je ne savais pas ce qui arriverait.

M. OCTAVINI.

Monsieur il n'est plous fâché avec moi?

M. DE SAINT-HYGIN.

Non, non, monsieur; et vous avez grande raison. Allons, passez, passez.

(Ils vont tous au concert.)

LE PETIT POUCET.

PROVERBE XXXVII.

M. OCTAVINI.

Monsieur Delamarre, monsieur, il se fâche c
sais pas purquoi..

M. DELAMARRE.

C'est qu'il vous prenait pour un autre.
est un célèbre chanteur italien, que j'ai pr
de Saint-Hygin de lui faire entendre,
pas lui donner pour mari.

M. OCTAV

Monsieur, vous voyez bien à

M. DE SA

Oui, oui, monsieur. Allon
Pourquoi ne m'aviez-vous

Je ne savais pas ce o

Monsieur il n'es'

rvante de l'Ogre.

es de chasse.

Non, non,
passez, pass
(Ils vo

laquais du Seigneur.

La scène est dans une forêt.

ETIT POUCET.

'un côté est la maison de l'Ogre, et de l'autre une arbres, au pied desquels il y a une petite hau-

, LE PETIT POUCET,
ANETTE, dans le fond.

rné;

éterminée à perdre en-

pleurant, assise sur une bourrée.

uillaume!

POUCET, écoutant, aux petits enfants qui ramassent du bois.

on frère, mes sœurs, ne craignez rien; faites toujours semblant de travailler.

GUILLAUME.

Quoi, abandonner comme cela le petit Poucet et Javotte?

PERRETTE.

Pierrot et Janette.

GUILLAUME.

C'est un grand malheur que la misère!

PERRETTE.

Veux-tu les voir mourir de faim? auras-tu ce cœur-là?

GUILLAUME.

Quatre enfants à nourrir, et pas un denier, pas un morceau de pain!

PERRETTE.

Profitons du moment où ils ramassent des branches, pour nous en aller.

GUILLAUME.

J'espère qu'ils reviendront encore une fois à la maison.

PERSONNAGES.

GUILLAUME, *bûcheron.*
PERRETTE, *femme du bûcheron.*
LE PETIT POUCET, } *enfants du bûcheron.*
PIERROT, ...
JAVOTTE, ...
JANETTE, ...
L'OGRE.
LA MÈRE BONNETTE, *vieille servante de l'Ogre.*
LA BRISÉE, ... } *gardes de chasse.*
LA RENTRÉE, ..
BOURGUIGNON, } *laquais du Seigneur.*
BEAUVAIS, ...

La scène est dans une forêt.

LE PETIT POUCET.

Le scène représente une forêt; d'un côté est la maison de l'Ogre, et de l'autre une caverne. Dans le milieu il y a deux arbres, au pied desquels il y a une petite hauteur, où l'on peut s'asseoir.

GUILLAUME, PERRETTE, LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE, dans le fond.

GUILLAUME, consterné.

Eh bien, Perrette, es-tu tout-à-fait déterminée à perdre encore une fois nos enfants?

PERRETTE, pleurant, assise sur une bourrée.

Il le faut bien, Guillaume!

LE PETIT POUCET, écoutant, aux petits enfants qui ramassent du bois.

Mon frère, mes sœurs, ne craignez rien; faites toujours semblant de travailler.

GUILLAUME.

Quoi, abandonner comme cela le petit Poucet et Javotte?

PERRETTE.

Pierrot et Janette.

GUILLAUME.

C'est un grand malheur que la misère!

PERRETTE.

Veux-tu les voir mourir de faim? auras-tu ce cœur-là?

GUILLAUME.

Quatre enfants à nourrir, et pas un denier, pas un morceau de pain!

PERRETTE.

Profitons du moment où ils ramassent des branches, pour nous en aller.

GUILLAUME.

J'espère qu'ils reviendront encore une fois à la maison.

PERRETTE.

Pour moi, je le crains et je le désire.

GUILLAUME.

Le petit Poucet a bien de l'esprit.

PERRETTE.

Pierrot est déjà fort.

GUILLAUME.

Javotte sera bien jolie.

PERRETTE.

Et Janette? Quel dommage!

GUILLAUME.

Oui; mais d'ici au temps où ils seront grands, il y a bien loin. Que je les plains!

PERRETTE, se levant.

Allons, puisqu'il le faut.

GUILLAUME.

Aussi bien le jour tombe.

PERRETTE.

Ce que nous faisons là est affreux.

GUILLAUME.

Pour moi, j'en mourrai de douleur! (Il emporte la bourrée sur laquelle Perrette était assise.)

SCÈNE II.

LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

PIERROT.

Eh bien, mon frère, les voilà partis.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous?

JANETTE.

Serons-nous perdus?

LE PETIT POUCET.

Non, non, laissez-moi faire. N'étant point pourvu de petits

cailloux blancs cette fois-ci, pour reconnaître notre chemin, j'ai semé de la mie de pain.

JANETTE.

De la mie de pain?

LE PETIT POUCET.

Oui.

PIERROT.

Ah, c'est bon!

JAVOTTE.

Où est-elle?

LE PETIT POUCET.

Il faut regarder à terre.

PIERROT.

Cherchons, cherchons.

(Ils cherchent tous quatre à terre.)

JAVOTTE.

Mon frère, je n'en vois point.

JANETTE.

Ni moi non plus.

PIERROT.

Je m'en vais voir par ici.

LE PETIT POUCET.

Et moi par là. Attendez-moi.

JAVOTTE.

Ma sœur, en voyez-vous?

JANETTE.

Non, ma sœur.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous donc?

JANETTE.

Le petit Poucet nous le dira.

JAVOTTE.

Le voilà qui vient.

PIERROT.

Eh bien, mon frère?

LE PETIT POUCET.

Je ne trouve rien. Les oiseaux ont apparemment mangé ma mie de pain. Que je suis fâché de n'avoir pas eu mes petits cailloux blancs !

PIERROT.

Et voilà la nuit qui vient encore.

JAVOTTE.

Si nous allions être mangés des loups !

JANETTE.

Des loups ? Ah, mon Dieu, que j'ai peur !

PIERROT.

Oh ! je les tuerai, moi, plutôt que de laisser manger mes petites sœurs.

LE PETIT POUCET.

Oui, vous les tuerez ! Attendez, attendez, je m'en vais monter sur un arbre. (Il monte sur un arbre.)

JANETTE.

Pour quoi faire ?

JAVOTTE.

Est-ce pour passer la nuit ?

PIERROT.

J'y monterai bien aussi moi.

JANETTE.

Et nous, nous serons donc mangées ?

LE PETIT POUCET, sur l'arbre.

Non, non, écoutez-moi. Nous sommes trop heureux ! Je vois une petite, petite lumière, qui est bien loin, bien loin, bien loin.

PIERROT.

Par où ?

LE PETIT POUCET, sur l'arbre.

Par-là, tout droit devant moi.

JAVOTTE, avec joie.

Ah, c'est bien bon cela !

PIERROT.

C'est sûrement une maison ; il faut y aller.

LE PETIT POUCET, descendant de l'arbre.

Je vais vous y mener.

PIERROT.

Allons, allons, marchons.

JANETTE.

Et moi, mon frère?

PIERROT.

Si vous ne pouvez pas marcher, nous vous porterons.

JAVOTTE.

Par où faut-il aller, mon frère le petit Poucet?

LE PETIT POUCET.

Je vais chercher pour voir où est la lumière. (Il regarde au travers des arbres.)

PIERROT.

Eh bien?

LE PETIT POUCET.

Je ne la trouve pas.

JAVOTTE.

Vous ne la trouvez pas?

LE PETIT POUCET.

Non; mais je vais remonter sur l'arbre. (Il y remonte.)

JAVOTTE.

Si la lumière était éteinte?

LE PETIT POUCET.

Non, non; je la vois, et j'irai tout droit. (Il descend.)

PIERROT.

Ah! c'est bon, c'est bon.

LE PETIT POUCET.

Écoutez : tenons-nous tous et suivez-moi. Oh, c'est bien près, c'est ici : ne faites pas de bruit.

PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

Non, non.

(Ils marchent tous les quatre en se tenant par la main.)

LE PETIT POUCET.

Me voilà contre une maison, et je vois la lumière à travers une petite fente. (Il regarde par la fente.) Ah! je vois une bonne femme qui file. (Il frappe à la porte.)

SCÈNE III.

LA MÈRE BONNETTE, PIERROT, LE PETIT POUCET, JAVOTTE, JANETTE.

LA MÈRE BONNETTE, dans la maison.

Qui est-ce qui est là?

LE PETIT POUCET.

C'est nous; ouvrez, ouvrez-nous; nous sommes perdus.

LA MÈRE BONNETTE, une lampe à la main.

Eh mon Dieu, les beaux petits enfants que voilà! Eh, mes amis, qu'est-ce que vous venez faire ici?

LE PETIT POUCET.

Nous vous prions de nous donner à souper et à coucher.

PIERROT.

Et de nous mettre dans notre chemin demain matin.

LA MÈRE BONNETTE.

Eh, mes enfants, vous ne savez pas où vous êtes!

LE PETIT POUCET.

Eh, vraiment non, puisque nous sommes perdus.

LA MÈRE BONNETTE.

Perdus? Eh, mon Dieu, oui, vous êtes perdus! Je tremble pour vous! Ah, s'il revenait! Savez-vous que vous êtes chez un Ogre?

PIERROT.

Un Ogre? qu'est-ce que c'est que cela?

JAVOTTE.

Un Ogre!

JANETTE.

Un Ogre, ma sœur!

LE PETIT POUCET.

Et qu'est-ce qu'un Ogre, ma bonne dame?

LA MÈRE BONNETTE.

C'est..... c'est..... je tremble à vous le dire : c'est un homme qui mange les petits enfants.

LE PETIT POUCET.

Qui mange les petits enfants?

PIERROT.

Où sommes-nous tombés?

JANETTE.

Ah, ma sœur!

JAVOTTE.

Ah, mes frères!

LA MÈRE BONNETTE.

Eh, mon Dieu, que ce serait grand dommage! Qu'ils me font de peine!

PIERROT.

Vous nous effrayez.

LE PETIT POUCET.

Et en mangez-vous aussi, vous, des petits enfants?

LA MÈRE BONNETTE.

Moi, moi, en manger! Vous ne savez pas, mes amis, que c'est pour n'être pas mangée que j'ai consenti à vivre ici avec lui, pour être sa servante.

PIERROT.

Comment, il a voulu vous manger?

LA MÈRE BONNETTE.

Oui, vraiment.

LE PETIT POUCET.

Il fallait vous enfuir.

LA MÈRE BONNETTE.

Oui, m'enfuir! Il a des bottes de sept lieues, avec quoi il m'aurait bientôt rattrapée.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous donc?

LA MÈRE BONNETTE.

Il y a plus de cinquante ans que je vis comme cela ici ; j'étais aussi grande que le plus grand de vous tous ; oui, plus grande encore ; non, pas tout-à-fait ; tout de même. Eh bien, le voilà qui me dit comme cela, qu'il m'allait manger, si je ne voulais pas rester avec lui pour le servir.

JANETTE.

Vous n'avez donc pas été mangée?

LA MÈRE BONNETTE.

Non, vraiment, et je suis toujours restée ici comme cela.

LE PETIT POUCET.

Mais s'il voulait, nous le servirions aussi.

PIERROT.

Oui, nous irions chercher du bois à la forêt.

JANETTE.

Moi, je soufflerais son feu.

JAVOTTE.

Moi, je mettrais la nappe.

JANETTE.

Et nous serions tous quatre bien sages, bien sages.

JAVOTTE.

Pour cela oui.

LA MÈRE BONNETTE.

Oh, il aimera mieux vous manger. Que je vous plains!

JAVOTTE, JANETTE (pleurant).

Nous manger!

PIERROT.

Mon frère, il faut le tuer à nous deux.

LE PETIT POUCET.

Non, il vaut mieux nous cacher ; et quand demain il sera sorti, cette bonne femme nous montrera notre chemin ; et si nous voulons rentrer chez nous, il ne faudra plus en sortir du tout, du tout.

PIERROT.

Vous avez raison, mon frère.

LA MÈRE BONNETTE.

Eh bien, je m'en vais vous cacher; mais il ne faudra pas remuer.

LE PETIT POUCET.

Oh, pour cela non.

LA MÈRE BONNETTE.

Ni parler.

LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

Non, non.

LE PETIT POUCET.

Entrons dans la maison.

LA MÈRE BONNETTE.

Dans la maison? l'Ogre vous trouverait tout de suite.

PIERROT.

Où nous mettrons-nous donc?

LA MÈRE BONNETTE.

Tenez, derrière ce buisson. Ah! je crois que je l'entends. Cachez-vous bien, et ne faites pas de bruit.

(Les enfants se cachent, s'accroupissent, ont grande peur, et peu à peu ils se serrent les uns contre les autres, quand l'Ogre parle.)

SCÈNE IV.

L'OGRE, LA MÈRE BONNETTE, LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

L'OGRE.

Eh bien, la mère Bonnette, le souper est-il prêt?

LA MÈRE BONNETTE.

Oui, mon maître; le mouton vient d'être mis à la broche, et je vous attendais pour le retirer.

L'OGRE.

N'est-il venu personne?

LA MÈRE BONNETTE.

Mon dieu, non.

L'OGRE.

As-tu tiré du vin?

LA MÈRE BONNETTE.

Oui, mon maître.

L'OGRE.

Tu dis qu'il n'est venu personne?

LA MÈRE BONNETTE.

Qui voulez-vous qui soit venu?

L'OGRE.

Je sens pourtant la chair fraîche.

LA MÈRE BONNETTE.

Bon! c'est ce veau que j'ai habillé pour votre dîner de demain.

L'OGRE.

Je sens la chair fraîche, te dis-je.

LA MÈRE BONNETTE.

Je ne sais pas d'où cela vient.

L'OGRE.

Donnez-moi la lampe. (Il cherche, et découvre les enfants qui meurent de peur.) Ah, maudite chienne! voilà donc comme tu me trompais! Je ne sais qui me tient que je ne te mange. Tu es bienheureuse d'être trop vieille, et de ce que je n'ai plus que quarante-neuf dents.

LA MÈRE BONNETTE.

Mais, mon maître, je n'ai pas le nez si bon que vous; je ne savais pas que ces enfants fussent là, si près de notre maison.

L'OGRE.

Tu ne le savais pas, chienne? Je t'apprendrai à mentir. Voilà du gibier qui vient bien à propos pour régaler trois Ogres de mes amis, qui viennent demain dîner avec moi.

LA MÈRE BONNETTE.

Les malheureux enfants! comment les sauver?

L'OGRE.

Qu'est-ce que tu marmottes là?

LA MÈRE BONNETTE.

Moi ? Je ne dis rien, je ne dis rien.

L'OGRE.

Tiens cette lampe. (Il tire les enfants, qui se tiennent tous ensemble, et se jettent à genoux.)

LES QUATRE ENFANTS.

Pardon, pardon.

LE PETIT POUCET.

Monsieur l'Ogre, ne nous mangez pas, je vous en prie.

L'OGRE.

Voilà de friands morceaux. La mère Bonnette, donne-moi mon couteau, et ma pierre pour l'aiguiser. Ah, je les ai sur moi ! (Il aiguise son couteau.)

LA MÈRE BONNETTE.

Eh, mon maître, que voulez-vous faire ? Vous avez tant de viande de tuée !

L'OGRE.

Celle-ci sera plus mortifiée. (Il veut prendre Javotte.)

JAVOTTE, criant.

Ah, pardon, pardon !

LA MÈRE BONNETTE.

Vous avez un veau, deux moutons, trois cochons ; tout cela se gâtera.

L'OGRE.

Tu as raison. Eh bien, donne-leur donc à manger pendant que je vais souper, afin qu'ils ne maigrissent pas. (Il s'en va.)

LA MÈRE BONNETTE.

Oui, oui, j'en aurai bien soin.

L'OGRE, revenant.

J'aurais pourtant envie.... Ah ! demain il sera assez temps.

LA MÈRE BONNETTE.

Je vais leur chercher à manger. (Aux enfants.) Tenez-vous là, mes pauvres petits, et n'ayez pas de peur. Quand l'Ogre sera endormi, nous verrons ce que nous ferons.

SCÈNE V.

LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

JAVOTTE.

Ah, mon dieu, que j'ai eu peur!

JANETTE.

Et moi, ma sœur? Je croyais toujours qu'il allait nous manger.

PIERROT.

Mais comment ferons-nous?

JAVOTTE, *pleurant.*

Oui, demain matin!

LE PETIT POUCET.

Paix, Javotte, ne pleure pas. J'entends quelqu'un.

JANETTE.

S'il revenait!

LE PETIT POUCET.

Non; c'est la mère Bonnette.

SCÈNE VI.

LA MÈRE BONNETTE, PIERROT, LE PETIT POUCET, JAVOTTE, JANETTE.

LA MÈRE BONNETTE, *apportant une corbeille de fruits.*

Tenez, mes enfants, je vous apporte de quoi manger.

JANETTE.

Ah, maman! nous n'avons pas faim.

LE PETIT POUCET.

Que fait l'Ogre, la mère Bonnette?

LA MÈRE BONNETTE.

Il boit et mange comme un affamé; j'espère qu'après il s'endormira tout de suite. Je m'en vais; car il me gronderait, si je restais plus long-temps. Je reviendrai bientôt.

SCÈNE VII.

LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

LE PETIT POUCET.

Allons, Javotte, allons, Janette, mangez, mangez.

JAVOTTE.

Ah, mon frère! je ne pourrai jamais.

JANETTE.

Pour moi, le cœur me bat trop fort.

LE PETIT POUCET.

Il faut bien prendre des forces, si nous sommes obligés de nous enfuir.

JANETTE.

Oui; et les loups?

PIERROT.

Nous n'en trouverons peut-être pas. Allons, allons.

JAVOTTE.

Oui; mais si l'Ogre nous poursuit avec ses bottes de sept lieues?

LE PETIT POUCET.

Eh bien, nous nous cacherons.

JAVOTTE.

Oui; mais il nous sentira, mon frère.

LE PETIT POUCET.

C'est vrai. Si nous pouvions seulement sortir de la forêt, ou bien trouver des bûcherons, ils nous défendraient.

PIERROT.

Le jour va bientôt venir.

LE PETIT POUCET.

Oui, mettons tout cela dans nos poches, et allons-nous-en sans faire de bruit.

PIERROT.

C'est bien dit.

JAVOTTE.

Eh bien, mon frère, aidez-moi.

JANETTE.

Et moi aussi.

LE PETIT POUCET.

Prenez-en le plus que vous pourrez, et venez.
(Ils emplissent leurs poches.)

JAVOTTE.

C'est fait.

LE PETIT POUCET.

Pierrot, marche devant, par-là; je verrai derrière si l'Ogre ne vient pas après nous.
(Ils s'en vont.)

SCÈNE VIII.

L'OGRE, LA MÈRE BONNETTE.

LA MÈRE BONNETTE.

Eh, mon maître, où allez-vous donc, au lieu de vous coucher?

L'OGRE.

Mère Bonnette, apporte la lampe; je me ravise. Il vaut mieux tuer ces enfants à présent; les Ogres mes amis aimeront mieux les manger que de manger du mouton, du veau, ou du cochon.

LA MÈRE BONNETTE.

Mais, mon maître.....

L'OGRE.

Encore? Je n'aime pas qu'on me contredise, tu le sais bien. Allons, obéis; apporte la lampe.

LA MÈRE BONNETTE (s'en allant).

Ah, les malheureux enfants!

L'OGRE.

Tu réponds, je crois?

LA MÈRE BONNETTE.

Je dis que vous l'aurez dans l'instant. (Elle va chercher la lampe.

L'OGRE.

Qu'est-ce que ceci veut dire? Je ne les sens plus. (A la mère Bonnette.) Veux-tu venir?

LA MÈRE BONNETTE (dans la maison).

C'est que la lampe est éteinte.

L'OGRE.

Comment, chienne!

LA MÈRE BONNETTE.

Je suis tombée, pour m'être trop pressée.

L'OGRE.

Je t'irai chercher.

LA MÈRE BONNETTE.

Notre feu est éteint. Il faut que je batte le briquet.

L'OGRE.

Comment, vieille sorcière! Je vais aller à toi : attends, attends-moi.

LA MÈRE BONNETTE.

Ah! j'ai trouvé du feu.

L'OGRE.

Si je vais te chercher, tu t'en repentiras.

LA MÈRE BONNETTE.

J'y suis tout-à-l'heure. (Elle paraît avec la lampe.)

L'OGRE.

Voyons, éclaire-moi. (Il cherche.) Éclaire donc bien. (En colère.) Ils n'y sont plus : c'est toi, abominable bête, qui en es cause.

LA MÈRE BONNETTE.

Moi?

L'OGRE.

Oui, toi. Je ne sais qui me tient que je ne t'étrangle, oui....

LA MÈRE BONNETTE, à genoux.

Ah, mon cher maître, miséricorde!

L'OGRE.

Lève-toi, et donne-moi mes bottes de sept lieues tout-à-l'heure.

LA MÈRE BONNETTE.

J'y vais. (En s'en allant.) Comment faire?

L'OGRE.

Oui, sûrement, c'est elle.... Viendras-tu?

LA MÈRE BONNETTE, (revenant avec les bottes.)

Je les tiens.

L'OGRE.

Allons donc. (Il met ses bottes.) Si je ne les trouve pas, tu seras mangée à mon retour.

SCÈNE IX.

LA MÈRE BONNETTE.

Ah, mon dieu, que je suis malheureuse! Si je pouvais m'enfuir avec ces enfants! Mais s'il me rencontrait, il les ferait mourir encore plus tôt, sûrement. Rentrons, rentrons.

SCÈNE X.

LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE.

PIERROT.

Par ici, par ici.

JAVOTTE.

Ah, mon dieu, mon frère que je suis lasse!

JANETTE.

Et moi aussi.

LE PETIT POUCET.

Paix donc, paix donc.

PIERROT.

Voilà le jour qui vient.

LE PETIT POUCET.

Tant mieux. Je crois voir une caverne : il faut y entrer et nous y cacher en attendant qu'il soit jour tout-à-fait.

PIERROT.

Allons, je le veux bien.

LE PETIT POUCET.

Entrez, mes sœurs; toi, Pierrot, après; et moi je me tiendrai à la porte pour voir s'il ne viendra rien. Avec ces pierres à fusil je ferai peur aux loups. (Ils entrent tous dans la caverne.) J'entends quelque chose. Ne remuez pas.

SCÈNE XI.

JANETTE, LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, dans la caverne; L'OGRE.

L'OGRE.

Où sont-ils, où sont-ils? J'étranglerai cette chienne de vieille. J'ai fait plus de quatorze cents lieues: je n'en puis plus! Je meurs d'envie de dormir. Couchons-nous là. Je trouverai toujours bien ces enfants. (Le petit Poucet fait signe aux autres enfants de ne pas remuer. L'Ogre s'endort et ronfle.)

LE PETIT POUCET, s'avançant.

Je le crois bien endormi.

PIERROT.

Oui, il ronfle bien fort.

LE PETIT POUCET.

Pierrot, viens; ôtons-lui ses bottes de sept lieues. S'il ne s'éveille pas, nous les cacherons dans la caverne, et il ne pourra plus nous poursuivre.

PIERROT.

Je le veux bien.

LE PETIT POUCET.

Mes sœurs, restez là.

PIERROT.

Va bien doucement.

LE PETIT POUCET.

Oui, oui.

PIERROT.

En voilà une.

LE PETIT POUCET.

Et voilà l'autre.

PIERROT.

Cachons-les dans la caverne; nous nous en irons après, s'il dort toujours.

(Ils portent les bottes dans la caverne.)

L'OGRE, s'éveillant.

Je ne saurais dormir. Allons, allons, il faut que je les cherche encore. (Il s'en va.)

LE PETIT POUCET.

Le voilà parti. Il faut rester ici, et mettre des branches devant la caverne, pour qu'il ne la voie pas, s'il revient.

(Ils mettent des branches.)

SCÈNE XII.

GUILLAUME, PERRETTE, LE PETIT POUCET, PIERROT, JAVOTTE, JANETTE, cachés dans la caverne.

PERRETTE.

Pour cela, Guillaume, nous avons eu grand tort de ne pas confier notre malheur au seigneur.

GUILLAUME.

Oui, puisqu'il nous a envoyé de l'argent dès qu'il l'a su.

PERRETTE.

Comment n'avions-nous pas pensé qu'il nous soulagerait?

GUILLAUME.

Il est vrai que nous devions bien nous en douter, connaissant son bon cœur.

PERRETTE.

Va, nous ne serons plus à plaindre, si nous retrouvons nos enfants. C'est ici, je crois, que nous les avions laissés?

GUILLAUME.

Oui; mais j'ai bien peur qu'il ne leur soit arrivé quelque accident.

PERRETTE.

Pour moi, je jure de ne rien manger qu'avec eux, quand je les aurai retrouvés.

GUILLAUME.

Il m'a été impossible à moi de penser à manger.

PERRETTE.

Hélas, ils meurent peut-être de faim actuellement.

GUILLAUME.

Si les loups les avaient dévorés!

PERRETTE.

Comment as-tu pu consentir à ce que nous les abandonnassions comme cela, dans le plus épais de la forêt?

GUILLAUME.

N'est-ce pas toi qui l'as voulu?

PERRETTE.

Mais n'étais-tu pas le maître? Il faut être bien inhumain, pour songer à exposer ainsi ses enfants!

GUILLAUME.

Dis donc toujours la même chose. Au lieu de les pleurer, continuons à les chercher.

PERRETTE.

Hélas, où sont mes pauvres enfants! Mes pauvres enfants! où êtes-vous!

LES QUATRE ENFANTS.

Nous voilà, nous voilà.

(Ils sortent de la caverne.)

PERRETTE.

Eh, mon dieu, mes chers enfants, que je suis aise de vous voir! (Elle embrasse Pierrot et Janette.)

GUILLAUME.

N'êtes-vous pas bien las? N'avez-vous pas bien faim? (Il embrasse le petit Poucet et Javotte.)

PERRETTE.

Comme te voilà fait, Pierrot! et toi, Janette!

GUILLAUME.

Petit Poucet, Javotte, n'avez-vous pas eu bien peur?

LE PETIT POUCET, JAVOTTE.

Oh, pour cela oui, mon papa.

PIERROT.

Nous avons trouvé un Ogre qui voulait nous manger.

PERRETTE.

Je vous le disais bien: les pauvres enfants!

GUILLAUME.

Allons, allons, venez-vous-en chez nous.

LE PETIT POUCET.

Vous ne nous perdrez plus?

GUILLAUME.

Oh, pour cela non; je vous en répondons.

PERRETTE.

Oui, j'ons eu trop d'inquiétude et de regrets.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RENTRÉE, LA BRISÉE.

LA RENTRÉE.

Ah, ah! vous voilà de bonne heure au bois, Guillaume.

GUILLAUME.

Oui, et vous? Est-ce que vous chassez déjà à cause de la fête du seigneur? car on dit que vous avez bien du monde au château aujourd'hui.

LA BRISÉE.

Il est vrai.

PERRETTE.

Oui, mais cela n'a pas empêché le seigneur de penser à nous.

LA RENTRÉE.

Oh, je croyons bien; il pense à tout lui.

LA BRISÉE.

Oui; mais ce n'est pas cela, c'est que j'ons enfin attrapé l'Ogre, parce qu'il n'avait pas ses bottes de sept lieues.

LE PETIT POUCET, avec joie.

Quoi, il est pris?

LA BRISÉE.

Enchaîné et en prison, où il demeurera toujours.

LE PETIT POUCET.

Mon frère, nous avons bien fait de lui voler ses bottes!

LA RENTRÉE.

Quoi, c'est vous autres?

PIERROT.

Oui, parce qu'il courait après nous pour nous manger.

LA BRISÉE.

Ah, le coquin! Et savez-vous où il demeurait?

LE PETIT POUCET.

Oui; tenez, voilà sa maison.

LA RENTRÉE.

Allons, c'est bon. (Il frappe à la porte.)

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LA MÈRE BONNETTE, ouvrant la porte.

LA RENTRÉE, à la mère Bonnette.

C'est vous justement que nous cherchons.

LA MÈRE BONNETTE.

Eh messieurs, pourquoi faire?

LA BRISÉE.

Pour aller en prison, parce que vous avez demeuré avec l'Ogre, qui est pris enfin.

LA MÈRE BONNETTE, *avec joie.*

L'Ogre est pris?

LA RENTRÉE.

Oui, oui, allons en prison.

LA MÈRE BONNETTE, *pleurant.*

Moi, en prison?

LE PETIT POUCET.

Ah! la Rentrée, il ne faut pas lui faire de mal.

LA RENTRÉE.

Comment! pourquoi cela?

PIERROT.

C'est qu'elle a empêché l'Ogre de nous manger.

JAVOTTE.

Ah! c'est bien vrai, cela.

JANETTE.

Oui, c'est bien vrai, bien vrai.

LA BRISÉE.

Oh mais, qu'elle vienne toujours avec nous; car en ce cas-là le Seigneur la récompensera.

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BOURGUIGNON, BEAUVAIS.

BEAUVAIS.

Eh, dites donc, Guillaume et Perrette, vous vous faites bien chercher?

GUILLAUME.

Pour quoi faire?

BOURGUIGNON.

Le Seigneur a appris que vous aviez perdu vos enfants : il est bien en colère contre vous.

PERRETTE.

Et qu'est-ce qui lui a dit cela?

BEAUVAIS.

Ce sont des paysans qui vous ont rencontrés, à qui vous avez demandé s'ils ne les avaient pas trouvés dans la forêt.

GUILLAUME.

Nous en avons été bien fâchés, Beauvais; vous pourrez bien le lui dire.

PERRETTE.

Oui, Bourguignon, je vous en prie, dites-lui que cela ne nous arrivera plus.

BOURGUIGNON.

Oh, je le crois bien; car il veut se charger de les faire élever, et puis après de leur faire apprendre un métier à chacun.

GUILLAUME, PERRETTE.

Ah, le bon Seigneur! Ah, le bon Seigneur!

LA RENTRÉE.

On a bien raison de l'aimer dans le village.

BEAUVAIS.

Dans le village? Oh, dis aussi à la ville, partout, partout où on le connaît.

PERRETTE.

Allons, Guillaume, allons le remercier, et jouir du plaisir de lui devoir notre bonheur et celui de nos enfants.

L'AUTEUR AVANTAGEUX.

PROVERBE XXXVIII.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ.
LE CHEVALIER.
LE COMÉDIEN.

La scène est dans le jardin du Luxembourg.

L'AUTEUR AVANTAGEUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah, l'Abbé! je suis enchanté de vous rencontrer; il y a mille ans que nous ne nous sommes vus nulle part.

L'ABBÉ.

Il est vrai, et j'en suis pour le moins aussi fâché que vous; mais j'ai eu beaucoup d'affaires.

LE CHEVALIER.

Et votre tragédie, est-elle finie?

L'ABBÉ.

Oui : c'est cela, en partie, qui m'a occupé; parce que lorsqu'on est en train, il ne faut pas quitter.

LE CHEVALIER.

Sans doute; la chaleur se perd, et cela ne se retrouve pas quand on veut. On dit que c'est un ouvrage admirable.

L'ABBÉ.

Mais je crois qu'il y a des choses que peu de gens seraient capables de faire. Je vous la lirai un de ces jours, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

J'en serai enchanté. Quel sujet avez-vous pris?

L'ABBÉ.

C'est un sujet de pure invention. Cela s'appelle le Bacha d'Alep; mais il n'y a rien là de tout ce que vous connaissez : on ne devine rien, et l'on est toujours surpris.

LE CHEVALIER.

C'est très-bien.

L'ABBÉ.

L'âme est remuée, brisée, calmée; on espère, on désire, on craint; on est près d'être heureux, l'abîme s'ouvre, le désespoir vous y précipite, la raison vous retient; mais l'amour vous entraîne, tout est perdu. Lorsque la tyrannie est terrassée sous le poids des remords, la vertu est récompensée, et prouve qu'elle est seule le vrai chemin du bonheur.

LE CHEVALIER.

Que de choses, l'Abbé, dans tout cela!

L'ABBÉ.

Je ne vous dis rien; il faut voir l'enchaînement des événements, les détails... Il n'y a point de vers qui ne soient frappés au bon coin, qui ne peignent, qui ne saisissent, qui.... Je suis quelquefois étonné d'avoir pu faire un ouvrage pareil.

LE CHEVALIER.

La chaleur avec laquelle vous en parlez, prouve bien que vous seul en êtes capable.

L'ABBÉ.

Monsieur, j'avais vu admirer nos plus belles tragédies, j'en avais bien senti aussi toutes les beautés; car je suis juste. J'avoue qu'il y en a; mais je trouvais qu'il manquait toujours quelque chose à l'ouvrage le plus parfait dans ce genre.

LE CHEVALIER.

Ce que c'est que de bien voir! Je suis un grand ignorant, moi; car je suis content de presque toutes celles qui sont restées.

L'ABBÉ.

Eh bien, moi, je vois souvent dans celles qui tombent, des lueurs de génie qui ne sont pas dans les autres.

LE CHEVALIER.

Réellement?

L'ABBÉ.

Je dis, très-souvent.

LE CHEVALIER.

C'est admirable cela, par exemple.

L'ABBÉ.

Non, c'est tout simple, et je dois voir comme cela moi, parce que je travaille; vous ne voyez, vous, que le cadran de la montre; et moi j'en vois les ressorts, la mécanique. Je remonte au principe; or on ne voyage jamais qu'on n'en retire quelque fruit, selon l'étendue de ses connaissances : vous entendez bien?

LE CHEVALIER.

A merveille!

L'ABBÉ.

Je me suis demandé à moi-même : Pourquoi dans cette pièce, dont tout le monde est enchanté, ai-je désiré, quelque chose? Je cherche ensuite ce que j'ai désiré et je le trouve; à force de travailler, j'étais parvenu au point de pouvoir être sûr de perfectionner toutes les pièces.

LE CHEVALIER.

Quelle entreprise!

L'ABBÉ.

Elle était sûre, vous dis-je; mais j'ai pensé que cet ouvrage paraîtrait impertinent à tous les admirateurs, esprits bornés, qui ne voient jamais au-delà de ce qu'on leur présente.

LE CHEVALIER.

Oui, cela aurait pu arriver.

L'ABBÉ.

Il fallait donc prendre un parti, j'ai dit : enseignons, par un exemple neuf, la vraie route que le génie doit suivre; que ces règles uniformes qui le contraignent soient détruites; que le génie soit libre enfin. Et j'ai fait le Bacha d'Alep.

LE CHEVALIER.

C'est un projet héroïque, digne d'une grande âme, d'une âme forte. L'Abbé, votre enthousiasme me gagne.

L'ABBÉ.

Ce sera bien autre chose, quand vous verrez ma pièce.

LE CHEVALIER.

Et quand la donnera-t-on?

L'ABBÉ.

Mais, je ne sais pas si jamais elle sera jouée : il faut des acteurs, et nous n'en avons plus.

LE CHEVALIER.

Quoi, vous croyez que ceux que nous avons actuellement ne seraient pas capables....

L'ABBÉ.

Bon, capables! Une preuve qu'ils ne le sont pas, c'est qu'ils me la font demander par tout le monde; qu'ils font agir auprès de moi les puissances supérieures, sur ce qu'un des leurs qui me l'a entendu lire, sans que je le susse, leur en a dit : vous sentez bien que s'ils en avaient conçu toutes les difficultés, ils auraient été épouvantés.

LE CHEVALIER.

Mais ne pourriez-vous pas les faire disparaître ces difficultés, en montrant à chacun la manière de jouer son rôle?

L'ABBÉ.

Je suis incapable de me donner ce soin. Je compose chez moi; mais dès qu'il faut me remuer hors de là, je ne le saurais.

LE CHEVALIER.

Vous aimez donc mieux enfouir le trésor que vous avez découvert?

L'ABBÉ.

Oui; j'en jouis seul, ou avec quelques amis, comme vous, par exemple.

LE CHEVALIER.

Nous ne devons pas le permettre, l'Abbé, pour votre gloire, pour celle de la nation, pour..... Et tenez, voilà un comédien qui sans doute vous cherche. Je vais me joindre à lui pour vous presser.

L'ABBÉ, *embarrassé.*

Non, Chevalier, laissez-le passer; vous ne me déterminerez jamais, allons-nous-en.

LE CHEVALIER, *le retenant par la main.*

Non, non, je vais l'appeler. Monsieur, monsieur!

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, L'ABBÉ, LE COMÉDIEN.

LE COMÉDIEN.

Monsieur le Chevalier, je vous demande bien pardon. Je rêvais....

L'ABBÉ, voulant s'en aller.

Chevalier, j'ai une affaire très-pressée.

LE CHEVALIER.

Monsieur, est-ce que vous connaissez la pièce de M. l'Abbé?

LE COMÉDIEN.

Un peu, monsieur.

L'ABBÉ, voulant s'en aller.

Laissez-moi donc, Chevalier.

LE CHEVALIER, à l'Abbé.

Un moment. (Au Comédien.) Vous dites cela bien froidement; vous êtes sans doute fâché contre lui.

LE COMÉDIEN.

Moi, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, de ce qu'il ne veut pas la faire jouer.

LE COMÉDIEN.

Je vous demande pardon, monsieur; il y a plus d'un mois que nous l'avons vue.

LE CHEVALIER, regardant l'Abbé.

Comment, vous l'avez vue?

LE COMÉDIEN.

Oui; M. l'Abbé nous est venu tous prier séparément d'en faire une lecture. Nous en avions entendu parler; et à dire vrai.... Enfin, nous avons eu un ordre qu'il a obtenu pour qu'elle soit lue, et elle l'a été huit jours après.

LE CHEVALIER.

Eh bien? C'est un prodige, à ce qu'on dit, un chef-d'œuvre de génie?

LE COMÉDIEN.

Monsieur, je craignais de rencontrer M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Bon! elle a été mal lue.

LE COMÉDIEN.

Non, monsieur. Il est vrai que dans le commencement l'on n'écoutait pas trop; mais il y a des choses si peu attendues, si hors de vraisemblance, que l'attention s'est réveillée.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMÉDIEN.

Nous avons tous ri aux éclats.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE COMÉDIEN.

Oui, monsieur; je suis fâché de le dire devant M. l'Abbé: elle a été refusée d'une commune voix, et nous la lui avons renvoyée.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends pas cela.

LE COMÉDIEN.

Monsieur n'a donc point lu cette pièce?

LE CHEVALIER.

Non. Mais, monsieur l'Abbé, tout ce que vous m'avez dit n'est donc pas vrai?

L'ABBÉ.

Je vous demande pardon. Est-ce qu'on doit s'en rapporter à leur jugement?

LE COMÉDIEN.

Monsieur, nous pouvons nous tromper quelquefois; mais ce qui nous arrive est ce qui arrive à beaucoup de gens du monde, en entendant lire un ouvrage.

LE CHEVALIER.

Mais en avait-on jugé de même dans le monde?

LE COMÉDIEN.

Oui, monsieur; c'est ce qui faisait que mes camarades ne s'en souciaient pas.

LE CHEVALIER.

Mais, l'Abbé, cet ouvrage si admirable, si difficile à représenter, et pour lequel ces messieurs vous tourmentaient, dont les vers étaient frappés au bon coin?... A propos, monsieur, les vers?

LE COMÉDIEN.

Ah, monsieur! comme le reste.

LE CHEVALIER.

Quoi, pas un bon vers?

LE COMÉDIEN.

Pas un; c'est beaucoup dire : cependant je serais bien embarrassé d'en trouver qu'on pût citer. Je suis fâché de tout ce que je dis là; mais monsieur le chevalier étant prévenu comme il l'était, il aurait pu nous blâmer, et je suis obligé de nous justifier.

LE CHEVALIER.

Quoi, l'Abbé, vous saviez tout cela?

LE COMÉDIEN.

Sûrement, M. l'Abbé le savait, et dans le plus grand détail.

L'ABBÉ.

Monsieur, tout le monde ne voit pas de même.

LE CHEVALIER.

Ou du moins vous ne voyez pas comme tout le monde; j'aime mieux croire cela. Vous auriez pourtant pu vous dispenser de me dire comme on vous tourmentait pour donner votre pièce.

LE COMÉDIEN.

Nous vous l'avons demandée, monsieur?

LE CHEVALIER.

Et le peu de démarches et de soins que vous vous donniez pour cela; que malgré les puissances supérieures qui s'en mêlaient, vous ne vouliez pas vous rendre.

L'ABBÉ.

Quelle plaisanterie!

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point; mais je plaisanterai pour vous punir : je suis en fonds.

L'ABBÉ.

Ce que j'ai dit.....

LE CHEVALIER.

Est très-ridicule.... Monsieur, il faut venger vos camarades; l'histoire sera bonne à conter, et je crois qu'elle leur fera quelque plaisir.

LE COMÉDIEN.

Le public la saurait bientôt, si je la leur disais.

LE CHEVALIER.

En ce cas, dites sans hésiter.

L'ABBÉ.

Eh, messieurs, qu'est-ce que je vous ai fait?

LE CHEVALIER.

Il voulait corriger nos meilleures tragédies.

L'ABBÉ.

C'est un persiflage que tout cela. Adieu.

LE CHEVALIER, riant.

Adieu, adieu, l'Abbé : vous entendrez parler de moi.

(Ils s'en vont.)

LE BOUDOIR.

PROVERBE XXXIX.

PERSONNAGES.

M. DE BOURVAL.
Mlle DE SAINT-EDME.
LE CHEVALIER DE GORVILLE.
SOPHIE, *femme-de-chambre de Mlle de Saint-Edme.*
M. D'ORSANT, *oncle du Chevalier de Gorville.*

La scène est chez M. de Bourval, dans un boudoir neuf, orné de glaces, de peintures agréables, de meubles précieux et à la mode.

LE BOUDOIR.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BOURVAL, M. D'ORSANT.

M. DE BOURVAL, *entrant le premier.*

Entrez, et fermez la porte. Regardez un peu ceci. Que dites-vous de ce boudoir?

M. D'ORSANT

Je le trouve délicieux; je n'ai rien vu comme cela.

M. DE BOURVAL.

Je n'ai pas voulu qu'il y manquât la moindre chose.

M. D'ORSANT.

Il y a une proportion, une élégance, un charme! et en même temps, malgré la richesse des ornements, ils sont si bien distribués, avec tant de goût, que l'œil est aussi content qu'il est enchanté.

M. DE BOURVAL.

Vous en devinez bien l'auteur?

M. D'ORSANT.

C'est notre ami?

M. DE BOURVAL.

Il n'y a que lui. Et les peintures?

M. D'ORSANT.

Ah, parbleu! cela n'est pas difficile; on reconnaît toujours le père des grâces et des amours. Tout est charmant!

M. DE BOURVAL.

Il faut voir cela en détail.

M. D'ORSANT.

Sans doute. Mais quelle folie pour un homme de votre âge, de faire faire un boudoir aussi voluptueux!

M. DE BOURVAL.

Bien loin d'être une folie, quand vous saurez mon projet, vous ne manquerez sûrement pas de l'approuver.

M. D'ORSANT.

Vous êtes riche, et vous avez raison de vous satisfaire; ainsi je puis avoir tort.

M. DE BOURVAL.

Ce n'est pas cela; écoutez-moi.

M. D'ORSANT.

Je le veux bien.

M. DE BOURVAL.

Vous savez que le père de mademoiselle de Saint-Edme, en mourant, me chargea de marier sa fille, quand elle serait en âge. Il y a trois mois que je l'ai retirée du couvent dans ce dessein, et qu'elle demeure ici.

M. D'ORSANT.

Oui.

M. DE BOURVAL.

Elle a peu de bien.

M. D'ORSANT.

Je crois vous deviner.

M. DE BOURVAL.

Eh bien, oui, j'ai envie de l'épouser.

M. D'ORSANT.

Elle est bien jeune pour vous.

M. DE BOURVAL.

Je le sais; mais ce n'est pas là ce qui me retient.

M. D'ORSANT.

Quoi donc?

M. DE BOURVAL.

Je crains qu'elle ne soit insensible; à son âge on n'est pas aussi formé qu'elle l'est, sans avoir plus de vivacité; enfin je veux la tirer de l'espèce d'indifférence où je la vois.

M. D'ORSANT.

Et comment?

M. DE BOURVAL.

Je veux émouvoir son cœur, y faire éclore l'amour, et profiter de ses premiers mouvements, pour la déterminer en ma faveur. Si j'étais plus jeune, je n'aurais pas recours à ces moyens; mais puisque tout ce que vous voyez ici vous a charmé, il me semble qu'elle doit y perdre son insensibilité, et que dans ce trouble, voyant ce que j'ai fait pour elle, sa reconnaissance favorisera le désir que j'ai de l'épouser.

M. D'ORSANT.

Mon ami, ce projet est plus adroit que délicat, et sent l'homme qui a un peu vécu.

M. DE BOURVAL.

Je n'en disconviens pas; mais

Ce n'est pas un crime, en aimant,
D'employer un peu d'art pour plaire.

M. D'ORSANT.

Je vous comprends bien; mais qui vous répondra que vous deviendrez l'objet de ses pensées, de ses désirs?

M. DE BOURVAL.

Il me semble que je dois l'espérer, par cet essai de bonheur que je lui prépare, cette preuve des soins que j'aurai de prévenir tout ce qui pourra lui plaire.

M. D'ORSANT.

Il fallait donc ne faire peindre ici que les amours de Jupiter, au lieu de ceux d'Apollon, d'Adonis, d'Endymion, de Mars: cela aurait mieux dirigé ses pensées sur vous.

M. DE BOURVAL.

Je n'aime point cette mauvaise plaisanterie-là, je vous en avertis.

M. D'ORSANT.

Mais ne connaît-elle que vous d'hommes?

M. DE BOURVAL.

Elle en connaît peu du moins; et jusqu'à présent n'ayant rien senti pour eux, elle ne les a vus qu'avec indifférence, comme ses compagnes du couvent.

M. D'ORSANT.

Vous croyez que mon neveu le Chevalier, par exemple....

M. DE BOURVAL.

Votre neveu est un écolier.

M. D'ORSANT.

Enfin, je ne sais ce qui vous arrivera; mais si rien ne réussit de tout ce dont vous vous flattez, n'en soyez pas surpris.

M. DE BOURVAL.

Nous verrons.

M. D'ORSANT.

Je souhaite de tout mon cœur de me tromper. Quand ferez-vous cette épreuve?

M. DE BOURVAL.

A l'instant. Sophie est prévenue et doit amener ici mademoiselle de Saint-Edme, pendant que j'irai finir une affaire chez mon notaire, et faire préparer le contrat.

M. D'ORSANT.

Ce soir je pourrai donc vous féliciter?

M. DE BOURVAL.

Je l'espère.

M. D'ORSANT.

Allons, je viendrai vous revoir.

M. DE BOURVAL.

Vous me ferez grand plaisir.

M. D'ORSANT.

Tenez, voilà Sophie, donnez-lui vos derniers ordres; mais souvenez-vous.....

M. DE BOURVAL.

Oui, oui, à tantôt.

SCÈNE II.

M. DE BOURVAL, SOPHIE.

M. DE BOURVAL.

Ah çà, ma chère Sophie, tu te souviendras de tout ce que je t'ai dit?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

M. DE BOURVAL.

Lorsque mademoiselle de Saint-Edme entrera ici, observe l'impression qu'elle recevra : si c'est de la joie ou de la langueur ; si elle sera touchée de mon attention ; si....

SOPHIE.

Eh, monsieur! vous m'avez déjà dit cela cent fois.

M. DE BOURVAL.

Il est vrai que je te l'ai répété un peu ; mais c'est le désir de la voir sortir de cet engourdissement où elle paraît etre, qui fait....

SOPHIE.

Je sais vos raisons, et je devine vos projets.

M. DE BOURVAL.

Je serais bien présent à cette épreuve ; mais il faut qu'elle sente librement, qu'elle réfléchisse seule à ce qu'elle éprouvera : pour lors je me présenterai ; et s'il arrive qu'elle..... Tu me vois transporté de cette idée!.... Je sens!.... Allons, je ne finirais pas, et c'est d'autant reculer mon bonheur. Je vais terminer une affaire en attendant. Adieu : je reviendrai dès que je le pourrai ; mais je veux lui donner tout le temps de sentir, de penser, d'examiner.....

SOPHIE.

Eh, monsieur, allez-vous-en.

M. DE BOURVAL.

Tu as raison ; c'est que..... Adieu.

SCÈNE III.

SOPHIE, LE CHEVALIER.

SOPHIE.

Le voilà parti. Quels moyens les hommes emploient pour nous séduire!.... J'entends quelqu'un; c'est M. le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Oui, c'est moi, ma chère Sophie....

SOPHIE.

Sortons d'ici, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Pourquoi? Je ne connaissais pas cette pièce-ci.

SOPHIE.

Oui; mais je n'y veux pas rester avec vous.

LE CHEVALIER.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

SOPHIE.

Eh bien, dépêchez-vous donc.

LE CHEVALIER.

Mon oncle vient de sortir d'ici; vous savez à quel point il m'aime. J'ai parlé hier de mademoiselle de Saint-Edme devant lui avec transport, avec tout l'amour que je ressens pour elle.

SOPHIE.

Vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Ah sûrement! je l'adore, je.... Mais laissez-moi donc achever. Mon oncle a paru rêver; aujourd'hui sa première sortie a été pour venir ici: je l'y ai vu entrer de ma fenêtre; s'il était venu proposer à M. de Bourval de m'accorder mademoiselle de Saint-Edme, et s'il y avait consenti, je mourrais de joie! C'est ce que je veux savoir; ils ont été renfermés ici longtemps, à ce qu'on m'a dit: j'ai vu sortir mon oncle en riant:

j'ai été prêt à lui sauter au cou ; mais je me suis retenu : je veux auparavant apprendre de vous si je ne me trompe pas.

SOPHIE.

Je ne sais pas de quoi ces messieurs se sont entretenus ; mais je ne crois pas que le projet de M. de Bourval soit conforme à vos désirs..... Et mademoiselle de Saint-Edme vous aime-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! je l'ignore : je cherche en vain dans ses yeux quelque espoir, ils ne me disent rien.

SOPHIE.

Vous ne lui avez donc jamais parlé de votre amour ?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours eu le projet ; et la crainte de ne pas réussir, m'a fait préférer l'incertitude au désir d'éclaircir mon sort.

SOPHIE.

J'entends du bruit.

LE CHEVALIER.

C'est peut-être elle.

SOPHIE.

Oui, vraiment. Je ne veux pas que vous soyez ici ensemble.

SCÈNE IV.

SOPHIE, Mlle DE SAINT-EDME, LE CHEVALIER.

Mlle DE SAINT-EDME, *avant d'entrer.*

Sophie!

SOPHIE.

Mademoiselle?

LE CHEVALIER.

Que je la voie seulement.

SOPHIE.

Eh bien, entrez dans cette garde-robe ; vous la verrez au

travers des fleurs qui sont peintes sur la glace de la porte, et vous ne remuerez pas.

LE CHEVALIER.

J'y consens. (Il entre dans la garde-robe.)

Mlle DE SAINT-EDME.

Sophie!

SOPHIE.

Mademoiselle, par ici. (Elle va à la porte.)

Mlle DE SAINT-EDME, paraissant.

Je te cherche depuis.... (Toute troublée.) Ah! (Elle entre.)

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc?

Mlle DE SAINT-EDME.

Mais, Sophie, c'est que.... c'est.... charmant!

SOPHIE.

Oui, c'est fort joli.

Mlle DE SAINT-EDME.

Fort joli.

SOPHIE.

Oui, c'est beau, si vous voulez; il y a bien de l'or.

Mlle DE SAINT-EDME.

De l'or? Ce n'est pas l'or qui me plaît; ce sont les fleurs, les odeurs, les peintures, les glaces. Combien on se voit de fois!

SOPHIE.

Ce n'est pas là ce qui vous y paraît le moins joli; dites la vérité.

Mlle DE SAINT-EDME.

J'y passerais ma vie.

SOPHIE.

Toute seule?

Mlle DE SAINT-EDME.

Toute seule.... Mais je crois que oui.

SOPHIE.

Et qu'y feriez-vous?

Mlle DE SAINT-EDME.

J'y penserais, et beaucoup.

SOPHIE.

Mais après avoir pensé?

Mlle DE SAINT-EDME.

J'y dessinerais, j'y lirais, j'y chanterais, j'y écrirais.

SOPHIE.

Vous y écririez; et à qui?

Mlle DE SAINT-EDME.

Je ne le sais pas; mais peut-être que je le saurais.

SOPHIE.

Vous ne vous ennuieriez jamais?

Mlle DE SAINT-EDME.

Non.

SOPHIE.

Mais je ne vois rien de gai dans tout cela, que le premier coup-d'œil.

Mlle DE SAINT-EDME.

Tout y est ravissant!

SOPHIE.

Mais quoi? examinez.

Mlle DE SAINT-EDME.

Ces tableaux, par exemple; la nature y est embellie, on voudrait toujours qu'elle fût comme cela, toujours aussi brillante. Ne trouves-tu pas que les figures ont quelque chose de divin?

SOPHIE.

Quel est le sujet de ce tableau-ci?

Mlle DE SAINT-EDME.

C'est Vénus qui trouve Adonis endormi, et qui en devient amoureuse.

SOPHIE, souriant.

Amoureuse?

Mlle DE SAIT-EDME.

Oui, amoureuse. Pourquoi ris-tu?

SOPHIE.

Moi, je ris?.... Ah, mademoiselle! regardez Vénus! elle vous ressemble comme si c'était votre portrait : ne trouvez-vous pas?

Mlle DE SAINT-EDME, avec distraction.

Oui.

SOPHIE.

Mais vous ne la regardez pas. Eh bien, répondez donc. Vous regardez Adonis.

Mlle DE SAINT-EDME.

C'est vrai; c'est que je trouve..... Je n'oserais jamais te le dire.

SOPHIE.

Bon! allons, parlez, parlez.

Mlle DE SAINT-EDME.

Je trouve qu'il ressemble....

SOPHIE.

A qui?

Mlle DE SAINT-EDME.

Au chevalier de Gorville.

SOPHIE.

Oui; c'est vrai.

Mlle DE SAINT-EDME.

Je ne sais pourquoi, mais je suis fâchée qu'il dorme. Si les yeux étaient ouverts....

SOPHIE.

Vous croyez qu'il vous regarderait?

Mlle DE SAINT-EDME.

Mais....

SOPHIE.

Vous le voudriez? Achevez.

Mlle DE SAINT-EDME, soupirant et se laissant aller sur une ottomane.

Ah!

LE CHEVALIER, *sortant du cabinet et se jetant aux genoux de mademoiselle de Saint-Edme.*

Vos vœux sont prévenus, mademoiselle. Je vous aime, je vous adore depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître, et c'est pour toute ma vie. Approuvez-vous l'amour que vous m'inspirez?.... Vous ne répondez point.

Mlle DE SAINT-EDME.

Ah! Sophie, je ne croyais pas ce boudoir si dangereux.

SOPHIE.

Ce n'est pas pour vous qu'il l'est le plus.

Mlle DE SAINT-EDME.

Chevalier, vous m'avez surprise.

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais me le pardonnez-vous?

Mlle DE SAINT-EDME.

A quoi me servirait de vous aimer?

LE CHEVALIER.

A faire mon bonheur. Je n'ose dire le vôtre; mais c'est tout ce que je peux jamais désirer de plus vif.

Mlle DE SAINT-EDME.

Je ne comprends pas pourquoi je vous vois aujourd'hui si différemment de ce que je vous avais vu jusqu'à présent.

LE CHEVALIER.

C'est que vous doutiez de mon cœur, sans doute; vous ne me rendiez pas justice, vous ne vous la rendiez pas à vous-même.

Mlle DE SAINT-EDME.

Levez-vous, Chevalier, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Consentez que je vous fasse demander par mon oncle à M. de Bourval.

Mlle DE SAINT-EDME.

Eh bien, je ne m'y oppose pas.

LE CHEVALIER.

Ah, je mourrai de joie de l'excès de mon bonheur! Oui, je jure à vos pieds de vous adorer toute ma vie. (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE V.

Mlle DE SAINT-EDME, M. DE BOURVAL, M. D'ORSANT, LE CHEVALIER.

M. DE BOURVAL, bas à M. d'Orsant.

Ne faites pas de bruit. Elles sont encore ici. (Il s'avance et s'écrie.) Ah, ciel! que vois-je? que faites-vous là, mademoiselle?

Mlle DE SAINT-EDME.

J'essaie votre boudoir, monsieur : il est délicieux, et je vous ai la plus grande obligation.

M. DE BOURVAL, interdit.

Comment?...

Mlle DE SAINT-EDME.

Oui, sans lui je n'aurais peut-être jamais su que monsieur le Chevalier m'aimait; peut-être même n'y aurais-je pas été aussi sensible : c'est à vous que je devrai tout mon bonheur.

M. DE BOURVAL.

Sophie?....

SOPHIE.

Monsieur, elle est sensible, elle en convient : n'est-ce pas ce que vous en vouliez savoir?

M. D'ORSANT, à M. de Bourval.

Mon ami, cet écolier-là est plus dangereux que vous ne le croyez.

LE CHEVALIER.

Ah, mon oncle, vous m'aimez!....

M. D'ORSANT.

Je t'entends, et tu n'as pas besoin de t'expliquer. (A M. de Bourval.) Allons, mon ami, imitez-moi. Je donne tout mon bien à mon neveu; accordez-lui mademoiselle de Saint-Edme, vous remplirez entièrement les volontés de son père.

M. DE BOURVAL, bas à M. d'Orsant.

Mais vous savez....

M. D'ORSANT.

C'étaient des désirs, et non pas de l'amour, que vous aviez; et vous retrouverez aisément avec une autre ce que vous perdez avec elle.

M. DE BOURVAL, bas.

Paix donc.

M. D'ORSANT.

Cette épreuve était folle, je vous l'avais prédit.

M. DE BOURVAL.

J'en conviens à présent.

M. D'ORSANT.

Consentez de bonne grâce.

M. DE BOURVAL.

Allons, soyez heureux, et j'en serai charmé.

LE CHEVALIER.

Ah, monsieur! Ah, mon oncle! Ah, mademoiselle! (Il les embrasse tous.)

M. D'ORSANT, souriant.

Nous faisons des heureux, mon ami; nous le devenons nous-mêmes, n'est-ce pas?

M. DE BOURVAL.

Oui, oui; mais mon ami est un grand fripon.

(Ils sortent tous.)

LE PARI.

PROVERBE XL.

PERSONNAGES.

Mme MOKA, *maîtresse du café.*

M. DUVAL, ...
M. DELALANDE, } *jeunes gens.*
M. DESPRESSINS,

M. LEDOUX, *manchot.*

UN GARÇON CAFETIER.

La scène est dans un des cafés du boulevard.

LE PARI.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MOKA, M. DUVAL, UN GARÇON.

M. DUVAL.

Bonjour, madame Moka. Vous n'avez pas grand monde.

Mme MOKA.

Il est encore de bonne heure, monsieur.

M. DUVAL.

M. Delalande n'est pas venu ici aujourd'hui?

LE GARÇON.

Il est venu ce matin à cheval.

M. DUVAL.

Il m'avait dit qu'il viendrait cette après-dînée.

LE GARÇON.

Monsieur, le voilà.

SCÈNE II.

Mme MOKA, M. DUVAL, M. DELALANDE, LE GARÇON.

M. DUVAL.

Ah, te voilà, Lalande!

M. DELALANDE.

J'ai été te chercher chez madame Delarue; l'on m'a dit qu'on ne t'avait pas vu, et je suis venu voir ici.

M. DUVAL.

Qu'est-ce que tu as fait hier au vingt et un?

M. DELALANDE.

J'ai perdu trente-neuf louis. Ils n'y savent pas jouer; il n'y a pas moyen de rien faire avec des gens comme cela.

M. DUVAL.

Et madame des Bruyères a-t-elle gagné?

M. DELALANDE.

Oui; je crois qu'elle a eu une douzaine de louis.

M. DUVAL.

Ah! tiens, n'est-ce pas la petite Aglaé qui passe dans ce vis-à-vis?

M. DELALANDE.

Je crois qu'oui. Il n'a tenu qu'à moi de souper avec elle avant-hier; mais je ne m'en suis pas soucié : elle est trop blonde.

M. DUVAL.

Qui est-ce qui l'a à présent?

M. DELALANDE.

Mais, tout le monde.

M. DUVAL.

N'est-ce pas le Chevalier de la Merville?

M. DELALANDE.

Bon! il y a long-temps qu'il ne l'a plus; elle a eu un Anglais depuis. Vas-tu aux Italiens aujourd'hui?

M. DUVAL.

Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'on donne?

M. DELALANDE.

Le Roi et le Fermier, avec *les Sœurs rivales*, je crois.

M. DUVAL.

Et aux Français?

M. DELALANDE.

Ma foi, je n'en sais rien. Je n'y vais jamais; c'est un spectacle triste, et je ne donne pas dans l'esprit, moi.

M. DUVAL.

Je crois que tu ne lis guère.

M. DELALANDE.

Parbleu non, je n'ai pas le temps. Et puis que diable lire? J'ai acheté pourtant la Bibliothéque de campagne; mais c'est pour ceux qui viendront chez moi.

M. DUVAL.

Ah, c'est du moins quelque chose.

M. DELALANDE.

Combien te coûte cet habit-là?

M. DUVAL.

Ma foi, je n'en sais rien; je ne m'en informe seulement pas. A propos, as-tu vu mes derniers chevaux?

M. DELALANDE.

Lesquels?

M. DUVAL.

Ceux que j'avais hier à la plaine?

M. DELALANDE.

Oui. Ils sont vilains.

M. DUVAL.

Vilains, oui, c'est ce qu'ils sont, et dressés! Il n'y a rien de si agréable à mener; j'ai pourtant envie de m'en défaire.

M. DELALANDE.

Si tu veux les troquer contre mon cheval anglais....

M. DUVAL.

Quoi, cette grande rosse que tu avais l'autre jour au bois de Boulogne?

M. DELALANDE.

Oui, une rosse! Je ne le donnerais pas pour quatre-vingts louis.

M. DUVAL.

Allons donc!

M. DELALANDE.

Ah! voilà Despressins.

M. DUVAL.

C'est vrai.

M. DELALANDE.

Je m'en vais l'appeler. Despressins!

SCÈNE III.

Mme MOKA, M. DELALANDE, M. DESPRESSINS, M. DUVAL; LE GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Eh, voilà Duval aussi! Qu'est-ce que vous faites ici tous les deux?

M. DELALANDE.

Ma foi, rien. Où as-tu dîné?

M. DESPRESSINS.

Dans la rue saint-Louis.

M. DUVAL.

Chez qui cela?

M. DESPRESSINS.

Chez une vieille tante à moi.... Madame Moka est toujours jolie!

M. DUVAL.

Elle se porte mieux que cet hiver à la foire.

Mme MOKA.

Oui, monsieur, Dieu merci, cela va assez bien à présent.

M. DELALANDE, à part aux autres.

Elle a été assez jolie au moins.

M. DESPRESSINS.

Elle l'est bien encore.

M. DUVAL.

C'est dommage qu'elle aime son mari.

M. DESPRESSINS.

Tu le crois?

M. DUVAL.

Oui, on me l'a dit.

M. DELALANDE.

Ah, je t'en réponds! Je voudrais avoir autant de cinquante louis.... A propos, madame Moka, ce monsieur que j'ai vu

ici une fois, que vous disiez qui ne vous avait jamais parlé, vient-il encore?

Mme MOKA.

Oui, monsieur, tous les jours.

LE GARÇON.

Voilà à peu près l'heure où il vient prendre du café.

M. DELALANDE.

Et il ne t'a jamais rien dit non plus à toi?

LE GARÇON.

Non, monsieur, jamais; il fait signe seulement: nous sommes accoutumés à cela. On lui verse du café, il le prend, il s'en va, après avoir payé, s'entend.

M. DUVAL.

Ah! je me rappelle; c'est un homme qui.... (Il fait un signe pour le désigner.)

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

M. DELALANDE.

Parbleu, je suis curieux de le voir.

Mme MOKA.

Monsieur, si vous ne vous en allez pas, vous aurez ce plaisir-là.

M. DELALANDE.

Eh bien, j'ai envie de le faire parler.

M. DESPRESSINS.

Cet homme-là? Tu seras bien fin; je le connais moi.

M. DUVAL.

Veux-tu parier dix louis?

M. DESPRESSINS.

Non.

M. DUVAL.

Pourquoi?

M. DELALANDE.

Je les parie, moi; mais aujourd'hui.

M. DUVAL.

Tout-à-l'heure, s'il vient.

LE GARÇON.

Il ne tardera pas.

M. DUVAL.

Allons, voyons tes dix louis.

M. DELALANDE.

Les voilà. (Il tire sa bourse.)

M. DUVAL.

Voilà les miens. (Il tire aussi sa bourse.) Il n'y à qu'à les mettre entre les mains de Despressins.

M. DELALANDE.

Je le veux bien. Tenez. (Il donne les dix louis.)

M. DUVAL.

Vois s'il y a dix louis.

M. DESPRESSINS.

Oui, oui. Eh bien, à présent je vous dirai que je suis pour celui qui parie qu'il ne parlera pas.

M. DELALANDE.

Nous verrons.

LE GARÇON.

Ah, monsieur! le voilà, le voilà qui vient.

M. DELALANDE va voir.

Il a parbleu raison, c'est lui-même.

Mme MOKA.

Oh, il ne manque jamais, à moins qu'il ne pleuve à verse.

M. DUVAL.

Il prend son café bien tard.

LE GARÇON.

C'est son heure ordinaire.

M. DELALANDE.

Range-toi donc de la porte.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais.

M. DELALANDE.

Et mes dix louis! Ce gaillard-là emporte les enjeux.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais faire une visite ici près, et je reviens savoir la réussite du pari.

M. DUVAL.

Ne sois pas long-temps.

M. DESPRESSINS.

Je ne fais qu'aller et venir.

M. DELALANDE.

Laissons passer notre homme sans faire semblant de rien.

SCÈNE IV.

Mme MOKA, M. DELALANDE, M. DUVAL, M. LEDOUX boitant, ayant une main retirée, faisant la grimace à tous moments par tic; LE GARÇON.

M. DELALANDE, à M. Ledoux.

Monsieur, je vous attendais avec impatience; je suis charmé de vous voir.

M. LEDOUX ne regarde pas M. Delalande. Il fait signe au garçon de lui donner du café, et il va s'asseoir auprès d'une table.

M. DELALANDE.

Monsieur, vous aimez beaucoup le café d'ici?

M. LEDOUX, fait la grimace et regarde si l'on apporte son café.

M. DELALANDE.

Monsieur, vous n'allez jamais à la campagne. Je crois que vous avez tort. Si vous preniez des eaux, cela serait peut-être bon pour votre main. (Il veut toucher la main de M. Ledoux.)

M. LEDOUX fait la grimace et change de place. On lui verse du café. Il regarde droit devant lui, faisant des grimaces souvent.

M. DELALANDE.

Quel diable d'homme! on ne sait par où l'entamer. Aimez-vous un peu le spectacle? Cela doit vous amuser, n'aimant pas à parler.

M. LEDOUX fait la grimace et se tourne de l'autre côté.

M. DELALANDE.

Monsieur, pour faire connaissance avec vous, je voudrais bien que vous me fissiez le plaisir de venir dîner avec moi.

M. LEDOUX grimace, prend son café, et n'écoute pas.

M. DELALANDE.

Il n'est pas gourmand... Monsieur, nous aurions des femmes fort jolies.

M. LEDOUX fait la grimace, et n'a l'air de rien entendre.

M. DUVAL.

Je crois que j'aurai bientôt tes dix louis.

M. DELALANDE.

Pas encore. Attends, attends. (A M. Ledoux.) Monsieur, il y a un homme qui vous cherche pour vous remettre cinquante louis d'une restitution qu'il est chargé de vous faire.

M. LEDOUX fait la grimace et ne dit rien.

M. DELALANDE.

Il n'aime pas l'argent. Monsieur, il y a quelqu'un qui m'a dit que vous n'aimiez pas à vous battre.

M. LEDOUX fait la grimace, pousse sa tasse qu'il a vidée, et reste tranquille.

M. DELALANDE.

Parbleu, il parlera. (Il marche sur le pied de M. Ledoux.)

M. LEDOUX se lève, fait la grimace, ne crie pas, et va payer sa tasse de café.

M. DELALANDE.

Monsieur, quand reviendrez-vous ici? Je serais bien aise de causer avec vous, car vous avez bien de l'esprit.

M. LEDOUX fait la grimace et s'en va en boitant.

M. DELALANDE.

Que le diable l'emporte!

M. DUVAL, riant.

Ah, ah, ah, ah.

M. DELALANDE.

Est-ce que c'est un fou, dis-donc, toi?

LE GARÇON.

Nous n'en savons rien, monsieur,

SCÈNE V.

Mme MOKA, M. DELALANDE, M. DUVAL, M. DESPRESSINS, LE GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Eh bien, a-t-il parlé?

M. DUVAL.

Oh pour cela, non. Allons, donne-moi mes vingt louis.

M. DELALANDE.

Un moment.

M. DUVAL.

Mais n'as-tu pas parié que tu le ferais parler?

M. DELALANDE.

C'est vrai.

M. DUVAL.

Eh bien?

M. DELALANDE.

Comme je lui ai marché sur le pied, peut-être qu'il m'enverra dire qu'il veut se battre; il faut attendre.

M. DUVAL.

Nous sommes convenus qu'il parlerait aujourd'hui; qu'as-tu à dire?

M. DELALANDE.

C'est vrai; mais si c'est par ce que je lui ai dit, qu'il parle demain, je le suppose, je n'aurai pas perdu.

M. DUVAL.

Tout de même.

M. DELALANDE.

Non pas. Veux-tu parier encore dix louis?

M. DUVAL.

Si tu veux.

M. DESPRESSINS.

Finissons cette affaire-ci auparavant.

M. DELALANDE.

Et comment?

M. DESPRESSINS.

Écoutez-moi, vous êtes des nigauds tous les deux.

M. DELALANDE.

Pourquoi cela?

M. DESPRESSINS.

Parce que cet homme, qui s'appelle M. Ledoux, ne pouvait pas vous répondre. Vous lui auriez parlé cent ans.

M. DUVAL.

Il est peut-être muet?

M. DESPRESSINS.

Tu l'as dit. Il est sourd et muet de naissance.

M. DELALANDE.

Que diable! il fallait donc nous le dire.

M. DESPRESSINS.

J'ai voulu vous laisser parier. Tenez, voilà vos dix louis à chacun. (Il les leur rend.)

M. DUVAL.

Veux-tu que je te mène! Où vas-tu?

M. DELALANDE.

Aux Italiens.

M. DESPRESSINS.

Eh bien, j'irai aussi.

M. DUVAL.

Garçon, vois si mon carrosse est là.

LE GARÇON, regardant.

Oui, monsieur.

M. DELALANDE.

Allons-nous-en. Bonjour, madame Moka.

Mme MOKA.

Messieurs, je suis bien votre servante.

M. DUVAL.

Allons, passe.

(Ils s'en vont.)

LA

MÉDAILLE D'OTHON.

PROVERBE XLI.

PERSONNAGES.

M. DE VERBERIE.
M. DE LA MERCI.
L'ABBÉ DE L'EXERGUE.
LEROUX, *laquais de M. de Verberie.*

La scène est chez M. de Verberie.

LA MÉDAILLE D'OTHON.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERBERIE, LEROUX.

M. DE VERBERIE.

Tu dis, que M. de la Merci viendra sûrement?

LEROUX.

Oui, monsieur; il a envoyé savoir quand vous rentreriez.

M. DE VERBERIE.

C'est bon. Il faut faire du chocolat.

LEROUX.

A l'heure qu'il est?

M. DE VERBERIE.

Oui.

LEROUX.

Pour qui?

M. DE VERBERIE.

Pour lui.

LEROUX.

Mais, monsieur, on ne prend pas de chocolat l'après-midi.

M. DE VERBERIE.

Non pas tout le monde, mais lui.

LEROUX.

A la bonne heure.

M. DE VERBERIE.

C'est que je veux qu'il goûte le mien : il s'y connaît, et il l'aime beaucoup.

LEROUX.

Allons. (Annonçant.) M. de la Merci.

SCÈNE II.

M. DE VERBERIE, M. DE LA MERCI, LEROUX.

M. DE LA MERCI.

Ah, monsieur de Verberie, enfin je vous trouve! J'avais bien peur de vous manquer.

M. DE VERBERIE.

Je n'avais garde de ne pas vous attendre, d'abord que j'ai su que vous aviez à me parler; mais avant tout, je vous en prie, prenez une tasse de chocolat.

M. DE LA MERCI.

Je vous remercie.

M. DE VERBERIE.

C'est que vous ne connaissez pas celui-là. Leroux, allez donc.

LEROUX.

Oui, monsieur.

M. DE LA MERCI.

Je vous dis que je vous suis bien obligé.

M. DE VERBERIE.

Quelles façons! Allons, allons, faites toujours.

M. DE LA MERCI.

Mais réellement, je n'en veux pas.

M. DE VERBERIE.

Vous n'en prendrez que ce que vous voudrez. Leroux! (A M. de la Merci.) Voulez-vous du pain avec?

M. DE LA MERCI.

Je vous dis que je ne veux rien.

M. DE VERBERIE.

Ah, oui, oui. Leroux ayez soin d'avoir un petit pain.

LEROUX.

Oui, monsieur.

M. DE VERBERIE.

Et dépêchez-vous.

LEROUX.

Cela ne sera pas long.

SCÈNE III.

M. DE VERBERIE, M. DE LA MERCI.

M. DE VERBERIE.

Je suis bien aise que vous preniez de mon chocolat, parce que vous vous y connaissez bien, et que vous me direz ce que vous en pensez.

M. DE LA MERCI.

Je vous réponds que je n'en prends jamais, et surtout à cette heure-ci.

M. DE VERBERIE.

Oh, il ne vous fera pas de mal, il est fait chez moi.

M. DE LA MERCI.

Voulez-vous me laisser dire ce qui m'amène?

M. DE VERBERIE.

Volontiers; mais c'est que j'étais bien aise d'être sûr avant, d'avoir votre avis sur mon chocolat.

M. DE LA MERCI.

Vous connaissez l'abbé de l'Exergue?

M. DE VERBERIE.

Si je le connais? Sûrement. Eh, vous me faites songer!.... Il doit venir ici cette après-dînée; c'est lui qui m'a procuré le cacao, il faudra bien qu'il en prenne aussi du chocolat.

M. DE LA MERCI.

Vous n'avez que votre chocolat dans la tête; mais puisque l'Abbé vient ici, il faut bien que je l'attende.

M. DE VERBERIE.

Sans doute, vous prendrez du chocolat ensemble.

M. DE LA MERCI.

C'est un homme très-curieux en médailles, à ce que vous m'avez dit?

M. DE VERBERIE.

C'est très-vrai.... Leroux! Je crains qu'il n'en fasse pas assez.

M. DE LA MERCI.

Ne vous inquiétez pas de cela. Je voudrais un peu causer avec l'Abbé pour savoir....

M. DE VERBERIE.

Permettez que j'aille dire à Leroux....

M. DE LA MERCI.

Cela n'est pas nécessaire.

M. DE VERBERIE.

Allons, comme vous voudrez; mais vous serez cause qu'il n'y aura pas assez de chocolat de fait.

M. DE LA MERCI.

Je vous dis que je n'en prendrai pas : ainsi il y en aura toujours assez pour l'Abbé.

M. DE VERBERIE.

Oh, bon, vous en prendrez tous les deux. Eh bien?

M. DE LA MERCI.

Eh bien, si l'Abbé avait une certaine médaille qui me manque, je serais l'homme le plus heureux du monde.

M. DE VERBERIE.

Vous saurez cela en prenant du chocolat ensemble.

M. DE LA MERCI.

On m'a dit qu'il l'avait; et vous sentez bien que s'il voulait me la céder....

M. DE VERBERIE.

Oh, il le fera, puisqu'il m'a cédé le cacao avec quoi j'ai fait mon chocolat.

M. DE LA MERCI.

Ce n'est pas la même chose.

M. DE VERBERIE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

SCÈNE IV.

M. DE LA MERCI, L'ABBÉ, M. DE VERBERIE, LEROUX.

LEROUX, annonçant.

M. l'abbé de l'Exergue.

M. DE VERBERIE.

Ah, le voilà! Je savais bien moi qu'il viendrait. Leroux, il faut faire une tasse de plus.

LEROUX.

Oui, oui, monsieur.

L'ABBÉ.

De quoi?

M. DE VERBERIE.

De chocolat : vous en prendrez.

L'ABBÉ.

Oh, pour cela non.

M. DE VERBERIE.

Faites, faites toujours.

LEROUX.

Oui, monsieur.

M. DE VERBERIE.

Deux pains, trois pains, vous entendez?

LEROUX.

Oui, oui.

M. DE VERBERIE.

Ah! écoutez. (Il parle à l'oreille de Leroux.)

M. DE LA MERCI.

Monsieur l'Abbé, j'avais la plus grande envie de vous voir.

L'ABBÉ.

Monsieur, je suis charmé de cette rencontre. Il y a longtemps que je sais que vous avez le plus beau cabinet de médailles qui soit au monde, et....

M. DE LA MERCI.

Monsieur, il est vrai, mais....

M. DE VERBERIE, revenant.

Il faut un peu de temps pour qu'il soit bon; mais vous n'attendrez pas trop. Je vous détourne peut-être. Ah, Leroux, mettez-nous toujours une table.

LEROUX.

Celle-là?

M. DE VERBERIE.

Non, l'autre, celle de bois d'acajou. Tenez, la voilà tout près de vous.

LEROUX.

C'est vrai. (Il apporte la table.)

M. DE VERBERIE.

Allez-vous-en à présent.

SCÈNE V.

M. DE LA MERCI, L'ABBÉ, M. DE VERBERIE.

L'ABBÉ, à M. de la Merci.

Monsieur, vous avez les plus belles collections.....

M. DE VERBERIE.

Il est un peu étourdi; mais il fait très-bien le chocolat.

M. DE LA MERCI.

Monsieur l'Abbé, il n'y a point de belle collection quand elle n'est pas complète.

M. DE VERBERIE.

Oh, mais l'Abbé fera votre affaire: il est très-obligeant, et je me souviendrai toujours du cacao.....

L'ABBÉ.

Ne parlons pas de cela.

M. DE VERBERIE.

Mais c'est la base du chocolat. Que je ne vous interrompe pas, je vous prie.

M. DE LA MERCI.

Une pièce qui me serait bien précieuse, c'est une médaille d'Othon, et l'on dit que vous en avez une.

L'ABBÉ.

Il est vrai, et très belle même; elle est de bronze.

M. DE LA MERCI.

Vous pourriez me faire un très-grand plaisir.

L'ABBÉ.

Il faut savoir : si c'est quelque échange.....

M. DE LA MERCI.

Non; c'est cette médaille d'Othon, qui justement me manque, et qu'on m'a dit que vous aviez achetée avant-hier. Si vous vouliez me la céder.....

L'ABBÉ.

Si elle vous fait un si grand plaisir....

M. DE LA MERCI.

C'est réellement un service, et je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

L'ABBÉ.

Mais il y aura peut-être moyen de nous arranger.

M. DE LA MERCI.

Comment?

L'ABBÉ.

Si vous avez quelque chose qui me convienne.

M. DE LA MERCI.

Je ne crois pas, et puis cela serait trop long : je pars demain.

L'ABBÉ.

Eh bien, à votre retour.

M. DE LA MERCI.

Non, je vous en supplie; dites ce que vous en voulez.

L'ABBÉ.

Je ne fais ordinairement que des échanges; et j'ai une chose en vue, pour laquelle je la donnerais volontiers. Si vous pouviez l'avoir....

M. DE LA MERCI.

Je l'aurais bien si j'avais le temps : chargez-vous de l'acheter. Combien en veut-on?

L'ABBÉ.

C'est une affaire de dix louis.

M. DE LA MERCI.

Eh bien, je m'en vais vous les donner. Votre Othon est-il chez vous?

L'ABBÉ.

Non, je l'ai ici.

M. DE LA MERCI.

Finissons notre affaire.

M. DE VERBERIE.

Oui, avant de prendre du chocolat.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas.

M. DE LA MERCI.

Pourquoi cela, d'abord que vous l'avez? Songez donc que je voudrais partir demain de bonne heure.

L'ABBÉ.

Je comprends bien.

M. DE LA MERCI.

Vous n'êtes engagé avec personne pour cette médaille?

L'ABBÉ.

Non.

M. DE LA MERCI.

Voyons-la.

L'ABBÉ.

Je ne peux pas vous la montrer à présent.

M. DE LA MERCI.

Comment?

L'ABBÉ.

J'ai des raisons, vous l'aurez demain.

M. DE LA MERCI.

Mais d'abord que vous l'avez ici, pourquoi me remettre? Je vais vous compter vos dix louis.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là ce qui m'arrête.

M. DE LA MERCI.

Je n'y comprends rien; mais je vous prie en grâce de me faire le plaisir de me la céder actuellement.

L'ABBÉ.

Je vous jure que je ne demande pas mieux.

M. DE LA MERCI.

Mais quelle raison pouvez-vous avoir?

L'ABBÉ.

Je ne puis pas vous la dire.

M. DE LA MERCI.

Oh pour cela, monsieur l'Abbé, je ne puis m'empêcher de croire que vous voulez la céder à un autre.

L'ABBÉ.

Je vous jure en honneur que vous l'aurez.

M. DE LA MERCI.

Et vous ne voulez pas me la montrer?

L'ABBÉ.

Si je le pouvais, croyez.....

M. DE LA MERCI.

Eh bien, dites-moi seulement pourquoi. Je ne vous demande que cela.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien pressant.

M. DE LA MERCI.

Que diable cela vous fait-il?

L'ABBÉ.

Mais c'est que.....

M. DE LA MERCI.

Dites donc.

L'ABBÉ.

Allons; mais en vérité..... Je vous dis que.....

M. DE LA MERCI.

Quoi! allez-vous encore vous défendre?

L'ABBÉ.

Puisque vous le voulez absolument.....

M. DE LA MERCI.

Je vous en prie.

L'ABBÉ.

Il faut bien y consentir. Vous saurez qu'avant-hier au soir j'achetai cette médaille, qui est réellement très-belle.

M. DE LA MERCI.

Je vous en crois sur votre parole.

L'ABBÉ.

Celui qui me la vendit, voulut absolument me donner à souper; c'était dans le quartier de Saint-Victor, où l'on ne trouve point de fiacres : je fus donc obligé de revenir à pied. En passant dans une petite rue, deux hommes qui marchaient derrière moi, me firent craindre qu'ils ne fussent des voleurs; j'eus beau doubler le pas, ces hommes me suivaient, et ma crainte augmentait. J'étais très-occupé de sauver ma médaille, et je m'embarrassais peu du reste. Je pris le parti de l'avaler. Je n'eus pas plus tôt fait, que ces deux hommes tournèrent par une autre rue, et je me repentis de ma peur.

M. DE LA MERCI.

Depuis ce temps-là?....

L'ABBÉ.

Depuis ce temps-là, je l'ai toujours dans le corps : ainsi vous voyez bien que je ne peux pas vous la montrer. Elle ne me fait point de mal.

M. DE VERBERIE.

Eh bien, prenez du chocolat, cela fera peut-être que.....

L'ABBÉ.

Non, au contraire..... Ainsi vous voyez bien que j'avais mes raisons.

M. DE LA MERCI.

Il est vrai; mais quand pourrai-je donc partir?

L'ABBÉ.

Je ne sais pas; mais d'ici à deux ou trois jours, seulement..

M. DE LA MERCI.

Quoi, deux ou trois jours!....

L'ABBÉ.

Je ne peux pas répondre du temps.

M. DE LA MERCI.

Mais n'y aurait-il pas quelques moyens à prendre? car cela me dérange prodigieusement.

M. DE VERBERIE.

C'est dommage que l'Abbé croie que le chocolat..... Mais essayez-en toujours.

L'ABBÉ.

Tenez, puisque vous êtes si pressé.....

M. DE LA MERCI.

Voyons.

L'ABBÉ.

Venez-vous-en chez moi. En chemin nous passerons chez mon apothicaire.....

M. DE LA MERCI.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Et peut-être finirons-nous cette affaire-là tout de suite.

M. DE LA MERCI.

Allons, je le veux bien; ne perdons pas de temps.

M. DE VERBERIE.

Vous ne voulez donc pas de chocolat?

M. DE LA MERCI.

Une autre fois.

M. DE VERBERIE.

Demain avant de partir?

M. DE LA MERCI, *en s'en allant.*

Oui, oui.

L'HOMME QUI CRAINT D'AIMER.

PROVERBE XLII.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE LÉRY.
LE COMTE DES GLANTIÈRES.
LE CHEVALIER DE SAINT-FURCY.
CHAMPAGNE.

La scène est chez la Marquise de Léry.

L'HOMME
QUI CRAINT D'AIMER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur le Comte, madame la Marquise va passer ici dans le moment. Elle vous prie de l'attendre, ainsi que monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Moi? Pour quoi faire?

LE COMTE.

Elle veut te voir, faire connaissance avec toi.

LE CHEVALIER.

Expliquons-nous : chez qui suis-je ici?

LE COMTE.

Chez la Marquise de Léry.

LE CHEVALIER.

Comment, la Marquise de Léry?

LE COMTE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as donc?

LE CHEVALIER.

Je veux m'en aller tout-à-l'heure.

CHAMPAGNE.

Monsieur, madame va venir.

LE COMTE.

Oui, oui, dites qu'il attendra.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je ne vois pas où est la plaisanterie, de vouloir absolument me faire connaître une femme malgré moi.

LE COMTE.

Effectivement, je te conseille fort de te plaindre. La Marquise est une femme charmante. Tu en as entendu parler comme cela du moins.

LE CHEVALIER.

C'est précisément parce qu'on dit qu'elle est charmante, que je ne veux pas la voir.

LE COMTE.

Songe donc qu'elle joint à la figure la plus délicieuse, une grâce dont on n'a point d'idée; un son de voix qui pénètre l'âme, la ravit, l'enchante! Dès le premier moment on est avec elle comme si on l'avait toujours connue; elle a tous les tons; elle inspire la confiance; enfin il n'y a point de femme comme cela. On a plus d'esprit avec elle qu'avec les autres femmes, elle saisit tout ce que vous dites, elle semble ne faire que développer vos pensées, et elle les fait naître.

LE CHEVALIER, brusquement.

Adieu.

LE COMTE, le retenant.

Qu'est-ce que c'est donc que cette folie?

LE CHEVALIER.

Folie? C'est peut-être l'action la plus sage que j'aurai faite de ma vie.

LE COMTE.

De venir chez une femme qui a envie de te connaître depuis long-temps et de ne la pas voir, c'est du moins très-peu honnête.

LE CHEVALIER.

Il n'est pas ici question d'honnêteté.... En un mot, je veux m'en aller.

LE COMTE.

Cette bizarrerie te décrierait entièrement. Je ne t'ai jamais vu aussi singulier; c'est inconcevable!

LE CHEVALIER.

Cependant j'ai raison; mais vous autres gens légers, vous n'êtes pas faits pour comprendre cela. Ainsi je veux m'en aller absolument.

LE COMTE.

Que veux-tu donc que je dise à la Marquise?

LE CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras; mais je ne la verrai point.

LE COMTE.

Malgré la légèreté dont tu m'accuses, ne puis-je savoir ces raisons? Peut-être serai-je plus digne de les entendre que tu ne le penses.

LE CHEVALIER.

Une autre fois....

LE COMTE.

Non, ce n'est qu'à cette condition que je te laisserai aller.

LE CHEVALIER.

Ah! puisque tu le veux, écoute-moi.

LE COMTE.

Voyons.

LE CHEVALIER.

Cette fantaisie qu'a madame de Léry de me voir, me rappelle une suite de malheurs que j'ai éprouvés, et qui ont empoisonné le reste de ma vie.

LE COMTE.

Comment?

LE CHEVALIER.

Tu as connu la comtesse de Grandpré?

LE COMTE.

Oui; elle était bien.

LE CHEVALIER.

C'était une femme adorable ! Un étourdi comme toi me mène chez elle, précisément comme tu fais aujourd'hui ici. J'avais jusque-là été extrêmement dissipé, je ne croyais pas plus à l'amour qu'à la constance ; ces idées n'étaient jamais entrées dans ma tête. A peine ai-je vu cette femme, que je suis entièrement changé ; rien de tout ce qui m'enchantait auparavant, ne peut plus me plaire ; madame de Grandpré est tout pour moi.

LE COMTE.

Voilà un grand malheur, effectivement !

LE CHEVALIER.

Je crus m'apercevoir que je faisais sur elle la même impression. Le portrait que tu as fait de madame de Léry est précisément le sien. On jouait ce jour-là un opéra nouveau ; elle m'y mena. L'opéra, il n'en fut pas question pour moi : je ne vis et n'entendis rien du tout ; tant j'étais occupé d'elle. Elle me retint à souper. Je ne sais ce que je devins pendant tout ce temps-là ; c'était une presse qui n'avait rien d'égal. Elle s'en aperçut bien, à ce qu'elle m'a dit depuis ; et comme je lui plaisais, elle fut charmée de trouver une occasion de m'engager encore plus fortement et de s'assurer de moi. Elle proposa de jouer la comédie ; toute la compagnie applaudit à ce projet. On distribua les rôles ; j'eus celui de Darviane dans Mélanide, et elle fit celui de Rosalie.

LE COMTE.

C'est à merveille !

LE CHEVALIER.

Oui ; mais cette facilité que j'eus d'exprimer mes sentiments, fit que ma passion devint encore plus forte.

LE COMTE.

Tu devins heureux ?

LE CHEVALIER.

Que j'ai payé cher ces instants de bonheur ! On n'a jamais rien éprouvé de pareil !

LE COMTE.

Tu crains donc..... Ah! voilà la Marquise, il n'y a plus moyen de reculer.

LE CHEVALIER, voyant entrer la Marquise.

Ah, ciel!

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Madame, j'ai eu toutes les peines du monde à retenir le Chevalier; mais enfin je vous le livre.

LA MARQUISE.

Monsieur le Chevalier, il y a mille ans que j'ai envie de faire connaissance avec vous; cela ne doit pas vous étonner, parce que sûrement vous devez être très-recherché.

LE CHEVALIER.

Moi, madame; je ne sais pas pourquoi, et vous en conviendriez bien, si j'avais l'honneur d'être un peu plus connu de vous. Cela n'empêche pas que je ne sois extrêmement flatté.....

LE COMTE.

Il est extrêmement modeste, madame, le Chevalier.

LA MARQUISE.

C'est souvent le défaut des gens d'un vrai mérite.

LE COMTE.

Marquise, vous ne sortez pas encore : j'aurai le temps de faire une visite avant; je reviens dans le moment, et je vous laisse le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame, je crains de vous importuner. (Il veut s'en aller.)

LA MARQUISE.

Point du tout, restez donc. Comte, vous ne me ferez pas attendre!

LE COMTE.

Non, madame, non.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous donc. (Ils s'asseyent.) Vous avez été long-temps hors de Paris?

LE CHEVALIER, regardant la Marquise avec embarras.

Oui, madame, des affaires que je ne prévoyais pas, et puis l'habitude d'être à la campagne.....

LA MARQUISE.

Le Comte prétend que vous êtes devenu un peu sauvage; mais c'est qu'il est bien léger, et qu'il ne tient pas un plan. Pour moi, je ne trouve pas que ce soit exister que de n'être jamais avec soi-même que dans les chemins; et je fais grand cas des gens qui aiment la solitude: ce goût-là est une preuve que l'on sait penser, et cela annonce un caractère solide.

LE CHEVALIER.

Solide, madame, si vous voulez. D'ailleurs plus on pense, plus on est malheureux; il semble que c'est à force de parler beaucoup, qu'on parvient à se convaincre que les gens qui ne peuvent s'attacher à rien, évitent bien des maux.

LA MARQUISE.

Mais n'être attaché à rien, c'est précisément nager dans le vide; ce n'est pas exister, vous en conviendrez bien.

LE CHEVALIER.

C'est du moins n'être jamais dans le cas de rien perdre; et comme on ne peut compter sur rien, je crois que c'est une sorte de prévoyance à laquelle on ne doit pas se refuser.

LA MARQUISE.

Vous direz tout ce que vous voudrez: mais vous ne me persuaderez jamais que ce soit là votre système; c'est un propos qui sent le dégoût du monde. Je me suis quelquefois surprise dans cet état-là, c'est pourquoi je m'y connais, et je crois

qu'en peu de temps je vous devinerais..... Je parierais que vous avez l'âme du monde la plus franche, la plus sensible.

LE CHEVALIER.

Je ne saurais être fâché de la bonne opinion que vous avez de moi..... Mais quoique je haïsse la dissimulation..., je craindrais que vous ne me pénétrassiez trop facilement..... Il n'y a pas toujours à gagner à être vu à découvert. (Il se lève.)

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas abuser plus long-temps de votre complaisance; je sens combien peu je suis amusant, et je sors pénétré de la bonté avec laquelle vous m'avez souffert.

LA MARQUISE.

Souffert! Ce n'est pas là un terme fait pour vous; je veux que vous restiez, je l'exige comme s'il y avait long-temps que nous nous connussions, parce que j'espère que ce ne sera pas une connaissance d'un jour non plus.

LE CHEVALIER.

Madame....

LA MARQUISE.

Que faites-vous aujourd'hui....

LE CHEVALIER.

Madame, j'ai beaucoup d'affaires, et je compte....

LA MARQUISE.

Des affaires après dîner! Cela n'est pas possible. Il faut absolument que vous voyiez la pièce nouvelle, je vous donnerai une place dans ma loge. Vous ne pouvez pas refuser cela.

LE CHEVALIER, à part.

Je suis perdu! (A la marquise.) Madame, je ne sais point juger un ouvrage nouveau, du tout.... Quand vous l'avez vu, on exige votre avis, et cela m'embarrasse toujours.

LA MARQUISE.

Oui, je crois tout-à-fait cela.

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai; ainsi trouvez bon que je n'aie pas l'honneur de vous suivre.

LA MARQUISE.

C'est une défaite que ce propos-là. Vous devez juger les ouvrages d'esprit et de sentiment avec le tact le plus fin, j'en suis convaincue : mais si vous ne voulez pas dire votre avis, nous vous en fournirons; car vous souperez avec moi, et vous sentez bien qu'on parlera un peu de la pièce nouvelle.

LE CHEVALIER.

Madame, je suis engagé depuis long-temps, et....

LA MARQUISE.

Tenez, monsieur le Chevalier, c'est comme vos affaires cet engagement-là; je ne crois pas plus à lui qu'à l'autre. Réellement il y a aussi trop de sauvagerie dans votre conduite. Je veux vous rendre au monde; il n'y a point de société où vous ne deviez être sûr de plaire, quand vous ne reculerez pas toujours au lieu de vous livrer. Chevalier, vous souperez donc ici.

LE CHEVALIER.

Puisque vous le voulez, madame, je ne puis vous résister. (A part.) Où suis-je!

LA MARQUISE.

Il semble que vous ayez l'air du régret. Votre réserve me fait rire. Je suis presque persuadée que vous finirez par nous aimer à la folie.

LE CHEVALIER, à part.

O ciel! (Il se lève encore.)

LA MARQUISE.

Que faites-vous donc?

LE CHEVALIER, troublé.

Je pensais.....

LA MARQUISE.

Cette idée vous épouvante?

LE CHEVALIER.

Non, madame. (A part.) Elle devine tout ce que je pense.

LA MARQUISE.

Venez donc ici, écoutez. Dans la situation où vous me paraissez, vous devez aimer beaucoup la campagne.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; je compte même y retourner incessamment.

LA MARQUISE.

Vous avez raison : ce n'est que là où l'on vit réellement ensemble, où l'on cause, où l'on se connaît; et s'il y a de vraies liaisons, je crois que c'est à la campagne qu'elles se sont formées; n'est-ce pas là ce que vous avez éprouvé comme moi?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, les liaisons de Paris sont légères, parce qu'elles se forment dans un souper, une partie de spectacle, de jeu.

LA MARQUISE.

Oui, oui, elles ne peuvent pas avoir de suites; aussi comme je veux que la nôtre soit mieux fondée, je vous retiens pour passer un mois à Léry; voilà la campagne où vous irez incessamment; il ne faut pas que vous disiez non; c'est une chose arrangée.

LE CHEVALIER.

Mais....

LA MARQUISE.

J'ai affaire de vous absolument. Vous jouez très-bien la comédie, j'en suis sûr; je veux que vous la jouiez avec nous.

LE CHEVALIER, troublé, à part.

Ah, je vais m'enfuir!....

LA MARQUISE.

Oui, nous jouons le *Philosophe marié*. J'aime le rôle de Céliante à la folie; il faudra que vous preniez celui de Damon, il est charmant.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous prie de m'en dispenser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? Vous devez bien jouer les rôles d'amoureux.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne joue que les valets, et je suis bien votre serviteur. (Il sort avec précipitation.)

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc?.... Celui-là est incompréhensible. Ah! voilà le Comte, je l'entends; il va m'expliquer tout cela.

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

Eh bien, le Chevalier s'en va?

LA MARQUISE.

Je ne le comprends pas, je n'ai jamais rien vu de plus singulier.....

LE COMTE.

Comment! sur le portrait que je lui ai fait de vous, il ne voulait pas vous voir.

LA MARQUISE.

Et quel portrait donc?

LE COMTE.

Mais celui qu'on en peut faire; vous vous connaissez, et tout ce qu'on vous a répété mille fois est très-vrai.

LA MARQUISE.

Je ne crois pas que le Chevalier m'ait vue avec les mêmes yeux que vous.

LE COMTE.

Vous vous trompez.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi me fuir? Je l'ai traité le plus honnêtement du monde. Je lui ai même offert de le mener à la pièce nouvelle.

LE COMTE, riant.

Tout de bon?

LA MARQUISE.

Sûrement. Je lui ai proposé de souper ici.

LE COMTE, riant.

C'est délicieux!

LA MARQUISE.

J'ai voulu l'engager à venir à Léry, et pour cela je lui ai offert de jouer un rôle d'amoureux dans nos comédies.

LE COMTE, riant.

C'est inconcevable.

LA MARQUISE.

Il m'a dit qu'il ne faisait que les valets; qu'il était bien mon serviteur, et il s'est enfui.

LE COMTE, riant.

Ah, ah, ah, ah. Vous en rirez vous-même, quand vous saurez..... Mais il est tard, partons, je vous dirai tout cela en chemin.

LA MARQUISE.

Je suis aussi surprise de vos ris que de la conduite du Chevalier.

LE COMTE, riant.

Vous verrez si j'ai tort de rire.

(Ils s'en vont.)

LA ROSE ROUGE.

PROVERBE XLIII.

PERSONNAGES.

M. BROSSART, *maître peintre*.
Mme BROSSART.
M. VINOT, *cabaretier*.
BERTRAND, *garçon cabaretier*.

La scène est chez M. Brossart.

LA ROSE ROUGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BROSSART, Mme BROSSART.

M. BROSSART, tenant une pipe de tabac.

Pourquoi ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre soupe? Toujours des navets, des navets! Dis-moi donc une raison.

Mme BROSSART.

Parce que la fruitière ne veut pas m'en donner.

M. BROSSART.

Pourquoi cela?

Mme BROSSART.

Parce qu'elle n'en a pas.

M. BROSSART.

Elle n'en a pas?

Mme BROSSART.

Non, et elle dit qu'elle ne veut point s'en charger, parce que ses pratiques ne les aiment pas.

M. BROSSART.

Je les aime moi. Il faut aller ailleurs.

Mme BROSSART.

Mais je n'ai pas d'argent, et elle me fait crédit.

M. BROSSART.

Ah, de l'argent, de l'argent! la voilà, toujours de l'argent! Ce n'est pas de l'argent qu'il faut demander, c'est des carottes.

Mme BROSSART.

Tu ne veux pas me donner d'argent, parce que tu ne sais pas en gagner.

SCÈNE II.

M. BROSSART, délayant du rouge.

On ne paie plus les talents à présent. Cependant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu, pour nous égayer.

(Il chante.)

Vaste mer, dont le calme perfide (1)
Séduit les mortels ambitieux,
Crois-tu sur ta plaine liquide
Que j'affronte mille périls affreux?

SCÈNE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

Mon voisin, vous voulez bien que je vienne vous voir?

M. BROSSART, chantant.

Non, non, non, non, charmé.....

M. VINOT.

Comment, non, non? Pourquoi donc.

M. BROSSART.

Ah! c'est vous, mon voisin?

M. VINOT.

Oui vraiment. Vous disiez non, non.

M. BROSSART.

C'est que je chantais; parce que, quand on est appliqué comme cela quelquefois.... Enfin, vous vous portez bien?

M. VINOT.

A vous servir de tout mon cœur. Et vous?

M. BROSSART.

Vous voyez, comme cela, à travailler.

(1) Vieille chanson.

M. VINOT.

On dit que vous êtes fort occupé; cependant je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. BROSSART.

Vous n'avez qu'à dire, mon voisin; pour vous je quitterai tout.

M. VINOT.

C'est bien honnête à vous; mais c'est que je vous dirai une chose : je n'ai point encore d'enseigne, et cela est nécessaire, quoiqu'on dise, à bon vin il ne faut point de bouchon.

M. BROSSART.

Non; mais tout le monde ne sait pas cela. Eh bien, je vous ferai une enseigne. Voyons un peu qu'est-ce que vous voudriez; vous n'avez qu'à dire.

M. VINOT.

Je ne sais si vous approuverez mon idée, mais je voudrais mettre au Lion-d'Or.

M. BROSSART.

Si vous me demandez mon avis, franchement, là, je dirai ce que je pense.

M. VINOT.

Eh bien, voyons.

M. BROSSART.

J'aimerais mieux mettre, à la Rose-Rouge.

M. VINOT.

Tout ce que vous voudrez, mais pour la rose rouge je n'en veux point.

M. BROSSART.

Que voulez-vous donc?

M. VINOT.

Je veux absolument un lion d'or, parce qu'on dit, où vas-tu? au Lion-d'Or. D'où viens-tu? du Lion-d'Or. Où irons-nous? au Lion-d'Or. Où y a-t-il de bon vin? au Lion-d'Or. Où....

M. BROSSART.

Voilà bien de l'or dans tout cela. Est-ce qu'on ne dirait pas tout de même, à la Rose-Rouge, de la Rose-Rouge?

M. VINOT.

Enfin, c'est mon idée : que voulez-vous?

M. BROSSART.

C'est juste, il faut vous contenter. Cela sera plus cher, mais c'est égal.

M. VINOT.

Plus cher?

M. BROSSART.

Sans doute.

M. VINOT.

Mais combien encore?

M. BROSSART.

Un lion d'or? Voyons.... Cela ne peut pas vous revenir à plus ni moins que dix-huit francs.

M. VINOT.

Dix-huit francs? C'est bien cher.

M. BROSSART.

Oui; voilà pourquoi je vous proposais la rose rouge, qui est une affaire de douze francs. C'est pour votre bien; car moi, vous sentez....

M. VINOT.

Oui, cela fait une différence de six francs. Est-ce que vous ne pourriez pas faire quelque chose pour moi, là, diminuer un peu?

M. BROSSART.

Si vous voulez faire un marché avec moi, par lequel vous me donnerez votre vin à douze sous pour dix sous, je ne vous ferai payer que quinze francs.

M. VINOT.

Mais mon vin à douze sous est d'une meilleure qualité que celui à dix; et celui à dix est très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

M. BROSSART.

Non; je veux de celui à douze sous.

M. VINOT.

Mais trente bouteilles à douze, cela fera toujours dix-huit francs.

M. BROSSART.

Cela ne fera que quinze francs, si je ne les prends que pour dix sous la bouteille.

M. VINOT.

Allons, allons, nous nous accommoderons. Ne vous embarrassez pas; puisque vous le voulez, je vous donnerai du vin à douze.

M. BROSSART.

Je compte bien sur cela; mais quand aurai-je mon vin?

M. VINOT.

Tout-à-l'heure si vous voulez; mais quand aurai-je mon enseigne?

M. BROSSART.

Je vais y travailler dans l'instant; envoyez-moi le vin, mais du vin à douze.

M. VINOT.

Vous allez l'avoir. Adieu, mon voisin.

M. BROSSART.

Adieu, mon voisin. Je ne vous reconduis pas, pour perdre moins de temps.

M. VINOT.

Point de cérémonie entre voisins; sans cela je ne viendrais pas vous voir, et j'aime beaucoup à voir peindre : ainsi vous voyez bien que....

M. BROSSART.

Allons, allons; je m'en vais donc travailler.

M. VINOT.

C'est bon; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

M. BROSSART.

Adieu, adieu. A douze toujours.

SCÈNE IV.

M. BROSSART, se mettant à travailler. (Il peint une rose rouge.)

Quelle diable de fantaisie de vouloir un lion d'or! Ah! je t'en répons; tu auras..... tu auras..... un lion d'or! Pourvu qu'il m'envoie du vin toujours. Allons, allons, qu'importe? Quand le vin sera une fois ici, je ne le rendrai pas.

SCÈNE V.

M. BROSSART, Mme BROSSART sans voir ce que peint M. Brossart.

Mme BROSSART.

Eh bien, vas-tu lui faire une enseigne?

M. BROSSART.

Oui, j'y travaille.

Mme BROSSART.

Et combien te donnera-t-il?

M. BROSSART.

Quinze francs.

Mme BROSSART.

Tant mieux; car j'attends après cet argent-là pour acheter bien des choses.

M. BROSSART.

Ah! tu attendras long-temps.

Mme BROSSART.

Comment, est-ce qu'il ne te paiera pas tout de suite?

M. BROSSART.

Si fait; mais il nous donnera du vin, au lieu d'argent.

Mme BROSSART.

Du vin, du vin! Tu ne penses qu'à boire.

M. BROSSART.

Et toi tu n'aimes que l'argent.

Mme BROSSART.

C'est qu'avec de l'argent on achète ce que l'on veut.

M. BROSSART.

Oui, mais c'est que j'aurai trente bouteilles de vin à douze sous; ce qui fait dix-huit francs au lieu de quinze.

Mme BROSSART.

J'aimerais mieux de l'argent.

M. BROSSART.

Il ne nous en aurait pas donné tout à l'heure peut-être, au lieu que nous serons payés tout de suite; quitte à revendre du vin.

Mme BROSSART.

Ah! tu y mettras bon ordre, tu le boiras.

M. BROSSART.

Peut-être. Tiens, il y a là quelqu'un à la porte.

Mme BROSSART.

Qui est-ce qui est là?

SCÈNE VI.

M. BROSSART, Mme BROSSART, BERTRAND, avec un panier rempli de bouteilles de vin.

BERTRAND.

N'est-ce pas ici où demeure M. Brossart?...

Mme BROSSART.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

C'est que voilà vingt bouteilles de vin que M. Vinot lui envoie.

M. BROSSART.

Ah! c'est bon : mais il en faut trente.

BERTRAND.

J'en vais apporter encore dix.

M. BROSSART.

Tiens, prends le panier, et porte le vin à la cave.

Mme BROSSART.

Oui, oui, vous n'avez qu'à m'attendre ici, mon garçon; je vais vous rendre le panier.

BERTRAND.

C'est bon, madame.

SCÈNE VII.

M. BROSSART, BERTRAND, regardant peindre.

M. BROSSART.

Est-il bon ce vin-là?

BERTRAND.

Oui, monsieur, c'est tout ce que nous avons de meilleur. D'abord, monsieur, nous ne pourrions pas vous en donner d'autre, parce que nous n'en avons que d'une sorte.

M. BROSSART.

Oui, mais il est bien cher.

BERTRAND.

Non, monsieur; on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

M. BROSSART.

Mais, au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

BERTRAND.

Monsieur, tout le monde le paie dix sous.

M. BROSSART.

Dix sous!.... Et vous n'en avez pas de plus cher?

BERTRAND.

Non, monsieur, il est tout du même prix.

M. BROSSART.

Ah, ah! c'est bon à savoir.

SCÈNE VIII.

M. BROSSART, Mme BROSSART, BERTRAND.

Mme BROSSART, rapportant le panier.

Tenez, garçon, voilà votre panier.

BERTRAND.

C'est bon.

M. BROSSART.

Vous allez rapporter le reste?

BERTRAND.

Oui, monsieur, tout-à-l'heure.

Mme BROSSART.

Faites bien nos compliments à M. Vinot.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas, madame.

SCÈNE IX.

M. BROSSART, M BROSSART.

Mme BROSSART, regardant peindre.

Eh bien, tu fais encore une rose rouge?

M. BROSSART.

Oui; je voudrais bien savoir ce que cela te fait.

Mme BROSSART.

Moi, rien; mais c'est que je ne t'ai jamais vu faire autre chose. Et puis ce sont des disputes, et l'ouvrage te reste.

M. BROSSART.

Celui-ci ne me restera pas, je t'en réponds.

Mme BROSSART.

Est-ce que M. Vinot t'a demandé une rose rouge?

M. BROSSART.

Non, il voulait un lion d'or.

Mme BROSSART.

Et pourquoi donc faire une rose rouge?

M. BROSSART.

C'est que je n'ai que du rouge.

Mme BROSSART.

Il fallait lui faire un lion rouge, du moins.

M. BROSSART.

Je n'en sais pas faire.

Mme BROSSART.

Ah! cela est différent. Je crois que tu ne sais faire que des roses. Et comment feras-tu?

M. BROSSART.

Je m'en vais écrire au bas, au Lion d'Or. (Il écrit, au Lion-d'Or.)

Mme BROSSART, levant les épaules.

C'est bien imaginé!

M. BROSSART.

Sans doute.

SCÈNE X.

M. BROSSART, Mme BROSSART; M. VINOT apportant le reste du vin.

M. VINOT.

Peut-on entrer?

Mme BROSSART.

Ah! c'est M. Vinot.

M. VINOT.

Oui; j'apporte le reste de votre vin.

Mme BROSSART.

Quoi, vous-même?

M. VINOT.

Parbleu, me voilà bien malade!

Mme BROSSART.

Donnez-moi, je m'en vais le serrer.

M. VINOT.

Je le porterai avec vous, si vous voulez, ma voisine.

Mme BROSSART.

Non, non; ne vous donnez pas cette peine-là. Je vais revenir.

SCÈNE XI.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

Elle est jolie, la voisine.

M. BROSSART.

Ah! comme cela. Vous avez bien de la bonté.

M. VINOT.

Et notre ouvrage, cela avance-t-il?

M. BROSSART.

Oui, cela ne sera pas long à présent.

M. VINOT.

Ah! voyons, voyons. (Il s'avance et regarde). Comment! c'est une rose rouge?

M. BROSSART.

Oui.

M. VINOT.

Mais nous sommes convenus que vous me feriez un lion d'or.

M. BROSSART.

Oui, vous; aussi ai-je mis au bas, au Lion d'Or.

M. VINOT.

Mais il y a une rose rouge.

M. BROSSART.

Qu'est-ce que cela fait? On lira toujours au Lion-d'Or.

M. VINOT.

Et ceux qui ne savent pas lire?

M. BROSSART.

Tant pis pour eux.

M. VINOT.

Ma foi, je ne prendrai pas cette enseigne-là.

M. BROSSART.

Vous la prendrez.

M. VINOT.

Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même, en mettant au Lion-d'Or au dessous d'une rose rouge.

M. BROSSART.

Oui; mais vous voyez, je suis honnête homme du moins; je ne vous fais pas accroire une chose pour une autre. Je ne me cache pas moi, et je vous donne deux choses pour une, le lion et la rose. Je ne suis pas comme vous.

M. VINOT.

Comme moi? qu'est-ce que vous voulez dire?

M. BROSSART.

Que vous me donnez du vin à dix pour du vin à douze.

M. VINOT.

Cela n'est pas vrai.

M. BROSSART.

C'est très-vrai; mais je ne me fâche pas, parce que vous n'en avez pas d'autre.

M. VINOT.

Je n'en ai pas d'autre?

M. BROSSART.

Sûrement, car votre garçon me l'a dit.

M. VINOT.

Il vous l'a dit? il a tort.

M. BROSSART.

Non; il a dit ce qu'il savait.

M. VINOT.

Eh bien, si vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le rendre.

M. BROSSART.

Non, je ne vous fais pas de chicane. Je le prendrai. Si vous en aviez d'autre, cela serait différent.

M. VINOT.

Je garderai mon vin, et vous garderez votre enseigne.

M. BROSSART.

Au contraire, je prendrai votre vin, et vous prendrez mon enseigne.

M. VINOT.

Cela ne sera pas.

M. BROSSART.

Cela sera.

M. VINOT.

Je m'en vais le reprendre.

M. BROSSART.

Je vous en empêcherai bien.

M. VINOT.

Nous verrons.

M. BROSSART.

Oui, nous verrons.

(Ils veulent se battre.)

SCÈNE XII.

M. BROSSART, Mme BROSSART, M. VINOT.

Mme BROSSART, se mettant entre deux.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous avez donc?

M. VINOT.

Ah! je m'en rapporte à madame Brossart.

M. BROSSART.

Je le veux bien.

Mme BROSSART.

Voyons, de quoi vous plaignez-vous?

M. VINOT.

Je lui ai demandé un lion d'or, et il me fait une rose au lieu d'un lion.

Mme BROSSART.

Mais ce n'est pas sa faute.

M. VINOT.

Comment? Il l'a fait exprès, il pouvait bien me faire un lion.

Mme BROSSART.

Non.

M. VINOT.

Pourquoi?

Mme BROSSART.

C'est qu'il n'en sait pas faire : il ne sait faire que des roses, et il n'avait que du rouge.

M. BROSSART.

Pourquoi dire cela?

Mme BROSSART.

C'est que c'est vrai... Ainsi, mon voisin, vous voyez bien qu'il ne pouvait pas mieux faire.

M. VINOT.

En ce cas-là, il faut qu'il me rende mon vin.

M. BROSSART.

Je suis plus raisonnable que lui, car je veux bien de son vin.

M. VINOT.

Parbleu, je le crois bien.

M. BROSSART.

Vous le croyez bien?

M. VINOT.

Sans doute.

M. BROSSART.

Mais si je voulais, je vous obligerais à me donner du vin à douze, puisque nous en sommes convenus.

M. VINOT.

Convenus?

Mme BROSSART.

C'est-il vrai?

M. VINOT.

Mais, comme cela.

M. BROSSART.

Vous n'en avez qu'à dix, vous ne pouvez pas faire mieux, je m'en contente.

Mme BROSSART.

C'est bien raisonnable; soyez de même.

M. VINOT, à madame Brossart.

Je ne demande pas mieux. Ce sera à cause de vous toujours.

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

Mme BROSSART.

Mais, mon mari, c'est fort honnête.

M. BROSSART.

Oui, pour toi.

M. VINOT.

C'est à une condition.

M. BROSSART.

Voyons.

M. VINOT.

C'est, puisque vous avez fait une rose, que vous effacerez l'écriture du lion d'or.

M. BROSSART.

Mais c'est un changement qui me donnera de la peine.

Mme BROSSART.

Ah, mon ami! il faut faire cela.

M. BROSSART.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais.....

Mme BROSSART.

Pourquoi ne le feriez-vous pas?

M. BROSSART.

C'est qu'il ne me reste pas de couleur du tout; j'ai employé tout ce que j'avais.

M. VINOT.

Vous n'avez qu'à en acheter.

M. BROSSART.

Ah ! si vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne heure.

Mme BROSSART.

C'est juste.

M. VINOT.

Non parbleu ; c'est bien assez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enseigne, et je la ferai corriger par un autre. (Il prend l'enseigne.)

M. BROSSART.

Comme vous voudrez.

M. VINOT.

Adieu, ma voisine.

Mme BROSSART.

Adieu, mon voisin.

M. VINOT.

Vous êtes une honnête femme, vous ; mais pour votre mari.....

M. BROSSART.

Allons, allons, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher, monsieur Vinot.

(Ils s'en vont.)

L'AUTEUR
ET L'AMATEUR.

PROVERBE XLIV.

PERSONNAGES.

M. DE LOUREVILLE, *amateur.*
M. PASTOUREAU, *poète.*
BÉRY, *laquais de M. de Loureville.*

La scène est chez M. de Loureville.

L'AUTEUR ET L'AMATEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LOUREVILLE, BÉRY.

M. DE LOUREVILLE.

A quelle heure vous a-t-on dit qu'on répétait?

BÉRY.

Monsieur, les musiciens arriveront à six heures.

M. DE LOUREVILLE.

A six heures?

BÉRY.

Oui, monsieur.

M. DE LOUREVILLE.

Allons, c'est bon. Apportez-moi ces papiers qui sont dans le sallon.

BÉRY.

Je les ai mis ici, sur votre bureau. (Il s'en va.)

M. DE LOUREVILLE.

Oui, les voilà.

SCÈNE II.

M. DE LOUREVILLE, feuilletant des papiers.

De la musique travaillée : ce n'est point là ce qu'il nous faut, je le lui ai dit.... Bon! en voici un autre qui ne fait pas un seul vers alexandrin dans son récitatif....

SCÈNE III.

M DE LOUREVILLE, M. PASTOUREAU, BÉRY.

BÉRY, annonçant.

M. Pastoureau.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, ces messieurs m'ont dit qu'ils avaient eu l'honneur de vous parler de moi, et que vous aviez eu la bonté de leur dire que vous verriez volontiers mon poëme.

M. DE LOUREVILLE.

Ah! oui, je me rappelle : c'est un opéra-ballet?

M. PASTOUREAU.

Oui, monsieur, c'est Jupiter et Léda.

M. DE LOUREVILLE.

Jupiter et Léda?.... Ah, monsieur! c'est une chose bien difficile à faire qu'un opéra. Asseyez-vous donc.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, je serai charmé que vous vouliez bien me donner vos conseils ; je les suivrai avec grand plaisir.

M. DE LOUREVILLE.

J'ai toujours été épouvanté de cette entreprise ; c'est ce qui fait que je n'ai jamais osé la tenter : je sais bien tous les moyens qu'il faut employer pour réussir, et bien des auteurs m'ont eu l'obligation de leurs succès, mais c'est après bien du travail.

M. PASTOUREAU.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien avoir les mêmes bontés pour moi.

M. DE LOUREVILLE.

Oui-dà, voyons, voyons votre poëme.

M. PASTOUREAU.

Voici, monsieur, comme je commence. Je veux d'abord une ouverture analogue au premier acte.

M. DE LOUREVILLE.

Monsieur, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Mais je vous demande pardon; je veux une musique douce, laquelle peigne le repos, l'ennui même, s'il est possible. Je ne veux que des flûtes très-adoucies.....

M. DE LOUREVILLE.

Vous voyez bien que vous voilà tout-à-fait hors des principes.

M. PASTOUREAU.

Comment, monsieur, je ne peux pas commencer par des flûtes?

M. DE LOUREVILLE.

Non, monsieur, gardez-vous-en bien; vous ne trouveriez pas de musicien qui voulût se charger de mettre votre poëme en musique, et il aurait raison.

M. PASTOUREAU.

Pourquoi donc cela?

M. DE LOUREVILLE.

Rien n'est plus aisé à comprendre. Avec des flûtes, où serait le premier coup d'archet?

M. PASTOUREAU.

Mais le premier coup d'archet....

M. DE LOUREVILLE.

Ne saurait se retrancher. Non, monsieur, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Eh bien, monsieur, voyez toujours le plan de mon poëme.

M. DE LOUREVILLE.

Monsieur, monsieur, vous aurez de la peine....

M. PASTOUREAU.

Lorsqu'on lèvera la toile, on verra l'Olympe assemblé, les grâces, les jeux et les ris dansants dans une gloire; Jupiter bâille; Neptune vient parler à Jupiter, qui se réveille; Junon est inquiète; les grâces, les ris et les jeux disparaissent, et suivent Jupiter. La jalousie s'offre à Junon, et elle la suit.

M. DE LOUREVILLE.

Eh, monsieur, vous n'y êtes pas, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Quoi, monsieur, vous n'êtes pas enchanté de cet acte-là?

M. DE LOUREVILLE.

Non, monsieur, l'acte du ciel n'est jamais le premier; vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais, monsieur, cela fait une espèce de prologue; il me semble qu'on ne peut pas mieux commencer.

M. DE LOUREVILLE.

Oh! non, ce n'est pas cela; il faudrait....

M. PASTOUREAU.

Ah, monsieur, dites!

M. DE LOUREVILLE.

Non, non, voyons la suite.

M. PASTOUREAU.

La décoration représente un bocage au bord de la mer. Léda paraît, suivie des nymphes, qui dansent pour l'amuser; mais Léda, après avoir reçu leur hommage, leur ordonne de s'éloigner. Elle confie son amour pour le Triton Glaucus, à Corinne, son amie. La mer s'agite, elle espère qu'elle va voir son amant; il paraît un cygne qui s'approche d'elle. Elle le croit envoyé par Glaucus; elle le caresse, et elle est entourée d'un nuage épais, dans lequel elle est enlevée. Les nymphes se réunissent pour plaindre Léda; chœur de plaintes qui attirent Glaucus et lui apprennent son malheur. Il va implorer Neptune.

M. DE LOUREVILLE.

Mais, monsieur, un moment; vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment, monsieur?

M. DE LOUREVILLE.

Votre acte ne finit pas par un ballet; je n'approuve point cela.

M. PASTOUREAU.

Mais, cependant à présent.....

M. DE LOUREVILLE.

Je le sais bien; et puis Glaucus n'a pas un entretien avec Léda.

M. PASTOUREAU.

Il n'en aura point, monsieur.

M. DE LOUREVILLE.

Il n'en aura point?

M. PASTOUREAU.

Non, monsieur, je ne veux point de récitatif, ni de scène.

M. DE LOUREVILLE.

Vous n'en voulez point?

M. PASTOUREAU.

Non, monsieur; tout est en action...

M. DE LOUREVILLE.

Vous ne réussirez pas, monsieur; ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Voyez jusqu'au bout.

M. DE LOUREVILLE.

Je vous attends à l'enfer.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point d'enfer.

M. DE LOUREVILLE.

Point d'enfer! point d'enfer! Et vous faites un opéra?

M. PASTOUREAU.

Oui, monsieur.

M. DE LOUREVILLE.

Mais, monsieur, il faut des oppositions.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis pas le contraire.

M. DE LOUREVILLE.

Allons, voyons, voyons; mais vous n'y êtes pas, si vous ne mettez pas d'enfer. Faites donc un.....

M. PASTOUREAU.

Quoi, monsieur?

M. DE LOUREVILLE.

Je vous dirai après; continuez.

M. PASTOUREAU.

La scène représente le palais de Neptune, bâti en coquilles, en corail, en perles, et toutes les productions de la mer que l'on trouve dans les cabinets d'histoire naturelle.

M. DE LOUREVILLE.

Il doit être formé de glaçons verts et de pierres rouges avec des herbes. Vous n'y êtes pas, monsieur.

M. PASTOUREAU.

Mais tout cela n'est pas cher, et je ne veux rien épargner pour Neptune; je veux que cette décoration soit peinte par Agricola. (1)

M. DE LOUREVILLE.

Monsieur, monsieur, ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Glaucus vient attendre Neptune. Monologue de Glaucus. Neptune paraît, il l'implore contre le cygne qui a enlevé Léda. La cour de Neptune est composée de Tritons et de Néréides. Junon paraît sur un arc-en-ciel, et se plaint à Neptune de ce qu'il se trouve que Jupiter, pour lui faire une infidélité, prenne la forme d'un habitant de la surface des eaux. Neptune lui promet de s'en plaindre au destin, et il lui fait donner une fête par sa suite. Ixion, dont l'amour pour Junon la fait suivre partout, l'assure qu'il va la venger, en dérobant le feu du ciel pendant que Jupiter est sur la terre, pour lui brûler ses ailes de cygne. Il part. Les habitants des eaux sont alarmés, et craignent la sécheresse que ce feu pourra produire. Junon remonte sur son arc-en-ciel, en recevant leurs prières d'arrêter le projet d'Ixion.

(1) Peintre allemand, qui a peint des coquilles en miniature.

M. DE LOUREVILLE.

Eh, monsieur, vous confondez ici....

M. PASTOUREAU.

Monsieur, cela marche très-bien.

M. DE LOUREVILLE.

Non, vous dis-je, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment?

M. DE LOUREVILLE.

Ce n'est pas cela : ne voyez-vous pas que voilà tous les éléments confondus, et qu'il faut les distinguer?

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DE LOUREVILLE.

Voilà l'air, le feu et l'eau ensemble.

M. PASTOUREAU.

Non, monsieur, ma fête est d'habitants des eaux.

M. DE LOUREVILLE.

Mais le feu, où sera-t-il?

M. PASTOUREAU.

A la fin.

M. DE LOUREVILLE.

Quoi, l'enfer au dernier acte? On n'a jamais fini par des démons. Ce n'est pas cela, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point de démons.

M. DE LOUREVILLE.

Point de démons, point d'enfer! Impossible de réussir, vous n'y êtes pas. Il faudrait du moins.....

M. PASTOUREAU.

Parlez ; monsieur, je vous écoute.

M. DE LOUREVILLE.

Non, non ; nous verrons après.

M. PASTOUREAU.

Jupiter a transporté Léda à la Chine.

M. DE LOUREVILLE.

A la Chine?

M. PASTOUREAU.

Oui, monsieur.

M. DE LOUREVILLE.

A la Chine, c'est bien quelque chose! Mais je ne vois pas là d'enfer: et puis ce serait trop tard.

M. PASTOUREAU.

Permettez. Il est obligé de retourner au ciel pour punir Ixion. Pendant ce temps-là, le roi de la Chine veut enlever Léda. Mercure fait venir les combattants de Jupiter: les Chinois sont repoussés, le roi est prisonnier. Glaucus paraît, et apprend à Mercure que le destin lui a accordé Léda, et que Jupiter et Junon, en faveur de cet arrêt, se sont raccommodés. Mercure rend la liberté au roi de la Chine et à ses combattants. Le roi donne une fête chinoise à Glaucus et à Léda, qui chantent un duo, à quoi un chœur chinois répond. Ixion, qui est précipité du ciel après le retour de Jupiter, met, en tombant, le feu à un artifice chinois superbe, qui termine l'opéra. Vous voyez bien, monsieur, que voilà du feu.

M. DE LOUREVILLE.

Oui; mais ce n'est pas là sa place, non plus que celle des combattants: il faut corriger cela, et suivre la marche indiquée.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, aidé de vos conseils, je ne demande pas mieux; mais voyez du moins les vers s'ils sont lyriques.

M. DE LOUREVILLE.

Montrez. Avec de la docilité, vous pourrez faire quelque chose; mais vous n'y êtes pas encore. Je vous aiderai, parce que je vous trouve des dispositions. Voyons quelques morceaux.

M. PASTOUREAU.

Voici, si vous voulez bien, le monologue de Glaucus, dans le palais de Neptune.

M. DE LOUREVILLE.

A la bonne heure.

M. PASTOUREAU.

Cruel destin, suspends ta rigueur!
Charmant Amour, dont je chéris la flamme,
Ne veux-tu régner dans mon cœur
Que pour troubler mon âme?
Je crois, monsieur, que cela doit vous plaire?

M. DE LOUREVILLE.

On voit bien que vous avez des idées, mais ce n'est pas cela. Je voudrais....

M. PASTOUREAU.

Mais, monsieur, la priere au destin amène le dénoûment.

M. DE LOUREVILLE.

C'est la tournure de ce monologue, qui devrait être autrement. (Rêvant.)

Cruel destin, suspends ta rigueur!

C'est une invocation?

M. PASTOUREAU.

Oui, monsieur.

M. DE LOUREVILLE.

Je sens bien cela; mais je voudrais tourner ce vers-là....

M. PASTOUREAU.

Comment?

M. DE LOUREVILLE.

Attendez.

Cruel destin....

Laissez-moi faire, laissez-moi faire.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis mot.

M. DE LOUREVILLE.

Passez-moi l'écritoire, je vous prie.

M. PASTOUREAU.

La voilà.

M. DE LOUREVILLE.

Voyons. (Il prend une plume.)

Cruel destin, suspends ta rigueur!

Je ne peux pas vous passer cela.

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DE LOUREVILLE.

Ne me distrayez pas.., Je voudrais mettre.... Non.., Pourquoi pas?

Rigoureux destin, suspends ta cruauté.,..

Non, non; ce n'est pas cela non plus. Que diable!... Attendez.

Cruel destin....

Cruel destin, suspends...., suspends....

M. PASTOUREAU.

Vous n'avez que *ta rigueur* à mettre.

M. DE LOUREVILLE.

Je crois que vous avez raison. Voyons.

Cruel destin, suspends.... ta rigueur.

Oui, c'est ce qu'il fallait mettre.

M. PASTOUREAU.

Mais, je l'avais mis aussi.

M. DE LOUREVILLE.

Suspends ta rigueur?

M. PASTOUREAU.

Oui, vraiment, voyez. (Lui montrant.)

M. DE LOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raison. Allons, je vous passe ce vers-là. Mais pour

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. PASTOUREAU.

Mais, monsieur, que diriez-vous à la place?

M. DE LOUREVILLE.

Ce que je dirais?... Mille choses au lieu de cela.

Charmant Amour...

Mais voyez donc comme cela est commun!

M. PASTOUREAU.

J'en conviens.... Mais voudriez-vous mettre,

Tendre Amour, dont je chéris la flamme!

M. DE LOUREVILLE.

Non, non.

Dont je chéris la flamme!

M. PASTOUREAU.

Il faut adoucir le reproche que je fais à l'Amour.

M. DE LOUREVILLE.

Sans doute, par conséquent vous n'y êtes pas. Voici ce qu'il faut dire. (Il rêve.) Ne m'interrompez pas. Oui, non; c'est que ce que vous dites là à l'Amour, me dérange. Comment y a-t-il?

M. PASTOUREAU.

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DE LOUREVILLE.

Charmant Amour....

M. PASTOUREAU.

Dont je chéris la flamme.

M. DE LOUREVILLE.

Dont je chéris la flamme.

On peut laisser ce vers-là. Voyons les deux autres.

M. PASTOUREAU.

Ne veux tu régner dans mon cœur

Que pour troubler mon âme?

M. DE LOUREVILLE.

Un moment donc. Je ne suis pas content de cela : vous n'y êtes pas du tout.

Ne veux-tu régner.....

M. PASTOUREAU.

Oui, parce que le musicien aura de quoi faire une roulade sur le mot régner.

M. DE LOUREVILLE.

J'entends bien; mais.....

Ne veux-tu régner dans mon cœur.

Vous n'y êtes pas.

Dans mon cœur ne veux-tu régner....

M. PASTOUREAU.

Comme cela vous ne rimeriez plus à....

M. DE LOUREVILLE.

Comment, je ne rimerais plus?

M. PASTOUREAU.

Non, monsieur.

M. DE LOUREVILLE.

Pourquoi cela, monsieur?

M. PASTOUREAU.

Parce que le premier vers dit:

Cruel destin, suspends ta rigueur.

M. DE LOUREVILLE.

Oui, mais le second.

M. PASTOUREAU.

Le second est:

Charmant amour, dont je chéris la flamme.

M. DE LOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raison, laissons,

Ne veux-tu régner dans mon cœur....

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon âme?

M. DE LOUREVILLE.

Non pas, s'il vous plaît; je ne veux pas de ce vers-là. Vous me trouvez difficile....

M. PASTOUREAU.

Monsieur, je ne dis pas....

M. DE LOUREVILLE.

Mais je ne vous passerai pas cela. Je veux absolument que vous disiez....

M. PASTOUREAU.

Voyons, monsieur, je m'en rapporte entièrement à vous.

M. DE LOUREVILLE.

Vous allez voir, vous allez voir. J'ai une idée. Dites-moi une rime à flamme.... Non, je le tiens.

Ne veux-tu régner dans mon cœur....
Dans mon cœur....

Eh, mon dieu!....

Dans mon cœur....

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon âme?

M. DE LOUREVILLE.

Que pour?

M. PASTOUREAU.

Troubler mon âme?

M. DE LOUREVILLE.

Troubler mon âme?

N'est pas mal.

Que pour troubler mon âme?

J'en suis très-content! Vous voyez bien qu'à force de chercher on trouve.

Que pour troubler mon âme?

Le voilà, il faut l'écrire.

M. PASTOUREAU.

Mais c'est écrit; voilà comme il était fait.

M. DE LOUREVILLE.

Oui? (Il lit.) Ah! c'est vrai. Cela ne fait rien. Je suis très-content à présent de ce monologue.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, j'espère que par la suite, aidé de vos lumières...

M. DE LOUREVILLE.

Vous y pouvez compter; je me ferai un plaisir de vous dire naturellement ce que je pense.

M. PASTOUREAU.

Je vous en serai très-obligé.

M. DE LOUREVILLE.

Il n'y a que ce moyen-là de former les jeunes gens. Ah çà, je suis très-aise d'avoir fait connaissance avec vous.

M. PASTOUREAU.

C'est moi, monsieur....

M. DE LOUREVILLE.

Je verrai ces messieurs; mais dites-leur toujours que je suis très-content de votre poëme, parce qu'avec les petites corrections que j'y ferai comme cela, je compte qu'il ira.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, je le leur dirai; et si vous me le permettez, quelquefois j'aurai l'honneur....

M. DE LOUREVILLE.

Oui, le matin surtout, parce qu'on travaille mieux. Adieu, monsieur Pastoureau. Charmé de vous avoir vu.

M. PASTOUREAU.

Où allez-vous donc, monsieur?

M. DE LOUREVILLE.

Adieu. Je passe de l'autre côté, puisque vous le voulez.

LA VEUVE AVARE.

PROVERBE XLV.

PERSONNAGES.

M. RENAUD DU BOULOIR, *avocat.*
Mme DE RUPERT, *veuve.*
LE CHEVALIER DE SAINT-RIEUL.
LAPIERRE, *laquais de M. du Bouloir.*

La scène est dans le cabinet de M. du Bouloir.

LA VEUVE AVARE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DU BOULOIR, LAPIERRE.

M. DU BOULOIR.

Lapierre!

LAPIERRE.

Monsieur?

M. DU BOULOIR.

Est-il venu quelqu'un?

LAPIERRE.

Oui, monsieur, cette veuve qui demeure ici près, madame, madame....

M. DU BOULOIR.

Ah, madame de Rupert?

LAPIERRE.

Oui, monsieur, et puis M. le chevalier de Saint-Rieul.

M. DU BOULOIR.

Saint-Rieul?

LAPIERRE.

Oui, monsieur.

M. DU BOULOIR.

Je ne le connais pas.

LAPIERRE.

Ils reviendront tous les deux. Ah! tenez, voilà déjà monsieur le Chevalier.

SCÈNE II.

M. DU BOULOIR, LE CHEVALIER.

M. DU BOULOIR.

Monsieur le Chevalier, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer?

LE CHEVALIER.

Monsieur du Bouloir, je suis bien votre serviteur.

M. DU BOULOIR.

Asseyez-vous donc, monsieur, s'il vous plaît.

(Ils s'asseyent.)

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis capitaine d'infanterie, par conséquent très-peu riche; mais j'avais un oncle qui devait l'être beaucoup, parce qu'il était l'aîné de notre famille, et qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. DU BOULOIR.

Il est donc mort?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, il y a six mois. L'on m'a mandé qu'il n'avait rien laissé; c'est ce qui fait que je ne me suis pas pressé de venir. Mais comme il mangeait fort peu, je ne comprends pas ce qu'est devenu son bien.

M. DU BOULOIR.

N'a-t-on pas fait un inventaire à sa mort?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur; mais on n'a rien trouvé.

M. DU BOULOIR.

En ce cas-là, monsieur, vous ne pouvez rien demander.

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

M. DU BOULOIR.

Mais à qui a été le peu qu'il y avait?

LE CHEVALIER.

A sa veuve; car il n'a jamais eu d'enfants.

M. DU BOULOIR.

A sa veuve? Cela devient différent.

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, d'autant qu'elle est très-avare.

M. DU BOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'est elle qui rctient ce qui devait vous revenir de votre oncle.

LE CHEVALIER.

Je le crois comme cela.

M. DU BOULOIR.

Mais son bien, de quelle nature était-il?

LE CHEVALIER.

En très-bonnes terres : mais tout cela a été vendu; et je crains qu'en l'attaquant, elle ne réponde que tout a été dissipé du temps de mon oncle.

M. DU BOULOIR.

C'est sûrement ce qu'elle répondra, s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres.

LE CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider, ainsi je suis fort embarrassé.

M. DU BOULOIR.

Vous devez l'être en effet.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adresse à vous, monsieur, parce que vous êtes voisin de madame de Rupert, et que....

M. DU BOULOIR.

Quoi, c'est madame de Rupert?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, c'est la veuve en question.

M. DU BOULOIR.

Madame de Rupert est très-avare; et si elle a eu envie de vous frustrer, je ne suis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu pla-

cer ces fonds. Il pourrait très-bien se faire, si l'on n'a point de connaissance d'acquisitions, de contrats, que tout ce bien ne soit qu'en argent ou en papiers.

LE CHEVALIER.

Et comment le savoir?

M. DU BOULOIR.

C'est très-difficile; car c'est là le secret des avares, et ils ne le confient à personne.

LE CHEVALIER.

Il n'y a donc aucunes ressources?

M. DU BOULOIR.

Non, si vous êtes sûr qu'il n'y a ni fonds, ni contrats que l'on connaisse.

LE CHEVALIER.

Ah, monsieur, je suis un homme perdu!

M. DU BOULOIR.

Comment, ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez?

LE CHEVALIER.

S'il n'y avait que moi, ce ne serait rien; mais n'ayant plus de ressources, plus d'espoir d'avoir rien de la succession de mon oncle, je vais faire le malheur d'une personne que j'aime.... Ah, monsieur, elle en mourra de désespoir!

M. DU BOULOIR.

Vous ne l'épouserez pas, et elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

LE CHEVALIER.

Si j'étais seul, j'aurais bientôt fini mon sort. Vous ne savez pas à quel point je suis malheureux. Monsieur, mon état est affreux!

M. DU BOULOIR.

Vous m'épouvantez.

LE CHEVALIER.

J'ai grand besoin de vos conseils, de vos secours... Je crains d'être poursuivi....

M. DU BOULOIR.

Quelle affaire avez-vous?

LE CHEVALIER.

Monsieur, en arrivant à Arras où nous sommes en garnison, j'y devins amoureux d'une demoiselle qui est réellement charmante.

M. DU BOULOIR.

A Arras?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur.

M. DU BOULOIR.

J'y connais beaucoup de monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur, c'est la fille du receveur des tailles.

M. DU BOULOIR, avec étonnement.

Mademoiselle de Piremont?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur. Son père est-il de vos amis?

M. DU BOULOIR.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Ah, monsieur, ne nous trahissez pas, je vous en conjure!

M. DU BOULOIR.

Achevez, achevez.

LE CHEVALIER.

N'ayant point de bien, je ne pouvais espérer de l'obtenir; mais cela ne put diminuer mon amour. J'espérais encore de mon oncle, quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que je lui ai écrites, lorsque j'appris sa mort, et en même temps qu'il ne m'avait rien laissé.

M. DU BOULOIR.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Des moyens que nous avions pris pour nous voir, mademoiselle de Piremont et moi, nous ont plongés dans un abîme affreux.

M. DU BOULOIR.

Comment?

LE CHEVALIER.

Elle est devenue grosse; la crainte d'être exposée à la fureur de ses parents, et son désespoir si je ne voulais l'en sauver en l'enlevant, m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris, où nous sommes depuis huit jours, et tout prêts à mourir de misère, si vous ne trouvez pas quelque moyen de nous en tirer.

M. DU BOULOIR.

Monsieur, je n'abuserai pas de votre confiance en moi, et je ne vous ferai point de reproches sur le malheur où vous avez entraîné une malheureuse personne que vous dites que vous aimez. Mais savez-vous à qui vous parlez?

LE CHEVALIER.

Monsieur.....

M. DU BOULOIR.

A son oncle, au frère de M. de Piremont.

LE CHEVALIER.

Ah, monsieur! faites de moi ce qu'il vous plaira; mais, je vous en supplie, ayez pitié de votre malheureuse nièce: qu'elle ne soit pas la victime de mon imprudence. Je me jette à vos pieds. (Il s'y jette, et M. du Bouloir le relève.)

M. DU BOULOIR.

Monsieur, que faites-vous! Asseyez-vous, et écoutez-moi.

LE CHEVALIER.

Ah, monsieur!....

M. DU BOULOIR.

Les regrets ne feront rien à ce qui est arrivé; voyons le parti qui nous reste à prendre pour tout réparer. Il faut savoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de madame de Rupert. Je crois en imaginer un. Vous connaît-elle?

LE CHEVALIER.

Non, monsieur; je ne me suis point présenté à elle avant de savoir si j'avais droit de lui demander.

M. DU BOULOIR.

A la bonne heure. Si je ne réussis pas, je me charge de tout arranger vis-à-vis de mon frère, d'une façon ou d'autre. Je suis garçon, je ne veux point me marier, j'ai du bien, je le donnerai à ma nièce, à condition qu'elle vous épousera.

LE CHEVALIER.

Quoi, monsieur!

M. DU BOULOIR.

Point de remercîments.....

SCÈNE III.

M. DU BOULOIR, LE CHEVALIER, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, madame de Rupert est là-dedans qui demande à vous parler.

M. DU BOULOIR.

C'est justement elle que j'attendais. Monsieur le Chevalier, entrez dans ce petit cabinet, et vous en sortirez quand je vous appellerai.

LE CHEVALIER, voulant remercier M. du Bouloir.

Monsieur, permettez.....

M. DU BOULOIR.

Ne perdons pas de temps: Entrez, entrez là-dedans. (Le Chevalier entre dans le cabinet.) Toi, Lapierre, quand je frapperai du pied, tu entreras en criant au feu, et tu diras qu'il est chez l'épicier qui demeure à côté de madame de Rupert.

LAPIERRE.

Oui, monsieur.

M. DU BOULOIR.

Tu te tiendras ici dessous; tu entendras bien?

LAPIERRE.

Oh! ne vous embarrassez pas.

M. DU BOULOIR.

Allons, fais entrer madame de Rupert. Ne dis rien à personne de cela.

LAPIERRE.

Non, non, monsieur. Madame, donnez-vous la peine d'entrer. (Lapierre sort quand madame de Rupert est entrée.)

SCÈNE IV.

Mme DE RUPERT, M. DU BOULOIR.

Mme DE RUPERT.

Je ne sais, monsieur, si j'ai l'honneur d'être connue de vous?

M. DU BOULOIR.

Oui, madame, sûrement, j'ai cet honneur-là. Voulez-vous bien vous asseoir?

Mme DE RUPERT, *s'asseyant.*

Monsieur, je n'entends point du tout les affaires; j'ai très-peu de bien, je suis une pauvre veuve, bien à plaindre; le peu que j'avais, mon mari l'a mangé.

M. DU BOULOIR.

C'est très-fâcheux, madame, il ne fallait pas y consentir. Pour une femme raisonnable comme vous, il est étonnant que vous ne l'ayez pas empêché.

Mme DE RUPERT.

Monsieur, il est vrai, je l'aurais dû; mais un mari que l'on aime est toujours le maître. Je lui avais apporté en mariage deux cent mille francs.

M. DU BOULOIR.

Et il ne vous reste plus rien?

Mme DE RUPERT.

Monsieur, je n'ai eu ni mes reprises, ni mon douaire, et je suis réduite à vivre de très-peu de chose.

M. DU BOULOIR.

Mais il n'était pas dissipateur?

Mme DE RUPERT.

Monsieur, non; du moins on ne le croyait pas; et il est vrai que ce n'est pas le luxe qui nous a ruinés, mais de mauvaises affaires qu'il a faites toute sa vie, parce qu'il n'y entendait rien, et qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. DU BOULOIR.

C'est très-malheureux.

Mme DE RUPERT.

Sa dernière passion, qui a achevé de nous ruiner, a été sa chimie. On lui avait fait accroire qu'il ferait de l'or, et l'on a mangé tout ce qu'il avait en opérations réitérées; et quand on a vu qu'il n'avait plus rien, on l'a abandonné.

M. DU BOULOIR.

Que vous reste-t-il donc?

Mme DE RUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagère; et voyez, monsieur, comment avec cela répondre à un neveu qui prétend que son oncle est fort riche. On dit qu'il va arriver. Je n'entends point les affaires, et je suis très-inquiète.

M. DU BOULOIR.

Mais le bien de votre mari était en contrats, en terres sans doute, ainsi que le vôtre?

Mme DE RUPERT.

Oui, monsieur; mais tout cela a été vendu.

M. DU BOULOIR.

S'il ne reste rien en nature absolument, son neveu ne peut rien avoir.

Mme DE RUPERT.

Non?

M. DU BOULOIR.

Sûrement.

Mme DE RUPERT.

On m'avait dit....

M. DU BOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque, si vous êtes en règle? Si vous avez fait un inventaire, vous le lui présenterez; et s'il veut se porter héritier, il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

Mme DE RUPERT.

Vous avez bien de la bonté de me tranquilliser; mais ne me fera-t-il pas des frais toujours? S'il va me faire un procès sur ce qu'il me croit plus riche que je ne suis?

M. DU BOULOIR.

Quand il le gagnerait, si vous n'avez rien, il n'aura rien.

Mme DE RUPERT.

En ce cas-là je ne le crains pas.

M. DU BOULOIR.

Et vous avez raison. (Il frappe du pied.)

Mme DE RUPERT.

Monsieur, je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquillisée. Je sens que j'ai bien fait de venir vous consulter.

SCÈNE V.

Mme DE RUPERT, M. DU BOULOIR, LAPIERRE.

LAPIERRE, criant sans paraître.

Au feu, au feu, au feu, au feu!

Mme DE RUPERT, effrayée.

Ah, mon dieu, qu'est-ce que c'est que cela!

M. DU BOULOIR.

Où allez-vous donc? Attendez.

LAPIERRE, entrant.

Au feu, au feu, au feu!

SCÈNE VI.

Mme DE RUPERT, M. DU BOULOIR, LE CHEVALIER, LAPIERRE.

M. DU BOULOIR.

Lapierre, qu'est-ce que c'est? (Il fait signe au Chevalier qui a ouvert la porte.)

LAPIERRE.

Eh! monsieur, c'est le feu qui est chez l'épicier ici près.

Mme DE RUPERT, éperdue.

Ah, mon dieu! c'est à côté de chez moi. Je suis perdue! (Elle veut s'en aller.)

M. DU BOULOIR.

Non, non, madame, restez ici; nous allons voir à sauver vos effets.

Mme DE RUPERT.

Eh, monsieur, ils seront perdus, brûlés avant qu'on ait pu les découvrir!

M. DU BOULOIR.

Nous les trouverons, monsieur et moi. (Le Chevalier sort du cabinet.)

Mme DE RUPERT.

Non, monsieur, c'est dans l'épaisseur du mur, de l'argent, des papiers. Laissez-moi aller, je vous prie.

M. DU BOULOIR.

Comptez sur moi.

Mme DE RUPERT.

C'est toute ma fortune; il y a six cent mille francs, messieurs!

M. DU BOULOIR.

Tranquillisez-vous; ce ne sera peut-être rien.

Mme DE RUPERT.

Eh, messieurs, je veux y aller absolument.

M. DU BOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

Mme DE RUPERT.

Tout est peut-être volé!

M. DU BOULOIR.

Tenez, voyez à la fenêtre. Il n'y a pas la moindre apparence de feu.

Mme DE RUPERT.

Ah, monsieur!

M. DU BOULOIR.

Lapierre, qu'est-ce que c'est que ce feu? Il n'y a rien, n'est-ce pas? (Il lui fait signe de dire que non.)

LAPIERRE.

Non, monsieur, ce n'est rien.

Mme DE RUPERT.

C'est-il bien vrai, mon garçon?

LAPIERRE.

Oui, madame.

Mme DE RUPERT.

Ah, mon dieu, que j'ai eu de peur! Je veux aller voir toujours....

M. DU BOULOIR.

Madame, il n'y avait point de feu du tout, si vous voulez que je vous dise. Ceci n'est qu'une plaisanterie, et qui tournera sûrement à bien.

Mme DE RUPERT, étonnée.

Comment?

M. DU BOULOIR.

Oui, j'étais pénétré de douleur de voir qu'une honnête femme comme vous était réduite à avoir si peu de quoi vivre; et pour m'assurer que vous me disiez vrai, je vous ai fait donner cette alarme.

Mme DE RUPERT.

Quoi, monsieur, vous êtes capable d'une trahison pareille?

M. DU BOULOIR.

Madame, ce n'est pas un crime aussi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

Mme DE RUPERT.

Monsieur.... Paix donc.

M. DU BOULOIR.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez, que vous aviez six cent mille francs, en argent et en papiers.

Mme DE RUPERT.

Moi?

M. DU BOULOIR.

Oui; il n'est plus temps de dissimuler, il faut nous en donner absolument la moitié.

Mme DE RUPERT.

Mais, monsieur, c'est un dépôt.

M. DU BOULOIR.

Eh bien, si c'est un dépôt, je m'en vais faire mettre le scellé chez vous, et vous faire renfermer jusqu'à ce que ceux à qui il appartient se présentent. Voyez, déterminez-vous.

Mme DE RUPERT.

Monsieur, on n'use point comme cela de violence.

M. DU BOULOIR.

Pardonnez-moi; l'on a ce droit vis-à-vis de ceux qui veulent nous ôter ce qui nous appartient. D'ailleurs voilà monsieur, qui est le neveu de votre mari; il est le maître d'en user avec vous comme il lui plaira.

Mme DE RUPERT.

Quoi, vous êtes le chevalier de Saint-Rieul?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

Mme DE RUPERT.

Où me suis-je fourrée!

LE CHEVALIER.

Madame, consentez à ce que vous propose M. du Bouloir : ceci sera un secret, si vous le voulez.

Mme DE RUPERT.

Mais, messieurs, si j'ai dit six cent mille francs ; il n'y a pas cela, je me suis trompée.

LE CHEVALIER.

Eh bien, nous partagerons.

Mme DE RUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cent mille francs.

M. DU BOULOIR.

En ce cas on mettra le scellé, comme je vous ai dit, et puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

Mme DE RUPERT.

Allons, messieurs, venez chez moi, puisqu'il le faut absolument.

M. DU BOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider, madame.

Mme DE RUPERT.

Ah, mon dieu, pourquoi suis-je venue ici ! (Elle s'en va.)

LE CHEVALIER.

Quelles obligations, quels services !....

M. DU BOULOIR.

Vous êtes mon neveu. Finissons cette affaire sans perdre un instant ; nous irons chercher ma nièce après, et j'aurai la satisfaction de faire votre bonheur à tous deux ; ne serai-je pas bien récompensé? Allons, allons.

(Ils s'en vont.)

LA
PERMISSION DE CHASSE.

PROVERBE XLVI.

PERSONNAGES.

M. DU GREPONT,
M. DE VILLERVAL, } *en habits du matin.*
M. DE BONNIÈRE,

SAINT-ÉLOY, *piqueur, dressant des chevaux pour tout le monde.*

La scène est le matin, sur le rempart, à Paris.

LA
PERMISSION DE CHASSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DU GREPONT, SAINT-ÉLOY.

M. DU GREPONT.

Eh bien, Saint-Éloy, mon cheval, comment va-t-il?

SAINT-ÉLOY.

Pas mal; il commence à se bien mettre, je crois que vous en serez content; il aura une allure agréable.

M. DU GREPONT.

Et je pourrai tirer étant dessus?

SAINT-ÉLOY.

Oui, il sera fort sage.

M. DU GREPONT.

C'est bon; mais quand?

SAINT-ÉLOY.

Avant un mois.

M. DU GREPONT.

Il fait aujourd'hui un joli temps pour la chasse.

SAINT-ÉLOY.

C'est vrai.

M. DU GREPONT.

On parle des terres loin de Paris; et voilà où l'on en est, on n'en peut pas profiter.

SAINT-ÉLOY.

Comment, est-ce que la vôtre.....

M. DU GREPONT.

Elle est à vingt-cinq lieues; il faut y aller la veille qu'on veut y tirer.

SAINT-ÉLOY.

C'est loin.

M. DU GREPONT.

Quand vous en avez une plus près, on dit que ce n'est qu'une maison de campagne, et qu'on n'y peut pas chasser.

SAINT-ÉLOY.

Mais celle de M. de Villerval est tout près d'ici, et l'on y chasse.

M. DU GREPONT.

Oui, mais qui?

SAINT-ÉLOY.

Tout le monde.

M. DU GREPONT.

Il n'aime pas cela.

SAINT-ÉLOY.

Je vous assure qu'il donne même des permissions très-facilement.

M. DU GREPONT.

Lui?

SAINT-ÉLOY.

Oui; j'y ai chassé moi.

M. DU GREPONT.

Parce que vous lui dressiez un cheval.

SAINT-ÉLOY.

Il est vrai.

M. DU GREPONT.

Pour moi, je ne lui en demanderai pas.

SAINT-ÉLOY.

Pourquoi donc? Il serait charmé de vous faire ce plaisir-là.

M. DU GREPONT.

Oui, vous le connaissez bien. Il ne chasse jamais lui, mais je suis sûr qu'il me refuserait.

SAINT-ÉLOY.

Le voilà, parlez-lui; je vais monter votre cheval.

M. DU GREPONT.

Je ne lui en parlerai sûrement pas; je le connais.

SCÈNE II.

M. DE VILLERVAL, M. DU GREPONT.

M. DE VILLERVAL.

Ah! bonjour, du Grepont! Tu te promènes donc ce matin?

M. DU GREPONT, *s'en allant.*

Oui; bonjour.

M. DE VILLERVAL.

Eh bien, où vas-tu?... Il ne me répond pas seulement.

SCÈNE III.

M. DE VILLERVAL, M. DE BONNIÈRE.

M. DE BONNIÈRE.

J'ai fermé la porte du jardin; voilà la clef... Qu'est-ce que tu as donc? Qu'est-ce que c'est que cet air étonné?

M. DE VILLERVAL.

C'est du Grepont que je viens de trouver ici.

M. DE BONNIÈRE.

Eh bien?

M. DE VILLERVAL.

Je l'aborde, je lui parle. A peine me répond-il, et il s'en va.

M. DE BONNIÈRE.

Et qu'est-ce que tu lui as fait?

M. DE VILLERVAL.

Moi, rien du tout, et je ne vois pas pourquoi il serait fâché contre moi.

M. DE BONNIÈRE.

Il ne l'est sûrement pas.

M. DE VILLERVAL.

Je n'en sais rien. Il m'a regardé d'un air sombre qui me fâche; car je l'aime et je l'ai aimé de tous les temps.

M. DE BONNIÈRE.

Que diable peut-il avoir? Éloigne-toi; il vient par ici en rêvant, je vais le lui demander.

M. DE VILLERVAL.

Je le veux bien.

SCÈNE IV.

M. DE BONNIÈRE, M. DU GREPONT.

M. DE BONNIÈRE.

Qu'est-ce que tu fais donc là tout seul, du Grepont?

M. DU GREPONT.

J'attends mon cheval, que Saint-Éloy est allé monter.

M. DE BONNIÈRE.

Ah, ah! Mais tu as l'air de mauvaise humeur?

M. DU GREPONT.

Ce n'est rien: il faut s'attendre à tout dans la vie, et ne compter sur personne, pas même sur les gens que l'on croit ses meilleurs amis.

M. DE BONNIÈRE.

Cette maxime-là est un peu désobligeante pour moi.

M. DU GREPONT.

Je ne dis pas cela pour toi.

M. DE BONNIÈRE.

Est-ce que tu serais fâché contre Villerval?

M. DU GREPONT.

Moi, point du tout. Chacun est maître de ce qu'il a.

M. DE BONNIÈRE.

Mais encore? Il est inquiet de la manière dont tu l'as reçu.

M. DU GREPONT.

Je te dis que je ne lui en veux point du tout ; mais je n'aurai jamais affaire à lui.

M. DE BONNIÈRE.

Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

M. DU GREPONT.

Il le sait bien.

M. DE BONNIÈRE.

Non, d'honneur, et il voudrait savoir s'il a quelque chose à se reprocher vis-à-vis de toi.

M. DU GREPONT.

Eh, parbleu, sans doute ; suis-je homme à me fâcher sur rien ? En un mot, c'est très-mal à lui, et je devais m'y attendre.

M. DE BONNIÈRE.

Mais qu'est-ce que c'est ?

M. DU GREPONT.

Puisque tu veux absolument le savoir, je vais te faire juge de ce procédé-là. Tu me diras si entre amis tu as jamais rien vu de pareil.

M. DE BONNIÈRE.

Voyons.

M. DU GREPONT.

Je le rencontre ici tout-à-l'heure. Nous parlons du temps qu'il fait ; je lui dis que c'est un joli temps pour chasser. Il me répond qu'oui ; je me plains de ce que ma terre est trop loin pour que je puisse y aller d'un moment à l'autre.

M. DE BONNIERE.

Fort bien.

M. DU GREPONT.

Je lui dis qu'il est bien heureux de ce que la sienne n'est qu'à trois lieues de Paris ; que si la mienne était aussi près, j'irais tout-à-l'heure pour y tirer quelques perdreaux.

M. DE BONNIERE.

Il ne t'a pas offert d'y aller ?

M. DU GREPONT.

Bon, offert!...

M. DE BONNIÈRE.

Comment?

M. DU GREPONT.

Bien loin de cela, il m'en a refusé la permission.

M. DE BONNIÈRE.

C'est incroyable!

M. DU GREPONT.

Cela est pourtant vrai; Saint-Éloy était avec moi, qui en a été confondu et qui te le dira.

M. DE BONNIÈRE.

Je ne reconnais pas là Villerval.

M. DU GREPONT.

Oh, je le reconnais bien, moi; il est jaloux de sa chasse, il n'en fait pas toujours semblant.

M. DE BONNIÈRE.

Il y a sûrement dans tout cela quelque chose que je n'entends pas, ni lui non plus, et je ne veux pas que vous restiez brouillés; laissez-moi un peu, je veux éclaircir tout ceci.

M. DU GREPONT.

Moi, cela m'est bien indifférent; et si je n'attendais pas mon cheval, je ne resterais pas ici, je vous assure. (Il s'éloigne.)

M. DE BONNIÈRE.

Villerval....

SCÈNE V.

M. DE BONNIÈRE, M. DE VILLERVAL.

M. DE VILLERVAL.

Eh bien, qu'est-ce qu'il dit?

M. DE BONNIÈRE.

Ma foi, il dit.... Je trouve qu'il a raison.

M. DE VILLERVAL.

Comment, il a raison?

M. DE BONNIÈRE.

Oui, rappelle-toi.

M. DE VILLERVAL.

Mais à propos de quoi, quand lui ai-je manqué en rien?

M. DE BONNIÈRE.

Tout-à-l'heure, ici.

M. DE VILLERVAL.

Mais il n'a pas voulu me parler; ne te l'ai-je pas dit tantôt?

M. DE BONNIÈRE.

C'est vrai; cependant il se plaint de toi, et très-sérieusement.

M. DE VILLERVAL.

Je ne saurais deviner pourquoi.

M. DE BONNIÈRE.

C'est sur la chasse.

M. DE VILLERVAL.

Sur la chasse? Mais je ne l'aime point du tout, et j'y suis très-indifférent.

M. DE BONNIÈRE.

Pourquoi donc lui as-tu refusé de le laisser chasser chez toi, à Villerval?

M. DE VILLERVAL.

Je lui ai refusé une permission de chasse?

M. DE BONNIÈRE.

Oui, voilà de quoi il se plaint.

M. DE VILLERVAL.

Et quand?

M. DE BONNIÈRE.

Aujourd'hui.

M. DE VILLERVAL.

Il faut qu'il soit fou absolument. Il faudrait qu'il m'eût parlé pour cela; et je te le répéterai cent fois, si tu le veux, il m'a tourné le dos dès qu'il m'a vu.

M. DE BONNIÈRE.

Je m'en vais lui dire que tu ne comprends rien à tout cela.

M. DE VILLERVAL.

Dis-lui qu'il chassera chez moi tant qu'il voudra, qu'il ne saurait me faire un plus grand plaisir.

M. DE BONNIÈRE.

Il vaut mieux que tu le lui dises toi-même; il ne me croirait pas. Je vais te l'amener. (Il va à M. du Grepont.)

M. DE VILLERVAL.

J'y consens.

SCÈNE VI.

M. DE BONNIÈRE, M. DU GREPONT, M. DE VILLERVAL un peu loin des deux autres.

M. DE BONNIÈRE.

Eh bien, du Grepont, viens donc ici.

M. DU GREPONT.

Je ne comprends pas ce qui est arrivé à mon cheval, et pourquoi Saint-Éloy ne revient point.

M. DE BONNIÈRE.

Je viens de parler à Villerval. Il est fort étonné de tout cela. Il dit que tu ne lui as seulement pas voulu parler.

M. DU GREPONT.

Il dira tout ce qu'il voudra, il a tort.

M. DE VILLERVAL, s'approchant.

J'ai tort, c'est bientôt dit: pouvais-je te deviner?

M. DU GREPONT.

Comment deviner, quoi?

M. DE VILLERVAL.

Que tu avais envie de chasser.

M. DU GREPONT.

Je crois que cela n'était pas difficile.

M. DE VILLERVAL.

Mais quand je t'ai trouvé ici, m'as-tu parlé seulement? ne t'es-tu pas en allé comme un fou?

M. DU GREPONT.

Je conviens que tu ne m'as pas entendu.

M. DE VILLERVAL.

Il me ferait tourner la tête! Mais dis donc si tu m'as demandé d'aller chasser à Villerval.

M. DU GREPONT.

Demandé?.... Non.

M. DE VILLERVAL.

Pourquoi dis-tu que je t'ai refusé?

M. DU GREPONT.

Parce que..... parce que je suis sûr que si je t'en avais parlé, tu ne l'aurais pas voulu; voilà tout. (Il s'en va.)

M. DE BONNIÈRE.

On ne le tirera jamais de là. Allons nous promener.

(Ils s'en vont.)

LES
ÉPOUX MALHEUREUX.

PROVERBE XLVII.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-FIRMIN.
PAULINE, *femme de M. de Saint-Firmin.*
M. VINCENT, *tapissier-fripier.*
DUPRÉ, *valet-de-chambre de l'oncle de M. de Saint-Firmin.*
DUMONT, *ami de Dupré.*
UN HUISSIER.
UN COMMISSAIRE.
UN CLERC.
DES ARCHERS.

La scène est chez M. de Saint-Firmin, dans un appartement très-simple.

LES
ÉPOUX MALHEUREUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-FIRMIN est étonné, en entrant, de ne voir personne.

Quoi, Pauline n'est point ici! Pauline, Pauline! Que peut-elle être devenue? Comment a-t-elle pu se résoudre à sortir sans moi? Elle ne saurait être loin. Elle craindrait trop de m'alarmer. Quelle femme pourrait être aussi sensible! Sa tendresse pour moi... sa tendresse!... et j'ai fait son malheur, moi!... Oui; c'est mon amour.... Ah, Pauline! loin de me le reprocher, le tien pour moi semble augmenter encore! Quelle union devait être plus heureuse! Mais relisons la lettre que j'écris à mon oncle. Non, son âme ne saurait être toujours sans pitié! Que Pauline ignore du moins mon projet, s'il ne réussit pas. (Il s'assied, une table devant lui, sur laquelle il y a une écritoire, et il tire de sa poche un papier qu'il lit.)

« Vous êtes bien vengé, monsieur, de ma désobéissance;
» j'ai fait le malheur de tout ce que j'aime. Pauline languit a-
» vec moi dans la plus affreuse misère : sans avoir su mes torts
» envers vous, elle en partage la punition. Oui, monsieur, elle
» se reproche sans cesse d'être la cause, quoique innocente,
» qui m'a fait encourir votre indignation. Pourquoi, sans la
» connaître, avoir refusé votre consentement à notre mariage,
» et m'avoir forcé, par cette résistance, à vous demander les
» biens dont vous ne vous étiez chargé que par bonté, par a-
» mitié pour moi? Ils m'ont été ravis, ces biens, par un mons-
» tre qui, sous le nom d'ami, a trahi ma confiance. Ce n'est
» pas pour moi que j'implore votre pitié; c'est pour une fem-
» me vertueuse que j'adore, que vous aimeriez si vous la con-
» naissiez. Doit-elle être la victime de mon imprudence? Ah,

» mon oncle! ce n'est point ma grâce que je demande, mon » repentir ne suffit pas; mais Pauline mérite vos bontés : souf- » frez qu'elle aille vous trouver; soyez l'asile de la vertu... » Mais j'entends quelqu'un... C'est elle-même. (*Il serre sa lettre dans sa poche.*)

SCÈNE II.

PAULINE, M. DE SAINT-FIRMIN.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah, chère Pauline, en quel état vous voilà! Quel accablement! Que vous est-il donc arrivé?

PAULINE, *s'asseyant.*

Ah, Saint-Firmin, laissez-moi respirer!.... Je suis horriblement fatiguée.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je ne comprends pas pourquoi, seule, vous avez pu vous hasarder au milieu des embarras, du tumulte.... Vous, heurtée, sans égard; froissée par la foule.... dédaignée par ces âmes méprisables qui ne se sont enrichies qu'à force de bassesses; la vertu rampe quand le vice triomphe, et c'est à moi que vous devez cette humiliation!

PAULINE.

Ah, que vous augmentez ma peine, en voulant vous rendre seul coupable de nos maux! Eh, sans moi, les auriez-vous éprouvés? Au nom de notre amour, cessez....

M. DE SAINT-FIRMIN.

Eh bien, chère Pauline, je vous obéirai; vous triompherez toujours de moi. Mais dites, je vous prie, qu'est-ce qui a pu vous déterminer à sortir?

PAULINE.

Le désir d'adoucir tes maux; mais, Saint-Firmin, il n'y a plus d'amitié sur la terre; ses serments n'ont plus rien de sacré. Conservons précieusement cet amour qui nous reste.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Et c'est cet amour qui te perd!

PAULINE.

Lui? Non : le bonheur affaiblit souvent l'amour ; mais notre malheur m'attache encore plus vivement à toi ; dans tes bras il n'ose me poursuivre.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Que d'amour! que de courage!

PAULINE.

Nous en avons besoin. Écoute-moi. Effrayée de la cruelle situation où mon amour t'a réduit; près d'être accablés par les créanciers du malheureux à qui nous nous sommes confiés et pour qui nous avons répondu, à peine as-tu été sorti, qu'il m'est venu dans la pensée que nous pourrions peut-être recouvrer nos effets.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Comment?

PAULINE.

Julie, avec qui j'ai été au couvent, l'amie la plus tendre que j'aie eue de ma vie, Julie, ai-je dit, est à Paris; femme d'un homme en place, son crédit pourra nous servir. Je crois déjà voir dissiper tes maux ; Julie va les adoucir, son amitié pour moi me fait tout espérer. Je sors, je cherche sa demeure ; un vaste hôtel, une suite nombreuse m'assurent qu'elle jouit de l'état le plus brillant; j'applaudis à son bonheur, mon cœur le partage et me fait penser que je vais l'augmenter en la revoyant. La simplicité de mon vêtement jette dans l'erreur celui qui me conduit : il me mène chez les femmes de Julie ; je me fais annoncer sous ton nom, pour jouir de sa surprise et de toute la joie qu'elle aura de me revoir. J'entre, je lui parle ; mais, Dieu ! son âme n'est plus sensible au son de ma voix ; à peine daigne-t-elle me regarder. Que voulez-vous? me dit-elle. Sa froideur me pénètre de douleur, la force m'abandonne, je ne puis répondre ; elle réitère ses questions. Voyez, lui dis-je avec peine, c'est Pauline : n'êtes-vous plus Julie? Pau-

line! Pauline! reprend elle sèchement; qu'on lui donne un siége, et laissez-nous. Je respire, je me flatte qu'elle va se jeter dans mes bras; mais continuant avec la même indifférence, dans quel état vous voilà! que vous est-il donc arrivé? D'éprouver ce que l'ingratitude a de plus affreux! de ne voir en vous qu'une âme hautaine au lieu d'une âme sensible que j'espérais y trouver. Je vous plains, ai-je ajouté en me levant, de ce que la fortune a entièrement changé votre cœur. Dans cet instant un jeune homme est entré avec fracas : je suis sortie; elle m'a suivie, en me disant, voilà dix louis, peuvent-ils vous être utiles? Non, ai-je répondu fièrement, je les recevrais avec transport des mains de l'amitié, je les refuse avec mépris de celles de l'orgueil. Et la mort dans l'âme, je me suis traînée jusqu'ici, où je te retrouve. Tes regards me consolent, et ton amour effacera sûrement le souvenir d'un procédé aussi humiliant et aussi affligeant pour l'humanité.

M. DE SAINT-FIRMIN.

O femme toujours respectable! que vis-à-vis de Julie, dans votre infortune, vous étiez au-dessus d'elle!

PAULINE.

Mais vous, qu'avez-vous fait? que vous a dit Virteil?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Rien, je ne l'ai pas vu. Il vient d'avoir un régiment; et dans la joie de s'y aller faire recevoir, il est parti tout de suite.

PAULINE.

Eh bien, qu'une sage économie nous soutienne jusqu'à ce que...

M. DE SAINT-FIRMIN.

Sans argent, sans ressources.....

PAULINE.

Sachons nous restreindre au seul nécessaire; dans cette solitude, nous ne craindrons pas les regards de ceux qui veulent qu'on rougisse de n'avoir plus que de la vertu.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah! certainement, loin de nous chercher, ils nous fuiront. Mais j'entends quelqu'un; c'est le tapissier de cet indigne Préval : que veut-il?

SCÈNE III.

M. DE SAINT-FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT.

M. VINCENT.

Monsieur, si je ne me trompe, est monsieur de Saint-Firmin?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, monsieur Vincent; que voulez-vous?

M. VINCENT.

M. de Préval, monsieur, qui m'a chargé de vous fournir tout l'ameublement de la maison que vous occupiez, est parti sans me le payer; et sans doute c'est à vous que je dois m'adresser. Voilà le mémoire.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Mais je lui ai compté cet argent.

M. VINCENT.

Comme je ne l'ai pas reçu, c'est contre vous, monsieur, que je dois avoir mon recours.

PAULINE.

Ah! Saint-Firmin, chaque jour accroît notre malheur.

M. VINCENT.

Madame, je suis au désespoir de vous chagriner; mais M. de Préval m'a ruiné.... Ma famille est languissante, mourante de faim, et l'on vient d'obtenir un arret de prise de corps contre moi, si d'ici à deux jours je ne paie pas mille écus.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Votre peine augmente encore la nôtre, monsieur Vincent. Vous voyez les débris d'une fortune entièrement ruinée par le même homme, et nous sommes sans secours.

M. VINCENT.

Effectivement, je ne vois pas un des meubles que j'ai fournis.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Nous les avons vendus pour payer quelques malheureux domestiques et pour subsister.

M. VINCENT.

Quoi, monsieur, vous n'avez pas des amis puissants, qui pourraient vous aider encore?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Des amis! Avez-vous vécu jusqu'à présent sans mieux connaître les hommes? Amis, parents, tout nous abandonne.

M. VINCENT.

Pour moi, je saurai mourir dans la prison qu'on me destine; ce n'est avancer que de peu de temps ma dernière heure: mais ma femme, mes enfants.....

PAULINE, à M. de Saint-Firmin.

La situation de cet homme me pénètre de douleur!

M. DE SAINT-FIRMIN, après avoir rêvé.

Eh bien, monsieur Vincent, reprenez courage; j'espère pouvoir vous tirer de peine.

PAULINE.

Ah, Saint-Firmin, serait-il possible!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, je sais un homme qui connaît les biens qui doivent un jour me revenir: je prendrai avec lui tous les arrangements qu'il voudra.

M. VINCENT.

Quoi, monsieur?....

M. DE SAINT-FIRMIN.

Vous ne devez pas être la victime de notre imprudence. Allez, dans peu j'ose me flatter de pouvoir vous délivrer de toutes vos craintes.

M. VINCENT.

Monsieur, oserais-je vous demander combien je dois attendre encore?

M. DE SAINT-FIRMIN.

La journée ne se passera pas, sans que vous ayez de mes nouvelles.

M. VINCENT.

Monsieur, que ne vous devrai-je pas!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je ne fais que ce que je dois.

PAULINE.

Mais, Saint-Firmin, quel est donc cet homme sur qui vous comptez?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Un homme à qui je n'avais pas pensé pour nous, mais que le désir de soulager M. Vincent m'a rappelé, et qui nous sera sûrement utile : c'est M. Warthon.

M. VINCENT.

M. Warthon?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui.

M. VINCENT.

Le banquier?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Lui-même.

M. VINCENT.

C'est sur lui que vous comptez?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Assurément.

M. VINCENT.

Ah, monsieur, nous sommes perdus!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Comment?

M. VINCENT.

Hélas! monsieur, depuis deux jours il a fait banqueroute.

M. DE SAINT-FIRMN.

Justes dieux!

PAULINE.

Tout se réunit contre nous!

M. VINCENT.

Adieu, monsieur et madame. Je suis au désespoir de vous avoir chagrinés, ce n'était pas mon dessein; je vous en demande bien pardon.

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-FIRMIN, PAULINE.

PAULINE.

Ce malheureux Vincent augmente encore ma peine! On peut supporter ses maux; mais causer ceux des autres est aussi trop affreux!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah! si le ciel nous favorise quelque jour, je sens que toutes les épreuves que nous aurons souffertes seront un bien pour moi, puisqu'elles me font connaître l'excellence de ton cœur et la délicatesse de ton âme.

PAULINE.

C'est mon amour pour toi....

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah, tu méritais un meilleur sort! Qu'il est cruel de voir souffrir celle qui n'est faite que pour faire le bonheur de tous ceux qui la connaissent!

PAULINE.

Eh, ne fais-je pas le tien? Que me faut-il de plus?

M. DE SAINT-FIRMIN.

N'être pas en proie du moins à l'affreuse nécessité. Mais tâchons de nous y soustraire; voyons ensemble ce qui nous reste, dont nous puissions subsister.

PAULINE.

J'ai prévenu ton projet : viens et tu verras... Mais on frappe fortement; qui pourrait-ce être?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je ne sais... Entrez.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-FIRMIN, PAULINE, UN HUISSIER, UN COMMISSAIRE, UN CLERC, DES ARCHERS.

PAULINE.

Que vois-je! que nous veut-on?

L'HUISSIER.

Monsieur, en vertu d'une sentence obtenue par défaut....

M. DE SAINT-FIRMIN.

Par défaut, monsieur? Je n'ai pas la moindre connaissance....

L'HUISSIER.

L'assignation vous a pourtant été signifiée.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je n'en ai point reçu.

L'HUISSIER.

Cela ne fait rien, monsieur.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Comment, cela ne fait rien?

L'HUISSIER.

Non, monsieur; la sentence est rendue, et elle va être exécutée.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Est-ce de la part de M. Vincent?

L'HUISSIER.

Non. M. Vincent avait bien été mis par le procureur de la direction au nombre des créanciers du sieur de Préval, mais il vient dans l'instant de se désister de ses poursuites.

M. DE SAINT-FIRMIN.

M. Vincent?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur. Apparemment que vous l'avez satisfait?

PAULINE.

Ah! Saint-Firmin, quoi, ce M. Vincent, dans l'état où il est, a été capable..... Quelle âme honnête et sensible!

L'HUISSIER.

Monsieur, si vous pouvez aussi satisfaire les autres créanciers, je suis prêt à vous donner main-levée pour la saisie de vos meubles, en payant tous les frais.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Hélas! monsieur, nous ne possédons rien! Le malheureux Préval s'est emparé de tout ce que nous avions.

L'HUISSIER.

En ce cas, lesdits meubles vont être exécutés, et vendus à l'encan. Je vais les faire enlever.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Monsieur, je vous prie en grâce d'attendre encore.....

L'HUISSIER.

Cela ne se peut retarder d'un seul moment. Allons, vous autres, ne perdez pas de temps; démeublez cette chambre voisine par l'autre porte; pendant ce temps-là nous démeublerons celle-ci. (Il écrit en allant et venant.)

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah, monsieur, par pitié, écoutez-moi!

L'HUISSIER.

C'est inutile, je n'entends rien, je dois faire mon devoir.

PAULINE.

Et qui peut vous faire choisir à vous et à vos pareils un métier aussi détestable?

L'HUISSIER.

La nécessité de vivre, madame.

PAULINE.

La nécessité de vivre? et comment vit-on au milieu de pareilles horreurs?

L'HUISSIER.

Ah, madame! on se fait à tout.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Laisse, laisse ces inhumains, Pauline. Méritent-ils seulement tes regards? Oublions qu'il y a de tels hommes au monde; détournons nos yeux de dessus eux; viens, appuie-toi contre cette fenêtre; nous verrons dans ce peuple qui s'agite, des gens plus estimables, que le travail soutient contre l'infortune. Cette ressource nous manque; mais si le ciel ordonne que nous vivions encore, sans doute qu'il nous prépare des secours que nous ne prévoyons pas.

(Ils s'appuient tous les deux contre la fenêtre, pendant qu'on démeuble l'appartement. L'on emporte tout, et l'on ne laisse que la paille du lit, que l'on jette dans la chambre où ils sont.)

UN ARCHER, à l'huissier.

Nous avons fini, monsieur.

L'HUISSIER.

Il n'y a plus rien?

SECOND ARCHER.

Non, monsieur.

L'HUISSIER.

Allons-nous-en..... Monsieur et madame, je vous souhaite bien le bonjour.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-FIRMIN, PAULINE.

PAULINE, se retournant, et ne voyant plus que de la paille.

O Dieu! voilà donc tout ce qui nous reste pour meubles et pour aliment!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Chère Pauline, que dis-tu?

PAULINE.

Mes forces m'abandonnent; les derniers efforts du courage épuisent ma constance. (Elle tombe sur la paille, et elle s'évanouit dans les bras de M. de Saint-Firmin.)

M. DE SAINT-FIRMIN.

Elle perd connaissance! Malheureux que je suis! Pauline, ma chère Pauline, attends encore, ne meurs pas sans moi! Quel affreux moment! et quel secours lui donner! (Il tire un flacon de sa poche. Pauline fait un mouvement sans revenir tout-à-fait. M. de Saint-Firmin regarde l'or de la garniture du flacon avec une espèce de joie.) Mais, Dieu! que vois-je? Est-ce vous qui m'inspirez? L'or de ce flacon m'offre-t-il une ressource? Il est peut-être temps encore. (Il porte une seconde fois le flacon au nez de Pauline.) Pauline! (Elle se ranime, regarde autour d'elle, et elle est près de retomber.) Ma chère Pauline, rappelle ton courage; l'espoir renaît dans mon âme; hâte-toi de le partager. (Elle se relève et s'appuie sur M. de Saint-Firmin.)

PAULINE.

Hélas! d'où peut-il te venir, après ce que nous avons perdu?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Tu le sauras; le temps me presse.

PAULINE.

Explique-toi.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Permets que je te quitte, et sois sans crainte; je ne peux ni vivre ni mourir sans toi.

PAULINE.

Je ne crains pas que tu m'abandonnes.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Pourquoi donc prononcer ce mot?..... Mais ne me retiens pas davantage. Adieu. (Il s'en va.)

PAULINE.

O ciel!

M. DE SAINT-FIRMIN, revenant.

Écoute. Voilà le signe où tu reconnaîtras si notre malheur s'adoucit. Si tu me vois revenir en carrosse, voulant perdre moins de temps pour te rejoindre, rassure-toi, et jette dans la rivière qui passe sous cette fenêtre, cette paille, image affreuse de notre misère; qu'il ne nous reste plus rien qui nous la retrace. Adieu.

PAULINE.

Je t'obéirai; mais à quelles inquiétudes me laisses-tu en proie!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je pourrais perdre l'instant favorable. Laisse-moi aller, je te prie.

PAULINE.

Va donc. Puisse le ciel favoriser tes desseins!

SCÈNE VII.

PAULINE.

Quels projets peut avoir Saint-Firmin? Pourquoi ne me les a-t-il pas confiés? Le temps le presse; où peut-il donc aller? Se laisserait-il abuser par le vain espoir d'éprouver encore s'il est quelque ami, quelque homme sensible, généreux..... Il n'y faut pas compter : la misère effraie plus qu'elle n'attendrit; les malheureux demeurent isolés, tout le monde s'en éloigne! (Montrant la paille.) Voilà donc tout ce qui nous reste de cette fortune éclatante qui semblait assurer notre bonheur; mais pouvais-je prévoir que je causerais la perte de tout ce que j'aime! Passion funeste qui ne nous présente jamais qu'un sort délicieux! Amour qui m'es cher encore, malgré les maux que tu causes à l'époux que j'adore, ne permets pas que l'infortune nous sépare! Heureux, ou malheureux, qu'il revienne dans mes bras! (Elle écoute.) Mais n'entends-je pas une voiture? (Elle va regarder à la fenêtre et revient.) Ce n'est pas lui encore! Quels moments cruels! Pourquoi ne l'ai-je pas suivi! J'entends quelqu'un. Il revient sans doute sans avoir réussi. (Allant à la porte.) Est-ce toi, cher Saint-Firmin?

SCÈNE VIII.

PAULINE, DUMONT.

DUMONT.

Madame, est-ce ici que demeure M. de Saint-Firmin?

PAULINE.

Oui, monsieur.

DUMONT.

Y est-il?

PAULINE.

Non, monsieur.

DUMONT.

Reviendra-t-il bientôt?

PAULINE.

Je l'attends.

DUMONT.

Cela suffit.

PAULINE.

Monsieur, ne puis-je savoir ce que vous lui voulez?

DUMONT.

Madame, j'ai ordre de me taire, et de courir promptement dire que j'ai trouvé sa demeure.

SCÈNE IX.

PAULINE.

Que veut cet homme? Qui peut l'engager à s'informer de cette demeure? Quel intérêt?...... Les créanciers de l'odieux Préval.... Je frémis!... Si l'on voulait arrêter Saint-Firmin, le conduire en prison, lui! Ah! n'espérez pas que je l'abandonne. Il faudra m'arracher plutôt la vie que de vouloir m'en séparer. Quelle nouvelle inquiétude! Il n'y a donc point de peine qui ne puisse encore augmenter! Mais écoutons: c'est

Saint-Firmin peut-être. On arrête. Voyons. (Avec joie.) C'est lui-même! Ah, je respire! Notre malheur enfin va donc s'adoucir! Obéissons-lui promptement. (Elle jette la paille par la fenêtre qui donne sur la rivière.)

SCÈNE X.

PAULINE, M. DE SAINT-FIRMIN pâle et défait.

PAULINE.

Ah, Saint-Firmin, je te revois!... Mais, ô ciel!.. dans quel état!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah! Pauline, qu'avez-vous fait? Cette paille....

PAULINE.

Je vous ai obéi.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Il ne nous reste donc plus rien sur la terre.

PAULINE.

Que dites-vous? Ne m'avez-vous pas assuré que, si je vous voyais revenir en voiture....

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je me suis laissé abuser par l'espoir de voir adoucir tes maux.

PAULINE.

Eh bien, tu t'es trompé?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Hélas, oui! Ce flacon, qui m'était précieux, parce qu'il venait de toi, parce que c'était le premier gage de ta tendresse pour moi, je l'ai sacrifié à ce désir. Avec l'argent que j'en ai retiré, j'ai volé au lieu où l'on tirait la loterie; je me suis cru au comble du bonheur en trouvant encore des billets, et pas un de mes numéros n'est sorti. Juge de mon désespoir. La douleur m'accable, je tombe sans connaissance, on m'environne; à force de secours je reviens à moi, je ne puis me sou-

tenir; je dis ma demeure, et l'on me conduit ici comme je comptais y revenir si j'avais été plus heureux. Voilà ce qui a causé mon erreur.

PAULINE.

Eh bien, mourons; que pouvons-nous attendre actuellement? Les horreurs de la faim, qui termineront lentement notre vie, qui nous ôteront la force de nous tendre les bras en expirant!

M. DE SAINT-FIRMIN.

Quelle affreuse extrémité! étais-tu faite pour l'éprouver? Ah! si le ciel veut une victime, c'est moi seul....

PAULINE.

Quoi, tu pourrais mourir, et me laisser!..... Ah! qu'il ne nous sépare pas; mais que dis-je! peut-être en ce moment.... cher époux...... (Elle le tient embrassé par le milieu du corps.) Que rien ne nous désunisse; la mort même.... (On entend du bruit.) O Dieu! Barbares, arrêtez.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Que dites-vous? Quel effroi!

PAULINE.

C'est lui-même; je me meurs! (M. de Saint-Firmin la soutient.)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-FIRMIN, PAULINE, DUMONT, DUPRÉ.

DUMONT.

Viens, c'est ici.

DUPRÉ.

Ah, monsieur, dans quel état je vous retrouve.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Eh quoi, Dupré, que me veut-on? Mon oncle me fait-il arrêter? Pousse-t-il la barbarie....

DUPRÉ.

Votre oncle? Ah! monsieur, il est mort.

M. DE SAINT-FIRMIN, soupirant.

Mon oncle est mort?

DUPRÉ.

Oui, monsieur, et je vous cherche depuis trois jours pour vous l'apprendre. Il est mort désespéré de vous avoir traité avec tant de rigueur, et il vous a donné tous ses biens.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ah, pourquoi a-t-il attendu jusqu'au dernier moment à me donner des marques de sa tendresse! Qu'il m'eût été doux de lui prouver mon repentir, et de le voir me regarder sans colère avant de mourir!

DUPRÉ.

Vous connaissiez son caractère inflexible; la maladie l'avait bien adouci.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Chère Pauline, après tant de maux, votre vertu est donc enfin récompensée!

PAULINE.

Il m'est bien doux de n'avoir plus rien à craindre pour vous; mais, Saint-Firmin, allons trouver M. Vincent. Nous devons le secourir promptement.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Vous m'avez prévenu, ma chère Pauline, et je n'en suis point jaloux; nous pensions de même. Voilà comme il faut rendre grâce au ciel de ses bienfaits.

PAULINE, avec joie.

Nous sommes trop heureux! Le voici.

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT, DUMONT, DUPRÉ.

M. VINCENT, vivement.

Madame...

PAULINE.

Monsieur Vincent....

M. VINCENT.

On m'a prêté deux mille écus, et je viens les partager avec vous.

PAULINE.

Quel homme vous êtes.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Mon ami, nous n'en avons plus besoin, ni vous non plus; vous pouvez en être bien assuré.

M. VINCENT.

Serait-il possible! Qui peut mériter autant que vous d'être toujours heureux?

PAULINE.

Vous, monsieur Vincent.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, chère Pauline, c'est en partageant le bonheur, qu'on peut l'accroître et le fixer. Soyez-en le témoin, Dupré, et ne nous quittez jamais.

L'ÉCRIVAIN DES CHARNIERS.

PROVERBE XLVIII.

PERSONNAGES.

Mme DE L'AIGUILLE, *marchande lingère*. En robe rayée, relevée dans les poches, tablier à carreaux bleu, et grand bonnet.

Mlle JEANNETON, *sa fille*. Robe d'indienne, relevée dans les poches, tablier à carreaux rouge, petit bonnet.

M. DUBOIS, *débitant de tabac*. Habit brun, veste noire, jarretière noire, vieille perruque à la brigadière, canne sous le bras.

M. DUBOIS, *le fils, commis des barrières*. Habit gris, veste rouge, avec un petit bord d'or, jarretières rouges, chapeau bordé sur la tête, épée basse.

M. DISCRET, *écrivain des Charniers*. Habit gris, veste noire, perruque ronde, chapeau uni sur la tête.

NICOLAS, *commissionnaire*. Mauvaise veste sur un gilet sale; bonnet rouge, cheveux plats, guêtres.

La scène est sous les Charniers des Innocents.

L'ÉCRIVAIN DES CHARNIERS.

La scène représente les Charniers des Innocents. A droite est la boutique de madame de l'Aiguille, marchande lingère, et à gauche, un tonneau qui sert de bureau à M. Discret, écrivain.

Mlle JEANNETON, M. DUBOIS.

M. DUBOIS.

Mais, mademoiselle, si vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement comme vous le dites, pourquoi vous affligez-vous?

Mlle JEANNETON.

Ah, monsieur Dubois, si vous saviez!...

M. DUBOIS.

Comment, ne me trouvez-vous pas un assez bon parti? Ma place de commis de la barrière me vaut pourtant six cents francs par an.

Mlle JEANNETON.

Je le sais bien; mais ma chère mère ne vous connaît pas.

M. DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute, et si vous le vouliez elle me connaîtrait bientôt.

Mlle JEANNETON.

Si j'étais sûre qu'elle pût penser comme moi, monsieur, vous n'auriez rien à craindre.

M. DUBOIS.

Comment, rien à craindre? croyez-vous que je puisse avoir peur? vous ne me connaissez pas. Vous me faites trembler, mademoiselle Jeanneton.

Mlle JEANNETON.

Mais, par exemple, si elle voulait me marier à un autre que vous?

M. DUBOIS.

Ah, cela devient différent; mais je ne le crois pas.

Mlle JEANNETON.

Cela n'est pourtant que trop vrai.

M. DUBOIS.

Comment?

Mlle JEANNETON.

Je ne sais si vous connaissez M. Discret, l'écrivain qui demeure là, vis-à-vis de chez nous?

M. DUBOIS.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle JEANNETON.

Eh bien, c'est à lui que ma chère mère veut me marier.

M. DUBOIS.

A lui? et l'aimez-vous?

Mlle JEANNETON.

Si je l'aimais, je ne vous aimerais pas.

M. DUBOIS.

Ah, c'est vrai; comment ferons-nous?

Mlle JEANNETON.

Je n'en sais rien; car ma chère mère lui a donné sa parole, et il y compte, et voilà pourquoi je vous ai prié de me venir voir pendant qu'elle est sortie.

M. DUBOIS.

Et M. Discret, est-il un homme d'esprit?

Mlle JEANNETON.

Mais, je crois que oui; car c'est lui qui fait tous nos mémoires. Il écrit tout couramment des lettres pour tout le monde, et il est très-malin.

M. DUBOIS, rêvant.

Il écrit des lettres? Attendez; je serai aussi malin que lui, laissez-moi faire; dans peu vous entendrez parler de moi, et

vous verrez ce qui en sera, puisqu'il écrit des lettres. Je suis un homme... Enfin je ne vous en dis pas davantage.

Mlle JEANNETON.

Ah, je vous en prie, mon cher monsieur Dubois, dites-moi ce que vous ferez.

M. DUBOIS.

Je n'ai rien à vous refuser; mais je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Songez seulement à dire à votre chère mère que M. Discret vous a fait une infidélité, et ne vous embarrassez pas du reste.

Mlle JEANNETON.

Si vous m'aimiez bien, vous n'auriez pas de secret pour moi, et j'ai envie de me fâcher.

M. DUBOIS.

A quoi cela servira-t-il? Écoutez plutôt ce que j'ai encore à vous dire.

Mlle JEANNETON.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?

M. DUBOIS.

J'ai dit à mon père, qui a un débit de tabac auprès des Quinze-Vingts, que j'ai grande envie de me marier avec vous, et comme c'est le meilleur homme du monde, il doit venir aujourd'hui ici marchander une paire de chaussons, pour voir si vous êtes aussi jolie que je lui ai dit. Il m'a dit qu'il avait été à la noce de madame votre mère, et il a envie de renouveler la connaissance selon ce qui en sera, et ce serait un bon acheminement à notre mariage.

Mlle JEANNETON.

C'est très-bien pensé; mais qu'est-ce que vous ne voulez pas me dire?

M. DUBOIS.

Ah, vous en revenez toujours à vos moutons, et il faut que je m'en aille.

Mlle JEANNETON.

Eh bien, monsieur, allez-vous-en, et ne revenez jamais.

M. DUBOIS.

Quoi, vous vous fâchez tout de bon? Allons, embrassez-moi, pour faire la paix. (Il veut l'embrasser.)

Mlle JEANNETON, se débattant.

Non, monsieur, non, je ne le veux pas; finissez donc, vous allez faire tomber mon ouvrage. (Il tombe.) Bon, le voilà à terre. Il va être tout crotté.

M. DUBOIS.

Ah, ne vous fâchez pas, cela se séchera. (Il lui rend son ouvrage.) Adieu, mademoiselle, je suis votre très-humble serviteur.

Mlle JEANNETON.

Revenez bientôt.

M. DUBOIS.

Oui, oui, ne vous embarrassez pas.

Mlle JEANNETON.

Allez-vous-en vite, car je vois revenir ma chère mère.

M. DUBOIS.

Adieu donc.

Mlle JEANNETON.

Adieu, adieu.

SCÈNE II.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON pleure en travaillant.

Mme DE L'AIGUILLE.

Eh bien, qu'est-ce que tu as à pleurer? Tenez, voyez à dix-sept ans, si on peut être comme cela.

Mlle JEANNETON.

Mais, ma chère mère, quand vous saurez à l'occasion de quoi je pleure, je crois que vous penserez comme moi.

Mme DE L'AIGUILLE.

Effectivement, je pleurerai aussi moi, ah oui, tu vas voir. Allons, allons, laisse-moi passer à ma place, grande nigaude. (Mademoiselle Jeanneton se lève, sa mère passe, et elles s'asseyent toutes les deux.) Donne-moi un peu cette terrine, que j'épluche nos fèves.

Mlle JEANNETON.

Tenez, la voilà.

Mme DE L'AIGUILLE.

Et le sac aux féves? (Mademoiselle Jeanneton le lui donne, et elle épluche ses féves.) Ah çà, finis de pleurnicher comme cela; car tout cela m'ennuie.

Mlle JEANNETON.

Mais, ma chère mère, écoutez donc la raison de cela.

Mme DE L'AIGUILLE.

Allons, voyons; qu'est-ce qu'elle va dire?

Mlle JEANNETON.

Si vous vous fâchez....

Mme DE L'AIGUILLE.

Que je me fâche ou non, ce n'est pas ton affaire. Tais-toi et parle.

Mlle JEANNETON.

Vous savez bien que vous m'avez accordée en mariage à M. Discret.

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, parce que c'est un honnête homme et qui me convient; est-ce que tu n'en veux plus? en voici bien d'une autre! Bon gré malgré tu l'épouseras, premièrement et d'un, voilà qui est fini, je n'écoute plus rien.

Mlle JEANNETON.

Mais je ne dis pas que je ne l'aime plus.

Mme DE L'AIGUILLE.

Et qu'est-ce que tu dis donc? Il faut parler au lieu de pleurer.

Mlle JEANNETON.

Je dis que j'ai bien peur de ne pas être sa femme.

Mme DE L'AIGUILLE.

Et pourquoi cela?

Mlle JEANNETON.

Parce que.... (Elle pleure)

Mme DE L'AIGUILLE.

Eh bien?

Mlle JEANNETON.

Je n'oserais vous le dire.

Mme DE L'AIGUILLE.

Mais s'il faut que je le sache, je ne peux pas le deviner.

Mlle JEANNETON.

Dame, c'est qu'on m'a dit qu'il était devenu amoureux d'une autre, et qu'il voulait me faire une infidélité.

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, je ne crois pas celui-là; il peut te faire toutes les infidélités qu'il voudra, mais il faudra bien qu'il t'épouse, je n'entendrai pas raillerie là-dessus, un honnête homme n'a que sa parole.

Mlle JEANNETON.

Mais s'il est infidèle?

Mme DE L'AIGUILLE.

A présent cela ne fait rien; mais quand tu seras sa femme, je le ferai bien charrier droit. Est-ce que ton père ne voulait pas faire comme cela au bout d'un an de mariage? Ah pardi il ne s'y est pas frotté deux fois; il te le dirait bien, s'il n'était pas mort, le pauvre défunt!

Mlle JEANNETON.

Oui, mais si M. Discret en aime une autre, il ne voudra plus de moi. Il n'a pas paru encore à sa place d'aujourd'hui.

Mme DE L'AIGUILLE.

Oh, mais c'est lundi; il faut de la raison partout. Laisse-le venir, je lui parlerai, moi, il faudra bien qu'il réponde.

Mlle JEANNETON.

Ah! ma chère mère, ne lui dites rien encore. Il faut attendre et savoir si tout cela est bien vrai.

Mme DE L'AIGUILLE.

Voilà encore un joli sujet pour être amoureux d'une autre que de ma fille.

Mlle JEANNETON.

Nous verrons comment il se conduira.

Mme DE L'AIGUILLE.

Je veux bien ne lui pas parler ; mais c'est que s'il me fait une fois monter la moutarde au nez....

Mlle JEANNETON.

Il ne faut pas vous emporter.

Mme DE L'AIGUILLE.

Oh, je ne m'emporte pas ; va, va, laisse-moi faire, je sais comme il faut s'y prendre avec les hommes, tu n'as qu'à faire comme moi. Ne lui disons rien ni l'une ni l'autre, il sera bien embarrassé.

Mlle JEANNETON.

C'est très-bien dit. Mais voilà un monsieur qui cherche quelque chose; il regarde bien notre enseigne. (A part.) Je crois que c'est le père de M. Dubois.

SCÈNE III.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON, M. DUBOIS PÈRE.

Mme DE L'AIGUILLE.

Monsieur, y a-t-il quelque chose pour votre service; de la toile, des manchettes ? c'est ici.

M. DUBOIS PÈRE.

Madame, je vous demande bien pardon, j'ai oublié mes lunettes, et....

Mme DE L'AIGUILLE.

Monsieur, nous ne vendons pas de lunettes.

M. DUBOIS PÈRE.

Je le sais bien, madame : mais c'est que je ne peux pas lire l'enseigne de quelqu'un que je cherche.

Mlle JEANNETON.

Qu'est-ce que c'est, monsieur?

M. DUBOIS PÈRE.

C'est celle de madame de l'Aiguille.

Mme DE L'AIGUILLE.

Vous y êtes, monsieur, c'est moi-même.

M. DUBOIS PÈRE.

Ah, madame, je suis bien votre serviteur.

Mme DE L'AIGUILLE.

Jeanneton, donne donc un tabouret à monsieur.

M. DUBOIS PÈRE.

En voilà un, Mademoiselle, ne vous dérangez pas. Et puis je serais bien resté debout, surtout autrefois ; parce que je suis accoutumé à tout. (Il s'assied.) Madame, c'est que je voudrais bien acheter une ou deux paires de chaussons ; c'est selon le prix que vous me les ferez payer.

Mme DE L'AIGUILLE.

Monsieur, si vous voulez du bon, il ne faut pas épargner; voulez-vous quelque chose de résistance?

M. DUBOIS PÈRE.

Oui, je veux du meilleur.

Mme DE L'AIGUILLE.

Jeanneton, donne à monsieur de ceux marqués N.

Mlle JEANNETON, donnant un paquet.

Les voilà justement.

Mme DE L'AIGUILLE.

Tenez, monsieur, voilà ce qu'il vous faut.

M. DUBOIS PÈRE.

Seront-ils assez grands? car j'ai des cors à tous les doigts des pieds.

Mme DE L'AIGUILLE.

C'est là ce que nous vendons dans ces cas-là.

M. DUBOIS PÈRE.

Et cela vaut, en conscience?....

Mme DE L'AIGUILLE.

Dix sous la paire; mais je ne veux pas gagner avec vous, je vous les donnerai à neuf sous.

M. DUBOIS PÈRE.

C'est le dernier mot?

Mlle JEANNETON.

Ah, ma chère mère, ne pourriez-vous pas les donner à monsieur à huit sous?

Mme DE L'AIGUILLE.

Je le veux bien, mais je n'y gagnerai rien.

M. DUBOIS PÈRE.

Je m'en vais donc vous donner vingt-quatre sous, et vous me rendrez. (Il donne vingt-quatre sous.)

Mme DE L'AIGUILLE.

Prenez-en encore une paire, cela fera un compte rond.

M. DUBOIS PÈRE.

Allons, je le veux bien en faveur de l'ancienne connaissance. Vous ne me remettez pas, madame de l'Aiguille?

Mme DE L'AIGUILLE.

Pardonnez-moi, je me souviens....

M. DUBOIS PÈRE.

Vous souvenez-vous que c'est moi qui vous avais enlevée le jour de votre nôce?

Mme DE L'AIGUILLE.

Quoi! c'est vous qui vous nommiez... J'oublie toujours les noms....

M. DUBOIS PÈRE.

Lafleur; j'étais dans ce temps-là chez M. Largentier, fermier-général.

Mme DE L'AIGUILLE.

Justement.

M. DUBOIS PÈRE.

Oui, c'est lui qui m'a fait avoir un débit de tabac auprès des Quinze-Vingts, et je m'appelle Dubois à présent.

Mme DE L'AIGUILLE.

Je m'en souviens, oui. Vous me parlez là de long-temps.

M. DUBOIS PÈRE.

Ah, cela ne fait rien, vous êtes toujours tout de même. Estce là mademoiselle votre fille?

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, vraiment. Mauvaise herbe croît toujours, comme vous savez.

M. DUBOIS PÈRE.

L'on voit que vous êtes sa mère. Et notre ami de l'Aiguille, comment se porte-t-il?

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, le pauvre homme! il y a six ans qu'il est mort.

M. DUBOIS PÈRE.

Quoi, M. de l'Aiguille est mort?

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, vraiment; vous savez qu'il aimait un peu à boire.

M. DUBOIS PÈRE.

C'est vrai.

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, que trop! Un jour de la Saint-Martin, bon jour bonne œuvre, est-ce que la roue d'un fiacre ne lui a pas passé sur les deux jambes, qu'il ne s'en est pas relevé. J'ai cru que je le garderais toujours comme cela; enfin Dieu me l'a ôté, il a bien fallu se faire une raison. Il ne m'a laissé que Jeanneton que vous voyez là.

M. DUBOIS PÈRE.

Eh bien, je suis sûr qu'elle fait votre consolation; car elle a l'air bien raisonnable.

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, comme cela. (M. Dubois se lève.)

SCÈNE IV.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON, M. DUBOIS PÈRE; M. DISCRET, se mettant à son bureau; M. DUBOIS FILS passant, et montrant à mademoiselle Jeanneton que c'est son père qui est chez elle, et qu'il va aller trouver M. Discret.

M. DUBOIS PÈRE.

Ah çà, il se fait tard, et il est temps d'aller manger la soupe.

Mme DE L'AIGUILLE.

Si vous vouliez accepter la fortune du pot? c'est de bon cœur.

M. DUBOIS.

Une autre fois, je viendrai vous revoir. Adieu, madame; adieu mademoiselle, je suis bien votre serviteur.

Mme DE L'AIGUILLE.

Adieu, monsieur, ne nous oubliez pas, surtout quand il vous faudra quelque chose.

M. DUBOIS PÈRE.

Non, non, madame, vous y pouvez compter; je vous salue.
(Il s'en va.)

Mlle JEANNETON.

Il est bien poli ce monsieur-là.

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, oui, allons-nous-en dîner. Voilà M. Discret, ne le regardons pas.
(Elles vont dîner.)

SCÈNE V.

M. DISCRET, taillant des plumes.

Madame de l'Aiguille ne me regarde pas, non plus que mademoiselle Jeanneton; est-ce qu'elles seraient fâchées contre moi? Qu'est-ce que cela veut dire? C'est peut-être parce que

je n'ai pas fait le mémoire qu'elle m'a demandé, pour tout ce qu'elle a vendu à ce charcutier de la Croix-Rouge. Dame, si elle est fâchée, elle se défâchera, elle n'aura que deux peines; mais, mademoiselle Jeanneton, qu'est-ce qu'elle peut avoir contre moi? c'est peut-être à cause de sa mère.

SCÈNE VI.

M. DISCRET, M. DUBOIS FILS, la main droite en écharpe.

M. DUBOIS FILS.

Monsieur, je suis bien votre serviteur. Auriez-vous le temps de m'écrire une lettre tout-à-l'heure?

M. DISCRET.

Oui, monsieur, vous n'avez qu'à dire, tout ce qui est pressé avec moi a toujours la préférence. Voulez-vous bien vous donner la peine de vous asseoir?

M. DUBOIS FILS, s'asseyant.

Ce n'est pas que je ne sache écrire au moins; mais c'est qu'il m'est venu un mal d'aventure au pouce, qui me fait un mal de chien, de façon que je n'en peux rien faire ni le jour ni la nuit; j'ai la main grosse comme votre tête.

M. DISCRET.

Ah bien, je vous donnerai un remède qui vous emportera cela comme avec un rasoir et sans douleur.

M. DUBOIS.

Après la lettre. Voici, monsieur, de quoi il retourne. Je suis amoureux d'une demoiselle et je voulais l'épouser; mais elle me fiche malheur depuis quelques jours, ainsi que sa mère; cela me déplaît à moi, parce que je suis un gaillard, qu'il ne faut pas me dire en deux fois une même chose. Voilà la lettre qu'elle m'a écrite ce matin, à quoi je veux faire une réponse un peu salée, là, vous m'entendez bien.

M. DISCRET.

Laissez, laissez-moi faire, vous serez content. Mais voyons la lettre.

M. DUBOIS FILS.

La voilà, lisez tout haut.

M. DISCRET, lisant.

« Monsieur et cher amant,

» J'ai l'honneur de vous écrire ces lignes pour vous faire à » savoir que j'ai bien du chagrin; parce que je crains déjà » que quand je serai votre femme vous ne m'aimiez pas; voi- » là pourquoi ma chère mère me défend de vous parler da- » vantage, ce qui met mon cœur en combustion, et que je ne » passe pas une nuit sans dormir en rêvant de vous; ce n'est » pourtant pas que je ne vous aime autant que je vous aimais, » voilà ce que je ne voulais pas vous dire, quoique je croie » que vous ne m'aimez plus; mais la plume me tombe des » mains pour dire que cela n'est pas vrai, et que je vous aime » toujours de tout mon cœur.

» Votre très-humble et très-obéissante servante,

» JEANNETON. »

Jeanneton? (Il est étonné.)

M. DUBOIS FILS.

Oui, Jeanneton.

M. DISCRET.

C'est plaisant; mais ce n'est pas son écriture, ainsi ce n'est pas elle.

M. DUBOIS FILS.

Je vous dis que c'est son écriture. Oh, elle écrit bien; ce n'est pas par-là que le pot s'enfuit.

M. DISCRET.

C'est que vous ne savez pas ce que je veux dire. Ah çà, je m'en vais vous faire une réponse; quel style voulez-vous?

M. DUBOIS FILS.

Comme vous voudrez, je veux l'envoyer promener ainsi que sa mère surtout; parce que c'est comme cela qu'il faut traiter les femmes pour en venir à bout.

M. DISCRET.

C'est bien dit. Vous connaissez bien le beau sexe.

M. DUBOIS FILS.

Je veux faire semblant comme si je n'avais pas reçu sa lettre et que cela vienne premièrement de moi, ce que je lui dirai.

M. DISCRET.

Je vous entends bien. Vous allez voir. (Il écrit.)

M. DUBOIS FILS.

Parlez de la mère surtout.

M. DISCRET

Ne vous embarrassez pas. (Il écrit.)

M. DUBOIS FILS.

Nous verrons.

M. DISCRET.

Tenez, voilà le commencement.

M. DUBOIS FILS.

Voyons.

M. DISCRET lit.

« Mademoiselle,

» Je mets la main à la plume, mais avec regret, mon cœur
» saigne de tous les côtés, hors du vôtre, quand je pense à ma-
» dame votre mère qui est comme un dragon toujours envers
» moi.

M. DUBOIS FILS.

C'est bien; mais....

M. DISCRET.

Écoutez, écoutez, vous serez content. Il me vient une bonne idée dans la tête. (Écrivant.)

« Et qui ne peut vous donner que de mauvais conseils quant
» à l'égard de mon amour.

M. DUBOIS FILS.

C'est cela, mais il faudrait que la mère pût se fâcher, et lui dire que je ne veux plus de mariage.

M. DISCRET.

Oh, je sais bien, vous allez voir. (Il écrit.) Tenez, voyez si ce n'est pas là ce que vous voulez dire? (Il lit.)

» Et comme le piédestal de sa vertu a souvent fait des faux
» pas....

M. DUBOIS FILS.

Très-bien; c'est fort bon!

M. DISCRET, lit.

» Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

M. DUBOIS FILS.

On ne peut pas mieux!

M. DISCRET, écrivant.

» Si vous vouliez éprouver mon amour, sans mariage, je ne
» demanderais pas mieux dans ce cas-là que d'être de tout
» mon cœur, mademoiselle,

» Votre très-humble et très-respectueux serviteur. »

M. DUBOIS FILS.

C'est comme si je l'avais écrit moi-même, voilà tout ce que je voulais dire; il n'en faut pas davantage.

M. DISCRET.

Je suis bien aise que vous soyez content; dame, nous autres, il nous passe tant de ces affaires-là par les mains, que j'y suis un peu grec.

M. DUBOIS FILS.

Je le vois bien.

M. DISCRET.

Avant de la cacheter, ne faut-il pas signer?

M. DUBOIS FILS.

Oui, vraiment.

M. DISCRET.

Dites-moi votre nom.

M. DUBOIS FILS.

Je m'appelle Discret.

M. DISCRET.

Discret? mais c'est aussi mon nom.

M. DUBOIS FILS.

Tout de bon?

M. DISCRET.

Sûrement. C'est plaisant cela! Est-ce que vous seriez le fils de M. Discret, facteur de la petite poste, qui a été tué à l'armée il y a bien long-temps?

M. DUBOIS FILS.

C'est moi-même; c'est que j'avais déserté, et voilà pourquoi on m'avait fait passer pour mort.

M. DISCRET.

Cela fait une différence; mais en ce cas-là nous sommes cousins.

M. DUBOIS FILS.

Ah, j'en suis charmé. Parbleu, il faudra boire chopine ensemble.

M. DISCRET.

Je ne demande pas mieux, je m'en vais cacheter cette lettre, et puis je vous mènerai à un endroit où il y a de bon vin. Je m'en vais mettre l'adresse à mademoiselle, mademoiselle Jeanneton?

M. DUBOIS FILS.

Sans doute.

M. DISCRET, écrivant et cachetant.

Voilà votre affaire finie, cousin. (Il lui donne la lettre.) Si vous voulez venir à présent.....

M. DUBOIS, mettant la main à la poche.

Mais il faut que je vous paie.

M. DISCRET.

Bon, entre parents. Et puis vous allez payer chopine. Allons, je vous expliquerai ce qui m'a si fort étonné.

M. DUBOIS FILS.

Allons, venez.

M. DISCRET, rangeant ses papiers.

C'est qu'il faut arranger ses affaires. Je vous suis.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE VII.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON.

Mlle JEANNETON, appelant sa mère.

Ma chère mère, ma chère mère?

Mme DE L'AIGUILLE.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux?

Mlle JEANNETON.

Il n'y est plus.

Mme DE L'AIGUILLE.

Apparemment qu'il est allé à ses affaires.

Mlle JEANNETON.

C'est que si ce qu'on m'a dit est vrai.....

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, si tu vas me tourmenter comme cela!.... Ne veux-tu pas que je le garde dans ma poche? Je crains que tu ne sois jalouse.

Mlle JEANNETON.

Jalouse, non; mais quand on aime bien.....

Mme DE L'AIGUILLE.

Tiens, ma fille, ce serait tant pis pour toi, les hommes ne se mènent pas comme cela.

Mlle JEANNETON.

On voit bien que vous n'avez jamais aimé.

Mme DE L'AIGUILLE.

Jamais? va, va, j'ai aimé plus que toi et plus que tu n'aimeras de ta vie; en tout bien et tout honneur dà. D'abord il ne faut pas se plaindre sans raison. Tiens, écoute-moi. Un jour que.....

SCÈNE VIII.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON ; NICOLAS, une lettre à la main, les regardant.

Mme DE L'AIGUILLE.

Qu'est-ce que celui-là cherche ?

NICOLAS.

Madame, ne pourriez-vous pas m'enseigner où demeure mademoiselle Jeanneton ?

Mlle JEANNETON.

C'est moi ; qu'est-ce que c'est ? (Elle prend la lettre, et lit l'adresse.) Ah, ma chère mère, c'est l'écriture de M. Discret.

NICOLAS.

Oui, c'est de sa part.

Mme DE L'AIGUILLE.

De sa part ? (prenant la lettre.) Voyons un peu ce qu'il chante.

Mlle JEANNETON.

Je meurs de peur qu'on ne m'ait dit vrai.

Mme DE L'AIGUILLE.

Allons, tais-toi donc. (Elle lit la lettre.) Hum... hum... hum... hum... « Mon cœur saigne de tous les côtés... »

Mlle JEANNETON.

Il lui est arrivé quelque malheur !

Mme DE L'AIGUILLE, lisant.

Hum.... « quand je pense à madame votre mère, » hum.... hum.... hum.... hum.... « Et comme le piédestal de sa vertu » a souvent fait des faux pas.... » Qu'est-ce que veut dire cet animal-là ? De qui parle-t-il ?

Mlle JEANNETON.

De vous, ma chère mère.

Mme DE L'AIGUILLE.

Voyons le reste. (Elle lit.) « Je crains qu'il n'en arrive de » même de vous. »

Mlle JEANNETON.

Comment de moi?

Mme DE L'AIGUILLE, lisant.

« Si vous vouliez pourtant éprouver mon amour sans ma- » riage, je ne demanderais pas mieux, dans ce cas-là, que » d'être de tout mon cœur,

» Mademoiselle,

» Votre très-humble et très-respectueux serviteur,

» DISCRET. »

Voilà un grand coquin, un grand gueux!

Mlle JEANNETON.

Mais, ma chère mère, peut-être que.....

Mme DE L'AIGUILLE, en colère.

Non, tu n'as que faire de me parler de lui davantage.

NICOLAS.

Madame, m'allez-vous donner la réponse?

Mme DE L'AIGUILLE, en colère.

Oui, oui, donne-moi mon aune, que j'étrille ce drôle-là...

NICOLAS.

Mais il m'a dit que vous me payeriez.

Mme DE L'AIGUILLE en colère.

Eh bien, tu n'as qu'à venir.

NICOLAS.

Je m'en vais lui dire que c'est comme cela que vous recevez sa lettre.

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, tu n'as qu'à lui dire qu'il n'approche pas d'ici de dix lieues.

NICOLAS.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE IX.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON.

Mme DE L'AIGUILLE, *en colère.*

Ma vertu a fait des faux pas ! ce ne sera pas avec lui, toujours ; s'il revient ici, je lui arracherai les yeux.

Mlle JEANNETON.

Mais c'est peut-être un faux rapport qu'on lui aura fait.

Mme DE L'AIGUILLE, *en colère.*

Quand cela serait vrai, je ne veux pas qu'on me le dise; enfin je te défends de penser à lui davantage.

Mlle JEANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chère mère, si je ne peux pas m'empêcher de l'aimer ?

Mme DE L'AIGUILLE, *en colère.*

Quoi ! tu aurais ce cœur-là, d'aimer un vilain coquin comme cela qui t'insulte, qui insulte ta mère ! Je te torderais plutôt le cou que de souffrir que tu l'aimes encore après cela.

Mlle JEANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chère mère, comment voulez-vous que je fasse ?

Mme DE L'AIGUILLE, *en colère.*

Aimes-en un autre, n'importe lequel, cela m'est égal, pourvu que ce ne soit pas lui.

Mlle JEANNETON, *pleurant.*

Mais si je ne le peux pas.

Mme DE L'AIGUILLE, *en colère.*

Je te dis que je le veux : je suis ta mère, en un mot comme en cent.

Mlle JEANNETON, *pleurant.*

Mais c'est que moi, je ne sais si vous voudriez....

Mme DE L'AIGUILLE.

Quoi? ne pleure plus, tais-toi et parle.

Mlle JEANNETON se mouche.

Vous savez bien, ma chère mère, ce bal où j'ai été dans la rue de la Mortellerie, avec ma cousine.

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, que tu m'as fait relever, après t'avoir attendue toute la nuit pour t'ouvrir la porte; ah, ne me parle pas de cela. Eh bien, qu'est-ce que tu veux dire?

Mlle JEANNETON.

C'est qu'il y avait un ami de ma cousine, avec qui j'ai beaucoup dansé; je ne vois après M. Discret que lui....

Mme DE L'AIGUILLE.

Quoi, tu m'en parles encore?

Mlle JEANNETON.

Ce n'est que pour vous dire qu'après lui, il n'y a que ce monsieur là que je puisse aimer; ma cousine m'a dit que c'était un bon parti, et que si elle n'était pas accordée avec un autre, elle aurait bien voulu de lui.

Mme DE L'AIGUILLE.

Et de quel métier est-il? Il faut savoir sa vocation.

Mlle JEANNETON.

Il n'a point de métier, il porte l'épée.

Mme DE L'AIGUILLE.

Il porte l'épée: qu'est-ce qu'il est donc?

Mlle JEANNETON.

Il est commis aux barrières.

Mme DE L'AIGUILLE.

Et il se nomme?

Mlle JEANNETON.

M. Dubois.

Mme DE L'AIGUILLE.

Comment, M. Dubois? Eh, mais s'il était le fils de M. de Lafleur, qui s'appelle aussi M. Dubois, cela serait trop heureux.

Mlle JEANNETON.

Qui, ce monsieur qui nous a acheté des chaussons ce matin ?

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, pourquoi pas? il s'était marié trois ans avant moi, et il doit avoir un fils assez grand à présent.

Mlle JEANNETON.

Dame, écoutez donc, cela pourrait bien être; car il m'a dit que son père avait bien de la protection, qu'il était débitant de tabac, et que pour lui il aurait bientôt un meilleur emploi.

Mme DE L'AIGUILLE.

Mais il faudrait savoir si tout cela est bien vrai, et s'il n'est pas amoureux d'une autre; car ces chiens d'hommes, il ne faut pas trop s'y fier, après ce qui nous arrive.

Mlle JEANNETON.

Oh, je suis bien sûre qu'il est amoureux de moi; car il me l'a dit; mais je ne lui ai rien répondu, parce que je comptais épouser M. Discret, cet ingrat-là.

Mme DE L'AIGUILLE.

Quoi, tu y penses encore?

Mlle JEANNETON.

Ah, ma chère mère, c'est pour la dernière fois. Et tenez, le voilà M. Dubois.

Mme DE L'AIGUILLE.

Où cela? celui qui vient de ce côté-ci?

Mlle JEANNETON.

Oui, justement, le voilà qui me salue. Il vient à nous.

Mme DE L'AIGUILLE.

Eh bien, laisse-le approcher.

SCÈNE X.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON, M. DUBOIS FILS.

M. DUBOIS FILS.

Mademoiselle, oserais-je prendre la liberté de m'informer de l'état de votre santé, avec la permission de madame votre mère?

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, oui, monsieur, très-volontiers. Asseyez-vous donc, s'il vous plaît.

M. DUBOIS FILS.

Je viens de la barrière Saint-Antoine, et je m'en vais à la douane. Et j'ai dit comme cela chemin faisant, il faut que j'aille savoir des nouvelles de mademoiselle Jeanneton.

Mme DE L'AIGUILLE.

Monsieur, vous faites bien de l'honneur à ma fille; et tenez, elle me parlait de vous.

M. DUBOIS FILS.

Ah, madame, je suis donc plus heureux que je ne croyais; car je ne pensais pas qu'elle pût jamais se souvenir de moi.

Mme DE L'AIGUILLE.

Pourquoi cela, monsieur? quand on a des manières honnêtes, c'est toujours bien fait; les honnêtes gens sont si rares, surtout dans ce temps-ci.

M. DUBOIS FILS.

Cela est bien vrai. (Il offre du tabac à madame de l'Aiguille.) Madame en use-t-elle?

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui-dà volontiers. Il est bien bon ce tabac-là : où le prenez-vous?

M. DUBOIS FILS.

Chez mon père, qui n'en vend que du bon, parce qu'il y a des raisons pour cela.

Mme DE L'AIGUILLE.

Monsieur votre père? serait-ce M. de Lafleur, qui demeurait autrefois chez M. Largentier!

M. DUBOIS FILS.

Oui, madame, et c'est M. Largentier, qui nous aime beaucoup, qui m'a fait avoir la place que j'ai.

Mme DE L'AIGUILLE.

Mais vraiment c'est cela tout juste, monsieur votre père est de nos plus anciens amis. Et tenez, comme il le disait tantôt, il n'y a que cela; car à présent on ne sait sur qui compter.

M. DUBOIS FILS.

C'est que l'on ne connaît pas tout le monde, mais je sais quelqu'un qui serait bienheureux, si vous et mademoiselle Jeanneton.... et, elle sait bien ce que je veux dire.

Mme DE L'AIGUILLE.

Écoutez donc, il n'y a qu'un mot qui serve, comme dit l'autre, et puisque nous avons renouvelé connaissance avec monsieur votre père... Je suis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu manger la soupe avec nous; cela serait peut-être fini à présent.

M. DUBOIS FILS.

Comment, quoi, madame, qu'est-ce que vous voulez donc dire? Serais-je assez heureux pour avoir le bonheur de..... mais mademoiselle, dites donc?....

Mlle JEANNETON.

C'est à ma chère mère à parler.

Mme DE L'AIGUILLE.

Eh bien, parlez, vous; je parlerai après.

Mlle JEANNETON.

C'est que je disais comme cela à ma chère mère que vous aviez envie de vous marier.

M. DUBOIS FILS.

Il est bien vrai que je n'y avais jamais pensé avant de vous avoir vue; mais depuis ce temps-là, je ne pense pas à autre chose.

Mme DE L'AIGUILLE.

Tenez, écoutez-moi, mes enfants; je ne suis qu'une femme, et je ne vais point par quatre chemins; ce qu'on tient il ne faut pas le lâcher: allez chercher monsieur votre père; s'il est vrai que vous êtes son fils, cela sera bientôt fini; voilà comme je suis moi, voyez-vous.

M. DUBOIS FILS.

Ah, madame! ah mademoiselle Jeanneton! Mais serait-il bien vrai? (Il se lève.) Dans ces occasions-là, il ne faut pas épargner, je m'en vais prendre un fiacre, et je reviens tout de suite. (Il va pour s'en aller.) Mais, madame, un bonheur ne vient point sans l'autre, voilà mon père qui passe par là-bas et qui vient de ce côté-ci.

Mlle JEANNETON.

Tout de bon?

M. DUBOIS FILS.

Oui, voyez.

Mme DE L'AIGUILLE.

Il va être bien étonné de voir que nous vous connaissons. Allons, allons, c'est bon.

SCÈNE XI.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON, M. DUBOIS PÈRE, M. DUBOIS FILS.

M. DUBOIS FILS.

Mon père, mon père? par ici.

M. DUBOIS PÈRE.

Ah, ah, qu'est-ce que tu fais-là? Est-ce que vous connaissez ce garçon-là, madame de l'Aiguille?

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, vraiment, nous le connaissons et nous le connaîtrons bientôt mieux si vous voulez.

M. DUBOIS PÈRE.

Ah, dame, écoutez donc, ce n'est pas parce que c'est mon fils, mais c'est un grivois qui ne mange pas son pain dans sa poche, tel que vous le voyez; et si vous étiez d'humeur enfin... devinez ce que je veux dire.

Mme DE L'AIGUILLE.

Ah, voyez le gros fin! bien attaqué, bien répondu; pour moi je crois que monsieur vaut bien madame; et tenez sans barguigner davantage, je dis qu'il faut les marier ensemble....

M. DUBOIS PÈRE.

Eh mais, écoutez donc, si vous y consentez, je ne demande pas mieux.

Mme DE L'AIGUILLE.

Tout de bon?

M. DUBOIS.

Assurément, quand on se connaît de longue main, c'est ce qu'il faut. Il a un bon emploi, il en aura un meilleur encore. Quand je serai mort, je donnerai à ma belle-fille mon débit de tabac; je crois qu'avec cela mon fils est un bon parti.

Mme DE L'AIGUILLE.

Moi, je n'ai que Jeanneton d'enfant, ainsi tout ce que j'ai sera pour elle.

M. DUBOIS PÈRE.

C'est bien dit, je vous donne ma parole.

Mme DE L'AIGUILLE.

Et moi la mienne. Allons, embrassez-vous, mes enfants, voilà qui est fini. (M. Dubois fils embrasse tout le monde.) Allons, entrons chez nous, nous boirons un coup en causant de tout cela.

Mlle JEANNETON.

Ah, ma mère, voilà monsieur Discret.

Mme DE L'AIGUILLE.

Laissez-moi faire. Je m'en vais lui laver la tête.

Mlle JEANNETON.

Bon, bon, ne lui dites rien plutôt.

Mme DE L'AIGUILLE.

Non, je veux en avoir le cœur net.

Mlle JEANNETON.

Ah, monsieur Dubois!

M. DUBOIS FILS.

Ne craignez rien, je lui parlerai moi, s'il dit quelque chose.

SCÈNE XII.

Mme DE L'AIGUILLE, Mlle JEANNETON, M. DUBOIS PÈRE, M. DUBOIS FILS, M. DISCRET.

Mme DE L'AIGUILLE.

Parlez un peu, monsieur l'Écrivain, je vous conseille de ne plus venir vous étaler auprès de chez nous, car je vous frotterais les oreilles.

M. DISCRET.

Mais, mais qu'est-ce que vous avez donc, madame de l'Aiguille?

Mlle JEANNETON.

Fi, c'est bien vilain à vous, monsieur Discret.

M. DISCRET.

Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Mme DE L'AIGUILLE.

Comment, coquin, après la lettre que tu as écrite à ma fille!

M. DISCRET.

Comment; mais je croyais que vous saviez que je lui écrivais, et quand on doit se marier ensemble....

Mme DE L'AIGUILLE.

Oui, et le piédestal de ma vertu qui a fait un faux pas. Attends, attends-moi.

M. DISCRET regarde M. Dubois fils.

Quoi?...

Mme DE L'AIGUILLE.

Si je prends mon aune, je te la casserai sur le corps, vilain coquin.

M. DISCRET.

Comment? mais cousin....

M. DUBOIS FILS.

Cousin? je ne vous connais pas, monsieur, passez votre chemin, ou....

Mme DE L'AIGUILLE.

Tu ne veux pas de ma fille en mariage, tu ne l'auras pas non plus; car monsieur l'épouse.

M. DISCRET.

Mais c'est traître cela!

Mme DE L'AIGUILLE.

Et tu n'as que faire de revenir jamais griffonner devant chez moi.

M. DISCRET.

Mais écoutez-moi donc, madame de l'Aiguille, mademoiselle Jeanneton....

Mlle JEANNETON.

Allons, allons, laissez-le là, ma chère mère.

Mme DE L'AIGUILLE.

Non, je veux qu'il s'en aille.

M. DISCRET.

Je ne demande à dire qu'un mot.

Mme DE L'AIGUILLE.

Tu en as écrit plus qu'il n'en fallait.

M. DISCRET.

Mais ce n'est pas moi qui....

Mme DE L'AIGUILLE.

Ce n'est pas ton écriture, chien de menteur?

M. DISCRET.

Je ne dis pas cela; mais....

Mme DE L'AIGUILLE.

Allons, va-t'en tout-à-l'heure.

M. DISCRET.

Je veux auparavant....

M. DUBOIS FILS.

Monsieur Discret, si vous raisonnez....

M. DISCRET.

Mais vous savez bien que c'est vous, et je ne sais à quoi il tient....

M. DUBOIS FILS.

A quoi il tient? (Il met la main sur son épée.)

Mlle JEANNETON.

Allons, monsieur Discret, allez-vous-en.

M. DISCRET.

Allez, mademoiselle, vous êtes une ingrate.

M. DUBOIS FILS.

Monsieur, je vous prie de ménager un peu le sexe, ou bien....

M. DISCRET.

Monsieur, je ne dis rien.... mais c'est affreux à vous....

M. DUBOIS FILS.

Je crois que vous m'attaquez. Vous en irez-vous?

M. DISCRET.

C'est que je prends toutes mes affaires. (Il ramasse tous ses papiers.) Non, je ne reviendrai plus ici. Je les donne toutes au diable ainsi que vous.

M. DUBOIS FILS.

Comment, vous raisonnez.

M. DISCRET.

Non, monsieur, je m'en vais; mais quelque jour.... (Il s'en va.)

M. DUBOIS FILS.

Nous en voilà débarrassés

Mlle JEANNETON.

Ah, monsieur Dubois, que je suis heureuse de vous avoir connu!

M. DUBOIS PÈRE.

Venez donc, vous autres.

Mme DE L'AIGUILLE.

Est-il parti ?

M. DUBOIS FILS.

Oh, je vous réponds qu'il n'aura pas envie de revenir.

Mme DE L'AIGUILLE.

Allons, mes enfants, mon gendre, venez, venez.

(Ils entrent tous chez madame de l'Aiguille.)

LE SUISSE DE PORTE

ET

LE PORTRAIT.

PROVERBE XLIX.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, *veuve*. — LE BARON.............. — LE COMTE.............. } Tous bien mis.

LE SUISSE *de la Marquise*. En grande livrée avec un baudrier, une épée et sans chapeau.

DUBOIS, *valet-de-chambre de la Marquise*. Habit et veste rouges, à boutons d'or.

La scène est chez la Marquise, dans le sallon.

LE SUISSE DE PORTE

ET

LE PORTRAIT.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, DUBOIS.

LE BARON.

Dubois, que fait la Marquise?

DUBOIS.

Elle est à sa toilette, monsieur le Baron, et elle écrit.

LE BARON.

On ne peut pas la voir?

DUBOIS.

Non pas dans ce moment-ci.

LE BARON.

J'attendrai. Faites entrer quelqu'un qui est là, qui est venu avec moi, et ne dites point à la Marquise que je ne suis pas seul.

DUBOIS.

C'est bon. Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. (Dubois sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE.

Ah, Baron! tu ne saurais concevoir tout ce que j'éprouve en me retrouvant ici.

LE BARON.

Je le crois, puisque tu aimes encore la Marquise.

LE COMTE.

Et elle ne veut pas consentir à me revoir !

LE BARON.

Il est vrai ; mais je ne saurais croire qu'elle ait cessé de t'aimer. Il est vrai que toutes les fois que je lui ai parlé de toi, elle m'a fait taire, ou elle ne m'a jamais écouté sans une espèce d'indignation.

LE COMTE.

Je ne puis la blâmer ; mais le temps doit tout adoucir.

LE BARON.

Je ne saurais te rien faire espérer encore, et je crains que l'épreuve que tu veux faire ne te réussisse pas.

LE COMTE.

Je le crains comme toi ; mais je n'ai point d'autre ressource que celle de tomber à ses pieds. Si elle me rebute, je me retire pour jamais dans mes terres de Dauphiné ; oui, je pars dans l'instant.

LE BARON.

Je te demande au moins huit jours.

LE COMTE.

Que n'ai-je pas fait pour expier ma faute ? Hélas, tu le sais. Combien de fois ne me suis-je pas présenté à sa porte, que de lettres elle m'a renvoyées sans vouloir les lire !

LE BARON.

Tout cela devait être.

LE COMTE.

Et pourquoi ?

LE BARON.

Comment veux-tu qu'après une rupture aussi éclatante elle puisse te recevoir ? après avoir donné ton portrait à son suisse, afin qu'il ne s'y trompe pas, et qu'il ne te laisse plus entrer ?

LE COMTE.

Peux-tu me rappeler ce comble d'humiliation ?

LE BARON.

Il est vrai que ce même suisse a été renvoyé depuis un mois, et que sans cela tu ne serais pas entré ici aujourd'hui, que même tu ne l'aurais pas essayé.

LE COMTE.

Non sûrement.

LE BARON.

Je vais donc parler à la Marquise encore en ta faveur : cache-toi, et si tu trouves un instant où tu puisses espérer de la toucher, tu feras tout ce que tu voudras, je te seconderai autant qu'il me sera possible.

LE COMTE.

Je te devrai le bonheur de ma vie.

LE BARON.

Entre dans ce cabinet ; aussi bien j'entends quelqu'un, et c'est peut-être elle. (Le comte entre dans le cabinet.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

Baron, je vous suis obligé d'avoir bien voulu m'attendre : j'achevais une lettre, et je crois que vous auriez été fâché que je me dérangeasse ; je compte assez sur votre amitié pour cela.

LE BARON.

Je suis plus sensible à cette confiance qu'à toutes les protestations qu'on peut faire. Quelque plaisir que j'aie à vous faire ma cour, si je n'avais eu qu'un instant à vous donner, je m'en serais privé plutôt que de vous interrompre. Vous ne me paraissez pas trop bien aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Je n'ai point dormi, j'ai eu de l'agitation, j'ai rêvé, mais des choses qui m'ont tourmentée beaucoup.

LE BARON.

Je vous plains bien sincèrement ; en vérité il ne me paraît pas trop injuste que l'on ne soit pas tout-à-fait heureux, quand on fait le malheur des autres.

LA MARQUISE.

Je vois où vous en voulez venir, Baron.

LE BARON.

Mais, madame, voulez-vous être toujours insensible? Je vois malgré vous, tout ce que vous souffrez de cette rigueur; l'impression qu'avait faite le Comte sur votre cœur, ne peut point s'effacer; vous vous efforcez en vain de me le cacher; votre santé en est altérée, et il ne dépendrait que de vous de terminer tous vos maux.

LA MARQUISE.

Eh, le puis-je, Baron! vous savez le procédé du Comte. Presqu'au moment de m'épouser, il me trahit, l'ingrat! et pour qui?

LE BARON.

Pouvez-vous croire que son cœur ait eu part à cette erreur? Non, madame : vous n'avez pas voulu savoir tout ce qu'il en a souffert, il a bien expié son crime; si vous aviez été témoin de son repentir, du délire où l'a plongé sa douleur! je ne dis pas l'amour, mais la pitié seule vous aurait rendue sensible à tant de maux. Après la maladie qu'ils lui ont occasionée, la convalescence, bien loin d'avoir des charmes pour lui en lui rendant ses forces, faisait chaque jour renaître ses tourments. Je me suis tu tant qu'il m'a paru coupable; mais un si vif repentir m'a prouvé qu'il méritait sa grâce : oui, madame, vous avez fait justice, mais vous devez pardonner.

LA MARQUISE.

Quoi, vous pouvez me donner ce conseil? Je vous croyais mon ami.....

LE BARON.

C'est pour vous-même que je vous le donne, et si vous me laissiez lire dans votre cœur.....

LA MARQUISE.

Vous y verriez que la confiance n'y peut plus renaître. Lorsque l'amour le plus tendre s'est vu tromper une fois, l'espoir de la constance dans les hommes est perdu sans retour.

LE BARON.

Mais vous aimez encore le Comte?

LA MARQUISE.

Je l'aimerais, qu'il n'en serait pas plus heureux.

LE BARON.

Consentez du moins à le voir.

LA MARQUISE.

S'il était à Paris, je m'en éloignerais dans l'instant.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE, sortant du cabinet et se jetant aux genoux de la Marquise.

Non, madame, c'est moi qui vais m'en bannir pour toute ma vie, puisque je n'ai plus d'espoir; et je viens vous dire un éternel adieu.

LA MARQUISE, émue et en colère.

Que vois-je! quelle audace!....

LE BARON.

Madame.....

LA MARQUISE, au Comte.

Levez-vous, monsieur. (Au Baron.) Baron, sonnez, je vous prie.

LE BARON.

Que voulez-vous faire?

LA MARQUISE.

Sonnez, ou bien je vais moi-même.....

LE BARON.

Allons, madame. (Il sonne.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE BARON, DUBOIS, LE SUISSE.

LA MARQUISE, à Dubois.

Qu'on fasse monter le suisse.

DUBOIS.

Le voilà qui apporte les lettres de madame.

LA MARQUISE, au suisse.

Pourquoi avez-vous laissé entrer monsieur?

LE SUISSE.

Matame il n'a point dit de refuser personne aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Oui, mais monsieur? ne vous a-t-on pas dit que jamais.....

LE SUISSE.

Monsieur, il vient avec monsieur Baron; il est frai que j'ai point encore vu sa nom ni sa visage, et j'ai crois que c'est un connaissance nouvelle.

LA MARQUISE.

Mais Fribourg vous a laissé un portrait?

LE SUISSE.

La camarade, il m'a donné; je laisse point entrer jamais non plus ste monsieur.

LA MARQUISE.

Et le voilà.

LE SUISSE.

Oh que non, matame, il rit avec moi. La visage que j'ai dans mon poche, il est un gros visage. (Il tire le portrait.) Regarde vous-même.

LA MARQUISE.

Je n'ai que faire de voir.

LE SUISSE.

Il est pon cette visage du portrait, et je laisse point entrer.

LA MARQUISE.

Je vous dis que c'est monsieur, et je vous chasse.

LE SUISSE.

Je sorte point, c'est la peintre qui n'a point raison, je vais dire à lui de venir et puis matame il le chassera après s'il veut. Regarde vous un peu la portrait toujours en attendant. (Il le laisse sur une table et il sort.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE BARON, LE COMTE.

LE BARON.

Madame, le suisse n'a pas tort, il aurait connu le Comte autrefois, qu'il aurait pu ne pas le reconnaître aujourd'hui.

LE COMTE.

Non, madame, je ne suis plus le même, mes remords m'ont bien changé, mon cœur n'a jamais cessé de vous adorer; au milieu de mon égarement je me suis abhorré moi-même, les premiers reproches que j'ai éprouvés, ce sont les miens. Je mérite une haine éternelle; mais si vous m'avez aimé.....

LA MARQUISE.

Ne prononcez pas ce mot là.

LE COMTE.

Le malheur peut nous entraîner une fois; mais après cela, le flambeau de la raison vous répond de la conduite du reste de ma vie. Qui n'a rien éprouvé ne saurait répondre de soi.

LA MARQUISE.

Et si vous m'aviez véritablement aimée, comment auriez-vous pu consentir à me trahir?

LE COMTE.

Je vous l'ai dit, madame, mon cœur n'a point eu de part à ce délire: oubliez cette faute, c'est toute la grâce que je vous demande; si je continue à être privé de votre estime, je ne réponds pas de mon désespoir.

LA MARQUISE.

Dépend-il de moi de vous la rendre? la contrariété peut irriter votre amour et vous faire croire que vous ne seriez plus coupable; voilà tout le changement qui s'est fait en vous.

LE COMTE.

Ah, madame; ne croyez pas.....

LA MARQUISE.

Je sais sur quoi je pourrai compter.

LE BARON.

Madame, je réponds de lui.

LA MARQUISE.

Eh, croyez-vous, si l'on pouvait répondre des hommes, que j'aurais besoin de caution dans ce moment-ci. Reprenez ce portrait, Comte. (Elle le lui donne.)

LE COMTE.

Comment, madame?

LA MARQUISE.

L'image du bonheur m'avait trompée. Puisse celle du repentir que je vois dans cet instant, ne m'abuser jamais!

LE COMTE.

Qu'entends je?....

LA MARQUISE.

Je viens de chasser mon suisse, je veux que vous le repreniez.

LE COMTE.

Je ne sais que penser.....

LA MARQUISE.

Ce ne sera plus à vous que je m'en prendrai s'il vous arrive une seconde fois.....

LE COMTE.

Bannissez pour jamais cette pensée.

LA MARQUISE.

Ce sera à moi, à ma faiblesse, à mon amour, que tous vos torts n'ont pu détruire.

LE COMTE.

Je vais expirer de joie à vos pieds! (Il veut se jeter aux genoux de la Marquise, qui le relève et lui donne sa main.)

LE BARON.

Voilà, madame, l'opinion que j'avais de votre âme; elle est trop délicate et trop généreuse pour être toujours inflexible.

LA MARQUISE.

Je me sacrifie pour ce que j'aime.

LE COMTE.

Vous jugerez de l'excès de mon bonheur par tout ce que je ferai pour le mériter toujours.

L'ETRANGER.

PROVERBE L.

PERSONNAGES.

M. TROTBERG, *banquier allemand*. Habit vert, à brandebourgs d'or, boutonné, perruque à nœuds, chapeau et épée haute, avec cravate.

M. DUBREUIL, *banquier français*. Habit de velours de printemps de plusieurs couleurs, perruque à nœuds. A la seconde scène, canne et épée.

M. DUBREUIL, *fils*. En habit de campagne, et couteau-de-chasse.

LAPIERRE, *laquais de M. Dubreuil*. Habit gris-de-fer, petit galon de livrée.

La scène est chez M. Dubreuil, dans une chambre à coucher.

L'ÉTRANGER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL PÈRE.

M. DUBREUIL PÈRE.

Monsieur, voilà votre appartement.

M. TROTBERG.

Appartement?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, votre logement.

M. TROTBERG.

Ah, logement, c'est appartement; je comprends fort bon. Il est fort joli.

M. DUBREUIL PÈRE.

Monsieur, je voudrais que vous vous trouvassiez bien chez moi: je vous ai tant d'obligation d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremberg, que je ne puis assez vous en marquer ma reconnaissance.

M. TROTBERG, *écrivant sur des tablettes.*

Monsieur, vous dites logement; c'est appartement?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, monsieur.

M. TROTBERG.

C'est que j'écris à mesure que je entends pour garder dans le mémoire.

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est une très-bonne façon d'apprendre le français.

M. TROTBERG.

Oui, c'est que comme cela on apprend meilleur, et j'ai commandé de même à monsieur votre fils dans sa voyage d'Allemagne.

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est un bon avis que vous lui avez donné.

M. TROTBERG.

Avis ?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, monsieur.

M. TROTBERG.

Je n'ai rien donné qui soit avis.

M. DUBREUIL PÈRE.

Je vous demande pardon ; avis, c'est conseil, avertissement.

M. TROTBERG.

Ah, permettez que j'écrive avertissement, conseil, c'est avis. (Il écrit.)

DUBREUIL PÈRE.

Oui, monsieur.

M. TROTBERG.

Tiaple, je croyais à Nuremberg savoir bien la langue du francais, je vois à présent que c'est bien autrement encore que je disais.

M. DUBREUIL PÈRE.

Vous parlez bien cependant.

M. TROTBERG.

Ah, comme cela, pas autrement, et je suis impatientement que monsieur votre fils il soit ici, pour me expliquer mieux.

M. DUBREUIL PÈRE.

Il arrivera bientôt, il n'est qu'à trois lieues d'ici, il sait que vous devez venir, et je l'ai envoyé quérir.

M. TROTBERG.

Quérir ? est-ce courir ?

M. DUBREUIL PÈRE.

Non, quérir, c'est chercher.

M. TROTBERG.

Chercher, c'est quérir ? il faut que je écrive aussi quérir, chercher, quérir. (Il écrit.)

M. DUBREUIL PÈRE.

Monsieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maison, ordonnez et l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

M. TROTBERG.

A moi?

M. DUBREUIL PÈRE.

A vous.

M. TROTBERG.

Pour mon besoin?

M. DUBREUIL PÈRE.

Tout ce qui vous sera nécessaire.

M. TROTBERG.

Nécessaire, cela veut dire?...

M. DUBREUIL PÈRE.

Besoin.

M. TROTBERG.

Tiaple, vous avez toujours deux mots pour un, je comprends pas cela; vous dites besoin, c'est nécessaire?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, nécessaire.

M. TROTBERG.

Je écris aussi.

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est très-bien fait.

M. TROTBERG.

Allons, je ne veux parler que français quand je reste dans cette pays, même quand je suis avec moi tout seul, cela il me apprendra.

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est un bon moyen.

M. TROTBERG.

Un bon moyen?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, une méthode très-bonne.

M. TROTBERG.

Encore moyen; c'est méthode.

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, dans ce cas-là; mais il vaut mieux dire méthode.

M. TROTBERG.

Je écris donc méthode, puisqu'il est le meilleur.

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, oui, mettez méthode.

M. TROTBERG.

Je suis fort obligé, je demande bien pardon.

M. DUBREUIL PÈRE.

Vous vous moquez de moi.

M. TROTBERG.

Moi, non, je ne moque pas de vous; moquer c'est comme rire, n'est-ce pas?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui.

M. TROTBERG.

Oui? j'ai écrit déjà plusieurs fois, et vous voyez bien que je ne ris pas.

SCÈNE II.

M. DUBREUIL, M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, il y a un monsieur dans votre cabinet qui vous attend.

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est bon, je vais y aller.

M. TROTBERG.

C'est une affaire peut-être, il faut aller, marcher. Je suis fort bon ici.

M. DUBREUIL PÈRE.

Voilà du papier, de l'encre, je reviendrai vous tenir compagnie bientôt.

M. TROTBERG.

Je suis ici avec ma portefeuille, je lis tout cela.

M. DUBREUIL PÈRE.

Si vous avez besoin de quelque chose, appelez Lapierre.

M. TROTBERG.

Besoin, c'est nécessaire, je me souviens. Et Lapierre?

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est cet homme-là.

M. TROTBERG.

Cet homme-là, on l'appelle une pierre?

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, c'est son nom.

M. TROTBERG.

Je entends bien; c'est comme nous disons un arbre de noix, arbre d'olive.

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, du noyer, olivier.

M. TROTBERG.

Du noyer, noix; olivier, olive. Je écris, permettez. (Il écrit.) Je finis.

M. DUBREUIL PÈRE.

Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part, dites où.

M. TROTBERG.

Où? (Il écrit.)

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui. Si vous voulez manger, dites quoi.

M. TROTBERG.

Quoi? (Il écrit.)

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui. Si vous voulez boire, dites-le.

M. TROTBERG.

Le? (Il écrit.)

M. DUBREUIL PÈRE.

Si vous voulez sortir, dites quand.

M. TROTBERG.

Quand? (Il écrit.)

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui.

M. TROTBERG.

C'est pour sortir? fort bon.

M. DUBREUIL PÈRE.

Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. TROTBERG.

Pour coucher?

M. DUBREUIL PÈRE.

Pour lever, de même.

M. TROTBERG.

C'est fort singulier. Voilà un pour deux à présent. (Il écrit.)

M. DUBREUIL PÈRE.

J'espère que mon fils va arriver, et il vous tiendra compagnie.

M. TROTBERG.

Oh, j'ai pas besoin, j'ai ici ma occupation.

M. DUBREUIL PÈRE.

Lapierre va rester dans votre antichambre. Tu entends bien, Lapierre?

LAPIERRE.

Oui, monsieur.

M. DUBREUIL PÈRE.

Et tu feras ce que monsieur te dira.

LAPIERRE.

Oui, oui, monsieur.

M. DUBREUIL PÈRE.

Ah çà, monsieur, je vous laisse; je suis bien votre serviteur.

M. TROTBERG.

Serviteur, monsieur, serviteur.

SCÈNE III.

M. TROTBERG, rêvant.

Je vous laisse. Laisse! Je comprends pas laisse. Pourquoi j'ai pas demandé. Laisse? laisse! Il faut que je sache à ce moment pour écrire. Lapierre?

SCÈNE IV.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE, de la porte.

Monsieur?

M. TROTBERG.

Entre ici.

LAPIERRE.

Me voilà, monsieur.

M. TROTBERG.

Qu'est-ce que c'est que laisse il veut dire?

LAPIERRE.

Laisse?

M. TROTBERG.

Oui, laisse.

LAPIERRE.

Laisse? je ne sais pas, monsieur.

M. TROTBERG.

Monsieur Dubreuil, il a dit, loisse.

LAPIERRE.

Laisse? Ah, monsieur, c'est à votre chapeau.

M. TROTBERG.

A mon chapeau, laisse?

LAPIERRE.

Oui, monsieur, je vais vous montrer. (Il prend le chapeau de M. Trotberg.) Tenez, voilà ce que c'est qu'une lesse.

M. TROTBERG.

Cela il est une lesse?

LAPIERRE.

Oui, monsieur.

M. TROTBERG.

M. Dubreuil, il ne m'a point parlé de chapeau.

LAPIERRE.

C'est pourtant cela.

M. TROTBERG.

Allons, va-t'en; je demande à lui-même, quand il viendra.

SCÈNE V.

M. TROTBERG.

C'est un langue de tous les tiables. La fils de M. Dubreuil, il sera fort bon pour moi ici. (Il regarde toutes ses lettres de recommandation.) Ah, je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoie tout présentement. Lapierre?

SCÈNE VI.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur?

M. TROTBERG.

Tiens, où. (Donnant une lettre.)

LAPIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur?

M. TROTBERG.

Où.

LAPIERRE.

Où? qu'est-ce qu'il faut faire?

M. TROTBERG.

Je te dis, où.

LAPIERRE.

Où; mais je n'entends point l'allemand.

M. TROTBERG.

Mais, c'est français, où. Il est sur mon tablette. (Il regarde.) Oui, où.

LAPIERRE.

Non, monsieur, où, ne veut rien dire.

M. TROTBERG.

Ce tiable de français, ils ne savent point la langage de leur pays. M. Dubreuil il m'a dit, où, quand on veut envoyer quelque part.

LAPIERRE.

Pour envoyer, on ne dit point, où, on dit allez là.

M. TROTBERG.

Allez là?

LAPIERRE.

Oui, monsieur.

M. TROTBERG.

Il faut donc que j'écrive allez là, aussi; mais je demanderai. Attends à cette moment. (Il écrit.) Allez là.

LAPIERRE.

Là, c'est sur la lettre.

M. TROTBERG.

Sur la lettre là? non, c'est l'adresse.

LAPIERRE.

Eh bien, oui.

M. TROTBERG.

Là, c'est l'adresse?

LAPIERRE.

L'adresse est là-dessus, dessus la lettre?

M. TROTBERG.

Oui. Je comprends pas jamais. Revenez sur la moment.

LAPIERRE.

Je vais l'envoyer par quelqu'un, parce que je ne dois pas vous quitter.

M. TROTBERG.

Fort bien, fort bien.

SCÈNE VII.

M. TROTBERG.

Il faut un bon patience avec cette domestique; je ne sais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon service. Je suis tout en échauffement de cette garçon qu'il ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier, non, non, un verre de bierre qu'il faut dire en français. Je veux parler autrement jamais à présent. Lapierre, Lapierre?

SCÈNE VIII.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, qu'est-ce que vous voulez? Votre lettre est partie.

M. TROTBERG.

Je veux, le.

LAPIERRE.

Le?

M. TROTBERG.

Oui, je dis, le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Je veux pas quoi, je veux, le.

LAPIERRE.

Le? je ne sais pas ce que vous voulez dire, dites quoi.

M. TROTBERG.

Je veux pas dire quoi, je veux dire, le.

LAPIERRE.

Je ne peux pas vous deviner.

M. TROTBERG.

Que diable! est-ce que je ferais un faute? (Il lit dans ses tablettes.) Non, c'est, le.

LAPIERRE.

Le quoi.

M. TROTBERG.

Eh bien, donne-moi quoi? tu donneras après, le; puisque tu veux donner, quoi.

LAPIERRE.

Je ne vous entends pas, monsieur.

M. TROTBERG.

C'est pourtant M. Dubreuil qui m'a dit de dire le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Quand je dis le, je dis pas quoi : quand je dis quoi, je dis pas, le.

LAPIERRE.

Je ne puis vous donner que ce que vous me dites.

M. TROTBERG.

Je dis le; mais faites marcher ici M. Dubreuil, il dira si je dis pas bien.

LAPIERRE.

Il vient de sortir.

M. TROTBERG.

Sortir. C'est quand.

LAPIERRE.

Quand? tout à l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure, c'est coucher, il m'a dit.

LAPIERRE.

Je ne dis pas qu'il est couché, je dis qu'il vient de sortir.

M. TROTBERG.

Eh bien, sortir, quand.

LAPIERRE.

Quand ? je vous dis tout à l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure c'est coucher, je sais fort bon ; mais on ne peut pas être couché et être sorti, je ne puis pas souffrir la mensonge.

LAPIERRE.

Mais je ne dis pas qu'il est couché non plus.

M. TROTBERG.

Qu tiable dis-tu donc ?

LAPIERRE.

Je dis qu'il vient de sortir.

M. TROTBERG.

Quand ?

LAPIERRE.

Tout à l'heure.

M. TROTBERG.

Je tiens plus, je vais quand, aussi moi de cette logis.

LAPIERRE.

Tenez, j'entends M. Dubreuil fils, il sait l'allemand, il vous entendra.

M. TROTBERG.

Je parle français encore, c'est un grand impatientement que cette garçon-là !

SCÈNE IX.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL FILS, LAPIERRE.

M. DUBREUIL FILS.

Ah, monsieur Trotberg, je suis charmé de vous voir à Paris. (Il l'embrasse.)

M. TROTBERG.

Je suis bien content aussi, véritablement.

M. DUBREUIL FILS.

Je comptais que vous n'arriveriez que demain, je vous demande bien pardon de n'avoir pas été ici à votre arrivée.

M. TROTBERG.

J'ai vu monsieur votre père; mais il m'a mis de l'embarras avec cette garçon; parce que les miens ils sont tous malades de la poste; et puis ils savent pas la langage de cette pays, et je puis pas expliquer à cette Pierre, qu'il n'entend pas.

M. DUBREUIL FILS.

Cette Pierre?

LAPIERRE.

Oui, c'est moi, Lapierre, qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Est-ce qu'il n'est pas français Lapierre?

M. DUBREUIL FILS.

Pardonnez-moi.

M. TROTBERG.

Il ne sait donc pas les mots de son pays.

M. DUBREUIL FILS.

Comment?

LAPIERRE.

Monsieur, il me dit le, quoi, quand, l'heure; je ne sais pas si c'est allemand ou français.

M. TROTBERG.

Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

M. DUBREUIL FILS.

Je n'entends pas non plus. Mais si vous voulez quelque chose, dites-moi, et vous l'aurez.

M. TROTBERG.

Eh bien, je veux le.

M. DUBREUIL FILS.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Eh, il dit aussi lui Lapierre, quoi, pour lors que je dis, le.

M. DUBREUIL FILS.

C'est singulier cela. Dites-moi en allemand ce que vous voulez.

M. TROTBERG.

Non, j'ai juré de parler toujours français dans cette pays. Et monsieur votre père il m'a dit de dire, le.

M. DUBREUIL FILS.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Non, ce n'est pas quoi, c'est le.

M. DUBREUIL FILS.

Lapierre, dis à mon père que je le prie de monter.

M. TROTBERG.

Monsieur votre père, il est quand et l'heure, à ce qu'il dit.

M. DUBREUIL FILS.

Quand et l'heure?

LAPIERRE.

Oui. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Ni moi non plus, je croyais savoir mieux la français; il m'a pourtant dit de dire comme cela, M. Dubreuil.

M. DUBREUIL FILS.

Le voilà, nous allons savoir ce que cela veut dire.

M. TROTBERG.

Vous verrez que j'ai dit raisonnablement.

SCÈNE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL PÈRE, M. DUBREUIL FILS, LAPIERRE.

M. DUBREUIL PÈRE.

Monsieur, je vous demande bien pardon, mais j'ai été obligé de sortir.....

M. TROTBERG.

Oui, je sais quand, vous voyez bien.

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui, mais ne vous a-t-il rien manqué?

M. DUBREUIL FILS.

Voilà l'embarras. M. Trotberg a demandé tout plein de choses, que Lapierre n'a pu lui donner.

LAPIERRE.

Parce que je n'ai pu rien comprendre.

M. DUBREUIL FILS.

Ni moi non plus.

M. TROTBERG.

Et cependant, monsieur, vous m'avez dit de dire le, et je demande le, il veut me donner quoi. Et puis je voulais parler à vous, il m'a dit quand, et l'heure; c'est un tiable d'homme, qui me ferait être un fou, cette Lapierre.

M. DUBREUIL PÈRE.

Je suis aussi embarrassé que vous.

M. TROTBERG.

Mais, monsieur, je puis bien vous dire, j'ai écrit ici. (Il prend ses tablettes.) Ne m'avez-vous pas dit si vous voulez envoyer quelque part, dites, où.

M. DUBREUIL PÈRE.

Oui.

M. TROTBERG.

J'ai dit où, aussi, il ne voulait pas entendre; mais après il a envoyé.

M. DUBREUIL PÈRE.

Lapierre, as-tu envoyé.

LAPIERRE.

Oui, monsieur, c'était une lettre, et l'adresse était dessus.

M. DUBREUIL PÈRE.

C'est bon.

M. TROTBERG.

Oui, mais j'ai eu un grand peine.

LAPIERRE.

Il disait toujours, où, où, où. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

M. TROTBERG.

Mais j'ai dit bien, n'est-ce pas monsieur Dubreuil?

M. DUBREUIL PÈRE.

Je crois que oui.

M. TROTBERG.

Après j'ai veux boire, je dis le, il veut me donner quoi. Moi, je veux pas quoi, je veux le.

M. DUBREUIL PÈRE.

Le?

M. TROTBERG.

Oui. Je puis pas expliquer, je demande à parler à vous, il dit que vous êtes quand et l'heure. Je puis pas entendre.

M. DUBREUIL PÈRE.

Ma foi ni moi non plus.

M. TROTBERG.

J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

M. DUBREUIL PÈRE.

Moi?

M. DUBREUIL FILS.

C'est-il vrai, mon père?

M. DUBREUIL PÈRE.

Je n'ai pas dit cela.

M. TROTBERG.

Vous n'avez pas dit, monsieur? j'ai pourtant écrit sur mon tablette.

M. DUBREUIL FILS.

Eh bien, lisez-nous ce qu'il y a.

M. TROTBERG.

Quand vous voulez envoyer quelque part, dites où. J'ai dit où.

M. DUBREUIL PÈRE.

Où; mais il faut dire où il faut aller.

M. TROTBERG.

Où il faut aller? Ah tiable, je savais pas. Je écrirai après. Je lis encore. Si vous voulez boire, dites-le. Je dis le, il dit quoi, je veux pas quoi moi, je veux le.

M. DUBREUIL PÈRE.

Cela veut dire, si vous voulez boire, dites-le, dites que vous voulez boire.

M. TROTBERG.

Ah, je comprends. Après j'ai écrit, si vous voulez manger, dites quoi.

M. DUBREUIL PÈRE.

Quoi, c'est ce que vous voulez manger.

M. TROTBERG.

C'est cela surement.

M. DUBREUIL FILS.

Sans doute.

M. TROTBERG.

Je pensais pas. (Il lit.) Si vous voulez sortir, dites quand.

M. DUBREUIL PÈRE.

Quand vous voudrez sortir.

M. TROTBERG.

Ah, je croyais que quand, voulait dire sortir, je entends présentement. Et puis: (Il lit.) Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. DUBREUIL FILS.

C'est l'heure à laquelle vous voulez vous coucher.

M. TROTBERG.

Coucher, ou vous lever; voilà pourquoi je comprenais pas. C'est mon faute de n'être pas plus savant du langue français.

PERSONNAGES.

M. DUBUT, *avocat*. Robe-de-chambre de calmande rayée, bonnet de velours, et puis en habit brun, veste noire, grande perruque, cravate, chapeau uni et canne.

DAME JAQUELINE, *servante de M. Dubut*. Juste brun, jupon rayé, tablier de cuisine, grande cornette plate.

GROS-PIERRE, *paysan*. Habit et veste grise, sur un gilet d'indienne, perruque blonde, ronde, et chapeau noir, un bâton avec un lièvre.

VINCENT, *paysan*. Habit et veste grise, boutons noirs, gilet de laine, grand chapeau noir, bâton, besace, et guêtres.

La scène est chez M. Dubut, dans une petite ville de province.

LE LIÈVRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBUT, *en robe-de-chambre, écrivant.*

Toujours travailler ! en voilà assez : il faut que j'aille prendre un peu l'air. Dame Jaqueline, dame Jaqueline ?

SCÈNE II.

M. DUBUT, DAME JAQUELINE.

DAME JAQUELINE.

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Donnez-moi mes souliers.

DAME JAQUELINE.

Quoi, vous voulez sortir ? il ne fait pas trop beau.

M. DUBUT.

Cela ne fait rien.

DAME JAQUELINE, *donnant les souliers.*

Les voilà, ils sont tout prêts.

M. DUBUT.

Et mon habit, ma perruque ? *(Il se chausse.)*

DAME JAQUELINE.

Tout est ici. Mais pourquoi ne pas rester chez vous plutôt ?

M. DUBUT.

Parce que je veux m'aller promener un peu, pour me délasser de mon travail.

DAME JAQUELINE.

De votre travail, et pourquoi tant travailler ?

M. DUBUT.

Il faut bien être utile au public, tant qu'on le peut.

DAME JAQUELINE.

Et vous vous tuez presque toujours pour rien ; à votre place je ne travaillerais que pour ceux qui me payeraient bien.

M. DUBUT.

Mais, dame Jaqueline, il faut aider les malheureux qui n'ont pas de quoi.

DAME JAQUELINE.

Oui ceux-là ; mais il vous vient tous les jours des paysans qui font les pauvres, pour ne vous rien donner, et vous êtes la dupe de cela, vous.

M. DUBUT.

On n'est jamais dupe en faisant le bien.

DAME JAQUELINE.

C'est peut-être beau ce que vous dites là ; mais cela ne rapporte rien. Pourquoi ne pas faire comme vos confrères ? Toutes les fois qu'on vient les consulter, ils attrapent toujours quelque chose, pied ou aile, n'importe, et voilà comme on fait une bonne maison.

M. DUBUT.

Mais j'ai assez de bien pour moi.

DAME JAQUELINE.

On n'en a jamais trop ; il faut amasser, on ne sait pas ce qui peut arriver.

M. DUBUT.

Il ne faut pas se méfier de la Providence, dame Jaqueline.

DAME JAQUELINE.

Je sais bien qu'on dit cela ; mais il ne faut pas refuser non plus ce qu'elle nous envoie ; il ne faut pas jeter à ses pieds ce qu'on tient dans ses mains.

M. DUBUT.

Oui, oui, vous avez raison. Donnez-moi mon habit.

DAME JAQUELINE.

Le voilà, le voilà. Vous ne ferez rien de tout ce que je vous dis là?

M. DUBUT *mettant son habit.*

Si, si, ne vous embarrassez pas. Ma cravate.

DAME JAQUELINE.

La voilà. Dame, c'est que si vous vouliez y penser, je vous ferais faire meilleure chère.

M. DUBUT.

Si c'était aux dépens du pauvre, cela ne vaudrait pas la peine.

DAME JAQUELINE.

Du pauvre? non pas du pauvre, mais de ceux à qui vous faites gagner des procès.

M. DUBUT.

Il leur en coûte toujours assez. (*Il met sa cravate.*)

DAME JAQUELINE.

Oui, voilà comme vous êtes; vous n'en ferez rien.

M. DUBUT.

Je vous dis que si.

DAME JAQUELINE.

Mais quand?

M. DUBUT.

Nous verrons.

DAME JAQUELINE.

Oui, oui, nous verrons.

M. DUBUT.

Ma perruque?

DAME JAQUELINE.

La voilà. Promettez-moi donc.

M. DUBUT.

Hé bien, je vous le promets. (*Il met sa perruque.*) Ma canne, mon chapeau.

DAME JAQUELINE.

Je vous le promets, je vous le promets! Je crains bien que ce ne soit à beau prêcher qui n'a cœur de bien faire. Où allez-vous?

M. DUBUT.

Sur la place, savoir s'il y a quelques nouvelles.

DAME JAQUELINE.

Revenez bientôt, et n'allez pas vous enrhumer toujours.

M. DUBUT.

Non, non. S'il vient quelqu'un, faites attendre, je ne serai pas long-temps.

SCÈNE III.

DAME JAQUELINE.

C'est tout comme si l'on ne disait rien. Il travaille, et pourquoi faire? Tous ces gens d'esprit-là sont plus bêtes! Si on ne les gouvernait pas, je ne sais pas comment ils feraient; cela fait pitié! Bon, pendant que je m'amuse là à gémir, peut-être que mon bœuf à la mode ne cuit pas.

SCÈNE IV.

DAME JAQUELINE, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE.

Bonjour, dame Jaqueline.

DAME JAQUELINE.

Ah, vous êtes à la ville, aujourd'hui, Gros-Pierre?

GROS-PIERRE.

Oui, vraiment. Vous vous portez bien?

DAME JAQUELINE.

Oui, assez bien, comme cela : tous les ans douze mois, comme on dit.

GROS-PIERRE.

Ah, dame, écoutez donc, on n'est pas toujours de même; il faut aller comme le temps. Eh bian, dites-moi un peu, est-ce que monsieur l'avocat n'est pas ici? j'ons affaire à lui, et je ne venons que pour ça.

DAME JAQUELINE.

Il est allé faire un tour, il reviendra bientôt, attendez-le.

GROS-PIERRE.

Pardi, il faut bian que je l'attende.

DAME JAQUELINE.

Est-ce que vous avez un procès?

GROS-PIERRE.

Oh, non, mais j'ons envie de le consulter pour en avoir un; c'est un si brave homme, que j'ons confiance en lui, voyez-vous.

DAME JAQUELINE.

Vous l'aimez, parce qu'il ne vous prend pas d'argent quand vous le consultez.

GROS-PIERRE.

Oh, c'est bian vrai. Je l'y en ons offert pourtant une fois; mais il n'a pas voulu; il m'a dit comme ça, Allons, Gros-Pierre, je ne veux point de ton argent, ne m'en parle jamais: ton père était fermier du mien; ainsi je ne prendrai rien de toi: c'est là un honnête homme, ça, par exemple.

DAME JAQUELINE.

Oui, voilà comme il se ruine.

GROS-PIERRE.

Oh, que non! est-ce qu'il n'a pas une bonne ferme auprès de chez nous?

DAME JAQUELINE.

Oui, mais cela n'empêche pas que tout travail ne mérite salaire. Pourquoi ne posez-vous pas là votre paquet, au lieu de le garder sur votre épaule?

GROS-PIERRE.

Cela n'est pas lourd.

DAME JAQUELINE.

Qu'est-ce que c'est donc?

GROS-PIERRE.

Ce n'est rien.

DAME JAQUELINE.

Je crois que c'est un lièvre; car je vois des pates qui passent.

GROS-PIERRE.

Des pates?

DAME JAQUELINE.

Oui, ce sont des pattes; je ne me trompe pas, c'est un lièvre.

GROS-PIERRE.

C'est une commission qu'on m'a chargé de faire.

DAME JAQUELINE.

Il les aime bien les lièvres, monsieur l'avocat.

GROS-PIERRE.

Tout de bon?

DAME JAQUELINE.

Oh, quand je peux en avoir un pour lui faire un civet, est enchanté.

GROS-PIERRE.

Et les aimez-vous, dame Jaqueline?

DAME JAQUELINE.

Oh, mais il ne faut pas prendre garde à moi.

GROS-PIERRE.

Pourquoi? Dites, dites tout naturellement? Avouez que vous mangeriez bian un bon civet de lièvre?

DAME JAQUELINE.

Mais......

GROS-PIERRE.

Pourquoi ne pas dire sans façon?

DAME JAQUELINE.

Oui, je l'aimerais bien.

GROS-PIERRE ; il fait comme s'il allait donner son lièvre, et il se redresse.

Vous l'aimeriez bian? Et moi aussi.

DAME JAQUELINE, à part.

Hum, le vilain trigaud!

SCÈNE V.

DAME JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

Hé, Gros-Pierre! Quoi que tu fais ici? je t'ai vu entrer, et j'ai dit comme ça, il faut que je lui demande s'il veut que nous nous en allions ensemble.

GROS-PIERRE.

M'attendras-tu?

VINCENT.

Eh pardi sûrement, je t'attendrai.

DAME JAQUELINE.

Ah çà, je vous laisse. Je m'en vais voir à mon souper. Asseyez-vous là.

GROS-PIERRE.

Allez, allez, ne vous embarrassez pas de nous.

SCÈNE VI.

GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

Eh, dis donc, Gros-Pierre, est-ce que tu as un procès?

GROS-PIERRE.

Non, mais je veux en faire un à la veuve Mignot; tu sais bian qu'alle a un pré tout près du nôtre?

VINCENT.

Oui; mais ça n'est pas bian de vouloir l'avoir.

GROS-PIERRE.

Et son père n'a-t-il pas eu comme ça un quartier de nos vignes?

VINCENT.

Mais c'est différent.

GROS-PIERRE.

Je le sais bien; mais si monsieur l'avocat me le conseille?

VINCENT.

Il ne te conseillera pas de dépouiller une veuve.

GROS-PIERRE.

Une veuve ne me fait pas plus de pitié qu'une autre; alle n'a qu'à se remarier, alle ne sera plus veuve.

VINCENT.

C'est vrai ça; mais il ne faut pas prendre le bian de son voisin.

GROS-PIERRE.

Je ne le prendrai pas non plus, c'est la justice qui me le donnera.

VINCENT.

Mais alle ne serait plus une justice dans ce cas-là.

GROS-PIERRE.

Mais n'est-ce pas les avocats et les procureux, qui font la justice? hé bien, est-ce qu'ils ne pouvont pas vous faire avoir le bian que vous voulez?

VINCENT.

Dame, je ne savons pas.

GROS-PIERRE.

Il ne faut donc pas parler. Enfin je veux que monsieur l'avocat me baille cet avis-là, vois-tu; et s'il me le baille, je lui baillerai un lièvre que j'ai apporté par exprès pour cela. Mais s'il me baille un autre avis, il n'aura pas le lièvre, et je le mangerons, nous. Je le vois qui vient, je crois. Oui, c'est lui-même.

VINCENT.

Je ne sais plus que te conseiller à présent.

GROS-PIERRE.

Oh, laisse-moi faire; tu vas voir, tu vas voir.

SCÈNE VII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE, VINCENT.

M. DUBUT.

Ah, ah, vous voilà à la ville, Gros-Pierre ?

GROS-PIERRE.

Oui, monsieur l'avocat, j'y venons parce que j'ons une affaire de conséquence, où j'aurions grand besoin que vous me bailliais votre avis, voyais-vous.

M. DUBUT.

Eh bien, mon ami, tu n'as qu'à dire. Tu sais bien que j'aime à te faire plaisir.

GROS-PIERRE.

C'est aussi pour cela que je venons à vous, monsieur l'avocat.

VINCENT, à Gros-Pierre.

Il m'est avis qu'il faut que je m'en aille, je m'en vais t'attendre aux Trois-Rois.

GROS-PIERRE.

Quand j'aurai fini, j'irai t'y trouver.

VINCENT.

Adieu, monsieur l'avocat.

M. DUBUT.

Adieu, mon ami, adieu.

SCÈNE VIII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. DUBUT, s'asseyant.

Allons, Gros-Pierre, conte-moi ton affaire.

GROS-PIERRE.

Vous saurez, monsieur l'avocat, qu'il y a à côté de mon

grand pré, un autre pré qui est à la veuve Mignot. Vous la connaissez la veuve Mignot?

M. DUBUT.

Non.

GROS-PIERRE.

La veuve Mignot est la plus méchante femme du monde; elle dit que je recule tous les ans la borne qui nous sépare, et elle veut que je plantions une haie pour n'avoir plus de dispute; moi, je ne veux pas de haie, et je voudrions l'attaquer en justice sur ce qu'alle dit que j'ons reculé la borne.

M. DUBUT.

Mais il n'y a qu'à mesurer le terrain, et l'on verra bien si vous y avez touché.

GROS-PIERRE.

Je ne voulons pas qu'on le mesure, et je ne voulons pas qu'alle m'accuse de cela; c'est pourquoi je voulons l'i faire un procès en réparation de dommages et intérêts, afin qu'on m'adjuge son pré, pour que je n'ayons pas de disputes.

M. DUBUT.

J'entends bien cela.

GROS-PIERRE.

Voilà ce que je voudrions que vous me conseilliez, monsieur l'avocat.

M. DUBUT.

Mais, Gros-Pierre, cela n'est pas bien de vouloir avoir comme cela l'héritage de son voisin.

GROS-PIERRE.

Je savons bien qu'on dira cela, mais si la justice me le donne, qu'est-ce qu'il y aura à dire?

M. DUBUT.

La justice ne te le donnera pas.

GROS-PIERRE.

Pardonnez-moi, il n'y a qu'à embrouiller tout cela de façon que cela finisse comme je le voulons; vous comprenez bian, monsieur l'avocat.

M. DUBUT.

Je ne te conseillerai jamais d'intenter un procès injuste.

GROS-PIERRE.

Mais pourquoi ?

M. DUBUT.

Parce qu'il faut être honnête homme d'abord.

GROS-PIERRE.

Mais de tous les gens qui ont des procès, il y en a toujours un qui perd.

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Hé bien, si la veuve Mignot perd, c'est tout ce que je veux.

M. DUBUT.

Oui ; mais si tu perds toi, comme cela arrivera, tu paieras les frais et tu diras que je t'ai mal conseillé.

GROS-PIERRE.

Je dirai..... je dirai que vous n'avez pas bian embrouillé l'affaire comme je le voulais, parce que je suis sûr qu'on pourrait me faire avoir ce pré-là.

M. DUBUT.

Mais je te dis que la loi est contre toi.

GROS-PIERRE.

Mais il n'y a qu'à la retourner, elle sera pour moi.

M. DUBUT.

Tu n'y entends rien, je ne te veux pas embarquer dans une mauvaise affaire: je crois que c'est te donner un bon conseil.

GROS-PIERRE.

Oui, un bon conseil qui ne rapporte rien; à quoi est-il bon ?

M. DUBUT.

A empêcher qu'on ne te mange inutilement.

GROS-PIERRE.

Voilà donc votre dernier mot, monsieur l'avocat?

M. DUBUT.

Oui, et celui que tu dois suivre.

GROS-PIERRE.

Si vous aviez voulu, vous auriez pu m'en donner un autre; tant pis pour vous.

M. DUBUT.

Je ne veux pas te tromper. Jusqu'à présent ne t'ai-je pas bien conduit dans tes affaires?

GROS-PIERRE.

Cela est vrai.

M. DUBUT.

Eh bien, de quoi te plains-tu?

GROS-PIERRE.

Oh de rien. Vous n'avez rien à mander chez nous, monsieur l'avocat?

M. DUBUT.

Non, non, mon ami. Porte-toi bien.

GROS-PIERRE.

Je vous baille bian le bonjour.

SCÈNE IX.

M. DUBUT, DAME JAQUELINE.

DAME JAQUELINE.

Eh bien, monsieur l'avocat, vous avez vu Gros-Pierre?

M. DUBUT.

Oui.

DAME JAQUELINE.

Qu'est-ce qu'il vous voulait?

M. DUBUT.

Me consulter sur un procès qu'il voulait avoir avec une de ses voisines.

DAME JAQUELINE.

Lui avez-vous donné votre avis?

M. DUBUT.

Oui.

DAME JAQUELINE.

Et qu'est-ce qu'il vous a donné lui?

M. DUBUT.

Rien.

DAME JAQUELINE.

Comment rien? C'est donc là ce que vous m'aviez promis?

M. DUBUT.

Mais que veux-tu? Tu sais bien que Gros-Pierre....

DAME JAQUELINE.

Je sais, je sais qu'avec tout votre esprit vous ne savez ce que vous faites; si j'avais été là, j'aurais sûrement eu un lièvre qu'il avait.

M. DUBUT.

Il avait un lièvre?

DAME JAQUELINE.

Assurément.

M. DUBUT.

Je ne l'ai pas vu.

DAME JAQUELINE.

Je le crois bien, et puis ce coquin-là se moque de vous après cela.

M. DUBUT.

Je ne lui donne rien du mien.

DAME JAQUELINE.

Et votre peine, votre science.... j'ai plus de regrets à ce lièvre-là!.... où est-il allé Gros-Pierre?

M. DUBUT.

Il est allé aux Trois-Rois, retrouver un de ses amis.

DAME JAQUELINE.

Il y sera peut-être encore. Je veux absolument avoir le lièvre, ou je ne demeurerai plus avec vous.

M. DUBUT.

Quoi, vous voudriez me quitter, depuis vingt-cinq ans que nous sommes ensemble?

DAME JAQUELINE.

Qu'est-ce que j'y ai gagné? Faites-vous la moindre chose de ce que je veux? Vous me promettez tantôt, et puis vous n'y songez pas à la première occasion.

M. DUBUT.

Que voulez-vous? je vous promets encore....

DAME JAQUELINE.

Oui, oui, promettre et tenir sont deux; voilà qui est fini, je m'en irai demain.

M. DUBUT.

Ah, dame Jaqueline....

DAME JAQUELINE.

Il n'y a point de dame Jaqueline qui tienne.

M. DUBUT.

Mais comment faire?

DAME JAQUELINE.

Je veux avoir le lièvre, et tout-à-l'heure. Voyez à vous arranger; je ne me contente pas de promesses davantage, je veux des effets. Si vous voulez je m'en vais dire à Gros-Pierre que vous avez quelque chose à lui dire.

M. DUBUT.

Si j'ai le lièvre, notre paix sera donc faite?

DAME JAQUELINE.

Oui, pour cette fois-ci.

M. DUBUT.

Fort bien, allez, allez le chercher.

DAME JAQUELINE.

Je le vois à la porte des Trois-Rois. Je m'en vais l'appeler.

SCÈNE X.

M. DUBUT.

Dame Jaqueline a raison, mieux on conseille les gens et moins ils ont de reconnaissance. Si j'avais été de l'avis de Gros-Pierre, il m'aurait sûrement donné son lièvre. Puisque cela fait tant de plaisir à dame Jaqueline, je m'en vais employer un moyen qui sûrement me réussira. Prenons un gros livre pour faire semblant de consulter; il en sera sûrement la dupe. (Il prend un grand livre, et il se met à lire.)

SCÈNE XI.

M. DUBUT, DAME JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

DAME JAQUELINE.

Tenez, monsieur l'avocat, le voilà Gros-Pierre; il n'était pas encore parti.

GROS-PIERRE.

Est-ce que vous avez quelque chose à me dire, monsieur l'avocat?

M. DUBUT.

Eh, oui vraiment, j'ai songé à ton affaire, et j'ai trouvé ici.....

GROS-PIERRE.

Quoi, monsieur l'avocat?

M. DUBUT.

Que tu pourrais bien.....

GROS-PIERRE.

Avoir mon pré?

M. DUBUT.

Oui, s'il n'y a jamais eu de haie qui ait séparé ces deux héritages.

GROS-PIERRE.

Non, monsieur l'avocat, je suis bien sûr qu'il n'y en a jamais eu, parce que le tout appartenait au même maître; c'est pourquoi je pourrions demander ce qui est à la veuve Mignot, mon pré étant plus grand que le sien.

M. DUBUT.

Le tien est plus grand?

GROS-PIERRE.

Oui.

M. DUBUT.

Il n'y a plus de difficultés.

GROS-PIERRE.

Tout de bon, monsieur l'avocat, vous le croyez?

M. DUBUT.

Sans doute, et le procès se gagnera, parce que le fort emporte le faible.

GROS-PIERRE.

C'est vrai, cela; vous êtes un bian habile homme.

M. DUBUT.

On ne voit pas tout d'un coup le pour et le contre.

GROS-PIERRE.

Vincent, je t'avais bian dit que ma cause était bonne : tu n'entends rien aux affaires, toi.

VINCENT.

Eh bian, je ne le crois pas encore.

GROS-PIERRE.

Tu es bian obstiné! tu ne mangeras pas de mon lièvre; car je m'en vais le donner à monsieur l'avocat.

DAME JAQUELINE.

Qu'est-ce que vous dites, Gros-Pierre?

GROS-PIERRE.

Je dis que je donne ce lièvre à monsieur l'avocat. Prenez-le, dame Jaqueline. (Il le lui donne.)

DAME JAQUELINE.

Donnez, donnez. (Elle l'emporte, puis elle revient.)

M. DUBUT.

Ah çà, écoutez-moi, Gros-Pierre; je vois que vous aimez les bons conseils.

GROS-PIERRE.

Eh pardi, je vous le demande? Il n'y a que ceux-là.

M. DUBUT.

C'est donc ceux-là qu'il faut payer, et non pas les autres.

GROS-PIERRE.

C'est ce que je vous disons.

M. DUBUT.

Eh bien, c'est le premier que je vous ai donné qui était le bon et non pas le second.

GROS-PIERRE.

Quoi! celui de ne pas plaider.

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Quoi, le plus fort....

M. DUBUT.

Est souvent le plus injuste.

GROS-PIERRE.

Mais l'adresse, l'habileté, la ruse.....

M. DUBUT.

Fait des dupes.

VINCENT.

Je te l'avais bian dit, Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Tais-toi.

DAME JAQUELINE.

Si tu ne t'étais pas moqué de moi tantôt avec ton lièvre, nous ne nous moquerions pas de toi à présent.

GROS-PIERRE.

Je parie que c'est vous, dame Jaqueline, qui avez conseillé à monsieur l'avocat de me faire ce tour-là?

DAME JAQUELINE.

Eh bien, c'est vrai, Gros-Pierre.

M. DUBUT.

Tu en es quitte à meilleur marché que si tu plaidais.

GROS-PIERRE.

Oh, je n'en suis pas fâché à cause de vous, mais à cause d'elle.

VINCENT.

Moi, j'en suis bien aise, parce que tu n'as pas voulu me croire. Allons, allons-nous-en.

M. DUBUT.

Adieu, mes amis, votre serviteur.

GROS-PIERRE.

Adieu, monsieur l'avocat, je ne croirons plus jamais que votre première parole.

(Ils sortent.)

DAME JAQUELINE.

Vous voyez bien que j'avais raison, monsieur l'avocat?

M. DUBUT.

Oui; mais vous m'avez fait mentir, je n'aime pas cela. Allons souper.

(Ils sortent.)

LES BONS.

PROVERBE LII.

PERSONNAGES.

M. DE GRANTIER, *financier.* Habit brun brodé, veste d'or.

Mme DE VILLEMARE, *sœur de M. de Grantier.* En robe du matin, avec un collet monté.

M. DUPONT, *secrétaire de M. de Grantier.* Habit et veste grise, galonné d'un petit galon d'or.

L'ABBÉ DE LA SOURDIÈRE. En habit noir, manteau, rabat, et bien poudré.

M. DESPRÉS, *employé de Chartres.* Habit anglais brun, à boutons plats, veste verte, avec un petit galon d'or.

M. DEMERIN, *commis.* Habit de petit velours complet, boutons d'or.

DUBOIS. Habit rouge complet, à boutons d'or.

LAFOND. Habit gris complet, à boutons d'or.

DELISLE, *valet-de-chambre de M. de Grantier.* Habit gris-de-fer, galonné d'or, veste d'or.

M. HOCHEPOT, *maître-d'hôtel de M. de Grantier.* Habit vert, grand galon d'or, veste d'or.

La scène est dans le cabinet de M. de Grantier.

LES BONS.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT.

M. DE GRANTIER, en entrant avec des papiers à la main.

Ah, vous êtes ici, monsieur Dupont; je vous faisais chercher partout.

M. DUPONT.

Il y a une demi-heure que j'attends.

M. DEGRANTIER.

Ah çà, cette saisie, il faudra la faire rendre.

M. DUPONT.

Mais monsieur, c'est la seconde fois que ces gens-là sont pris en flagrant délit.

M. DE GRANTIER.

On n'en sait rien, ainsi n'en parlez pas.

M. DUPONT.

Je sais bien que madame votre mère s'intéresse pour eux, et je lui ai dit qu'ils n'étaient pas dans le cas qu'on leur fasse de grâce.

M. DE GRANTIER.

Vous avez bien fait; mais madame de Franville m'a dit qu'elle se brouillerait avec moi, si je ne finissais pas cela comme elle le désire; ainsi vous voyez bien.....

M. DUPONT.

Il n'y aura qu'à faire accroire à madame votre mère que c'est à sa considération.

M. DE GRANTIER.

Sans doute.

M. DUPONT.

Monsieur, veut-il signer cette délibération d'hier?

M. DE GRANTIER.

Oui, donnez. (Il signe.)

M. DUPONT.

J'ai répondu au receveur d'Etampes qu'il faut qu'il fasse des poursuites.

M. DE GRANTIER.

Il faut ajouter, « Sans quoi il sera cassé. »

M. DUPONT.

Je l'ai mis aussi.

M. DE GRANTIER.

Avez-vous les deux bons pour cet entrepôt de tabac et le grenier à sel ?

M. DUPONT.

Oui, monsieur, les voilà.

M. DE GRANTIER.

C'est très-bien.

M. DUPONT.

Si monsieur voulait donner l'entrepôt de tabac à mon frère ?

M. DE GRANTIER.

Votre frère ? mais je l'ai placé.

M. DUPONT.

Oui, monsieur, mais il n'a que huit cents francs.

M. DE GRANTIER.

Il est encore bien heureux.

M. DUPONT.

Mais, monsieur, à moi; il y a long-temps que vous m'en promettez un.

M. DE GRANTIER.

Nous verrons cela une autre fois : est-ce que vous voulez me quitter ?

M. DUPONT.

Non, monsieur, assurément; mais je le ferais exercer.

M. DE GRANTIER.

Cela ne se peut pas, il faut exercer soi-même.

M. DUPONT.

Mais, monsieur, il y a des exemples...

M. DE GRANTIER.

Oui, autrefois ; mais à présent cela ne se fait plus.

M. DUPONT.

Mais le grenier à sel : mon père est dans cette ville là, et en le mettant sous son nom....

M. DE GRANTIER.

Votre père, votre père n'entend rien à ces affaires-là.

SCÈNE II.

M. DE GRANTIER, L'ABBÉ, M. DUPONT.

DELISLE, annonçant.

M. l'abbé de la Sourdière.

M. DE GRANTIER.

Ah, monsieur l'Abbé, je suis charmé de vous voir.

L'ABBÉ.

J'avais peur de ne pas vous trouver.

M. DE GRANTIER.

Je devais sortir ce matin; mais une affaire que j'avais, est remise; j'en suis bien aise, parce que j'ai l'honneur de vous voir.

L'ABBÉ.

C'est que j'ai une grande affaire à vous communiquer : c'est la Vicomtesse ; elle voulait venir elle-même, mais elle a été obligée d'aller à Versailles.

M. DE GRANTIER.

Quest-ce que c'est?

L'ABBÉ.

C'est pour un homme qu'elle protège beaucoup, et vous lui ferez le plus grand plaisir, si vous pouvez lui donner un entrepôt de tabac, ou un grenier à sel, qui est dans votre dépar-

tement : voilà son mémoire, vous verrez les droits de cet homme-là, elle ne demande pas à propos de rien.

M. DE GRANTIER.

Je n'ai pas besoin de voir : ces deux emplois ne sont pas de mon département, et je n'y peux rien du tout.

L'ABBÉ.

On lui avait pourtant dit que cela vous regardait.

M. DE GRANTIER.

Je le voudrais très-fort, je serais enchanté de pouvoir lui faire ce plaisir-là, ainsi qu'à vous.

L'ABBÉ.

Quoi, ni l'un ni l'autre?

M. DE GRANTIER.

Ni l'un ni l'autre.

L'ABBÉ.

Elle y compte pourtant.

M. DE GRANTIER.

J'en suis désespéré.

L'ABBÉ.

Elle se plaint déjà beaucoup de vous, au moins.

M. DE GRANTIER.

De moi?

L'ABBÉ.

Oui vraiment, elle dit que vous la négligez depuis quelque temps.

M. DE GRANTIER.

Elle est bien bonne; j'aurai l'honneur de lui aller faire ma cour incessamment.

L'ABBÉ.

Je lui dirai donc que cela ne vous regarde pas.

M. DE GRANTIER.

Si vous voulez bien. Où allez-vous donc, monsieur l'Abbé? Est-ce que vous ne dînez pas ici?

L'ABBÉ.

Non, je ne peux pas avoir cet honneur-là aujourd'hui.

M. DE GRANTIER.

Mais quand vous verra-t-on?

L'ABBÉ.

Sûrement demain ou après. Ah çà, vous êtes en affaire, laissez-moi aller.

M. DE GRANTIER.

Vous le voulez?

L'ABBÉ.

Vous vous moquez de moi.

M. DE GRANTIER.

Ne m'oubliez pas.

L'ABBÉ.

Non, non.

SCÈNE III.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT.

M. DE GRANTIER.

Où en étions-nous? Ah, ces deux cavaliers qui on été pris avec du tabac?

M. DUPONT.

Monsieur, voilà le procès-verbal.

M. DE GRANTIER.

Allons, il faut écrire au major. Savez-vous où est leur régiment?

M. DUPONT.

Non, monsieur.

M. DE GRANTIER.

Vous vous en informerez.

M. DUPONT.

Oui, monsieur.

M. DE GRANTIER.

Il faut répondre à M. Delorme à propos. Écrivez. «Ne manquez pas, monsieur, sitôt la présente reçue....

M. DUPONT, écrivant.

Reçue....

M. DE GRANTIER.

« Reçue, de faire faire l'état que vous me proposez. »

SCÈNE IV.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, DELISLE.

DELISLE.

Monsieur, il y a là un employé de Chartres qui demande à vous parler.

M. DE GRANTIER.

Savez-vous ce qu'il veut?

DELISLE.

Non, monsieur; il dit que c'est quelque chose de très-pressé.

M. DE GRANTIER.

Faites-le entrer.

DELISLE.

Entrez, monsieur.

SCÈNE V.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, M. DESPRÉS.

M. DE GRANTIER.

Eh bien, monsieur, qu'est-ce qu'il y a? pourquoi venez-vous à Paris sans congé?

M. DESPRÉS.

Monsieur, c'est que je viens vous demander vos bontés.

M. DE GRANTIER.

Pour quoi faire?

M. DESPRÉS.

C'est que si monsieur voulait....

M. DE GRANTIER.

Parlez donc.

M. DESPRÉS.

Le grenier à sel d'Épernon est vacant, et il ne dépendrait que de monsieur de faire ma fortune.

M. DE GRANTIER.

Cela ne se peut pas.

M. DESPRÉS.

Mais, monsieur, considérez....

M. DE GRANTIER.

Allons, monsieur Dupont, où en sommes-nous?

M. DUPONT, lisant.

« De faire faire l'état que vous me proposez......

M. DE GRANTIER.

« Que vous me proposez dans votre lettre du 21 de ce mois. »

M. DESPRÉS.

Si j'osais, monsieur....

M. DE GRANTIER.

Allons, en voilà assez.

M. DESPRÉS.

Mais, monsieur, si monsieur voulait se ressouvenir que j'ai eu une fois le bras cassé par des contrebandiers, et que j'ai été encore une autre fois blessé....

M. DE GRANTIER.

Vous avez eu une gratification.

M. DESPRÉS.

Il est vrai, monsieur, aussi je ne me plains pas.

M. DE GRANTIER.

Après, monsieur Dupont?

M. DUPONT.

« Dans votre lettre du 21 de ce mois.......

M. DE GRANTIER.

« Du 21 de ce mois; parce qu'en conséquence je ferai délibérer. »

M. DESPRÉS.

Monsieur....

M. DE GRANTIER.

Je vous dis encore une fois que cela ne se peut pas, et je vous conseille de vous en aller tout de suite, sans quoi on vous apprendra à venir à Paris sans congé.

M. DESPRÉS.

Monsieur, j'espère que vous me pardonnerez.

M. DE GRANTIER.

Oui; mais que cela ne vous arrive plus. Allons, adieu.

M. DESPRÉS.

Monsieur, je suis bien fâché....

M. DE GRANTIER.

Allons, allons, c'est bon.

SCÈNE VI.

M. DE GRANTIER, Mme DE VILLEMARE, M. DUPONT, DELISLE.

DELISLE.

Madame de Villemare.

Mme DE VILLEMARE.

Ah, mon frère, je suis charmée de vous voir.

M. DE GRANTIER.

Moi, je suis bien aise de voir que vous vous portez bien à présent.

Mme DE VILLEMARE.

Ah, ne parlez pas de cela, je suis dans un état affreux depuis huit jours; j'arrive de la campagne pour voir ce que je ferai à mes nerfs...

M. DE GRANTIER.

Comment, est-ce que la campagne ne vous a pas fait de bien?

Mme DE VILLEMARE.

Non, vraiment, au contraire.

M. DE GRANTIER.

C'est que vous vous êtes toujours couchée au jour, je le parierais.

Mme DE VILLEMARE.

Eh bien oui; mais je ne peux pas faire autrement: ne parlons plus de cela.

M. DE GRANTIER.

Je n'en parlerai pas si vous voulez; mais si vous vous couchiez comme moi à minuit, vous verriez que vous vous porteriez à merveille. Je le disais encore hier à votre mari.

Mme DE VILLEMARE.

Si vous m'aimiez, voilà ce que vous ne lui diriez pas.

M. DE GRANTIER.

Mais je vous demande pardon: c'est parce que je vous aime.

Mme DE VILLEMARE.

Nous allons le voir; car je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. DE GRANTIER.

Qu'est-ce que c'est?

Mme DE VILLEMARE.

Vous connaissez la marquise de Courcière?

M. DE GRANTIER.

Oui.

Mme DE VILLEMARE.

Vous savez comme nous nous aimons?

M. DE GRANTIER.

Oui, comme les femmes s'aiment.

Mme DE VILLEMARE.

Vous ne le croyez pas, cependant rien n'est plus vrai; je

l'aime beaucoup moi. Il y a un homme pour qui elle s'intéresse vivement, je me suis chargée de vous demander pour lui un entrepôt de tabac qui est vacant et que vous...

M. DE GRANTIER.

Il est donné.

Mme DE VILLEMARE.

Mais il y a un grenier à sel.

M. DE GRANTIER.

Tout cela est donné.

Mme DE VILLEMARE.

Mais son père doit vous écrire aussi.

M. DE GRANTIER.

Le père de la Marquise?

Mme DE VILLEMARE.

Oui, vous ne pouvez pas le refuser.

M. DE GRANTIER.

Pourquoi cela? Il n'est plus en place.

Mme DE VILLEMARE.

Ah, mon frère!.... un homme comme lui!

M. DE GRANTIER.

Mais, madame, je ne peux pas faire l'impossible.

Mme DE VILLEMARE.

Ma mère vous en parlera, je vous en avertis.

M. DE GRANTIER.

Ma mère me tourmente toujours; tenez, M. Dupont peut vous dire qu'il y a deux de ses protégés à qui je sauve aujourd'hui les galères.

Mme DE VILLEMARE.

Bon, voilà une belle misère! mon frère, si vous pouviez, vous me feriez plaisir; d'ailleurs vous connaissez celui pour qui nous demandons.

M. DE GRANTIER.

Qui est-ce?

Mme DE VILLEMARE.

M. Demetrih.

M. DE GRANTIER.

Demerin?

Mme DE VILLEMARE.

Oui, il est là dans votre antichambre.

M. DE GRANTIER.

Eh bien, j'arrangerai cela avec lui.

Mme DE VILLEMARE.

Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DE GRANTIER.

Ne vous inquiétez pas.

Mme DE VILLEMARE.

C'est charmant à vous. Je m'en vais en ce cas-là.

M. DE GRANTIER.

Pourquoi ne dînez-vous pas ici?

Mme DE VILLEMARE.

Est-ce que je dîne?

M. DE GRANTIER.

Vous avez tort.

Mme DE VILLEMARE.

Oui, avec mon estomac. Ah çà, adieu, mon frère. Embrassez-moi donc. (Elle l'embrasse.) Quand est-ce que je vous verrai?

M. DE GRANTIER.

Ce soir ou demain. (Il la reconduit.) Monsieur Demerin, entrez un peu ici.

SCÈNE VII.

M. DE GRANTIER, M. DEMERIN, M. DUPONT.

M. DEMERIN.

Monsieur, madame votre sœur a eu la bonté de vous parler en ma faveur.

M. DE GRANTIER.

Oui, oui; mais je voudrais bien savoir à propos de quoi vous vous avisez de me faire parler comme cela par tout le monde.

M. DEMERIN.

Monsieur, c'est que je n'ai osé vous parler moi-même.

M. DE GRANTIER.

Et vous avez bien fait, monsieur. Je trouve votre demande fort extraordinaire.

M. DEMERIN.

Comment, monsieur?....

M. DE GRANTIER.

Il me semble que vous deviez être content de l'emploi que vous avez.

M. DEMERIN.

Monsieur, ce sont ces dames qui veulent bien s'intéresser à moi, et qui ont cru que vous voudriez bien me protéger.

M. DE GRANTIER.

Je vous protégerai aussi; mais c'est pour vous conserver ce que vous avez, et je vous défends de jamais penser à autre chose.

M. DEMERIN.

Monsieur, je n'ai pas cru....

M. DE GRANTIER.

Il n'est pas question de cela, monsieur; je vous le dis très-sérieusement.

M. DEMERIN.

Cela suffit, monsieur.

M. DE GRANTIER.

Pensez-y, et qu'il ne me vienne plus de recommandation à votre sujet; allons, voilà qui est fini.

M. DEMERIN.

Monsieur, comme vous voudrez. (Il sort.)

M. DE GRANTIER.

Ces messieurs-là ne sont jamais contents, avec douze cents francs, il me semble qu'il y a pourtant bien de quoi vivre.

SCÈNE VIII.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, DELISLE.

DELISLE.

Monsieur, il y a là M. Dubois et un de ses parents.

M. DE GRANTIER.

Qu'est-ce que c'est que M. Dubois?

DELISLE.

C'est le valet de chambre de madame de Franville.

M. DE GRANTIER.

Faites-le entrer.

SCÈNE IX.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, DELISLE, DUBOIS, LAFOND.

M. DE GRANTIER.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Dubois?

DUBOIS.

Monsieur, madame de Franville vous fait bien ses compliments, et voilà une lettre qu'elle m'a chargé de vous remettre.

M. DE GRANTIER.

Ah, ah, voyons. (Il lit la lettre.)

DUBOIS.

Voilà aussi monsieur Lafond, le frère de mademoiselle Julie, qu'elle vous recommande.

M. DE GRANTIER, *lisant.*

C'est le frère de mademoiselle Julie?

DUBOIS.

Oui, monsieur, la femme de chambre de mademoiselle.

M. DE GRANTIER, *lisant.*

Ah, je suis bien aise de lui faire plaisir, ainsi qu'à vous, monsieur Dubois.

DUBOIS.

Monsieur, nous vous serons très-obligés.

M. DE GRANTIER.

Monsieur Dupont, mettez le nom de M. Dubois au bon pour l'entrepôt de tabac, et à celui du grenier à sel celui de monsieur.....

LAFOND.

Lafond, monsieur, à vous servir.

M. DE GRANTIER.

Vous direz à madame de Franville que je ne lui écris pas; mais que j'aurai l'honneur de la voir ce soir.

DUBOIS.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

M. DUPONT.

Monsieur, c'est fini. (*Il donne les bons à M. de Grantier.*)

M. DE GRANTIER, *donnant les bons à Dubois et à Lafond.*

Tenez, messieurs. Ah çà, j'espère que vous vous comporterez bien?

DUBOIS.

Ah, monsieur, vous pouvez en être bien sûr.

M. DE GRANTIER.

Allons, je suis charmé de vous avoir fait plaisir.

DUBOIS.

Nous vous avons bien des obligations, et nous ne l'oublierons jamais.

M. DE GRANTIER.

C'est très-bien. Adieu, adieu.

SCÈNE X.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT, M. HOCHEPOT.

M. HOCHEPOT.

Monsieur est servi.

M. DE GRANTIER.

Allons, monsieur Dupont, allez-vous-en dîner; nous achèverons cela tantôt. Revenez de bonne heure.

M. DUPONT.

Oui, monsieur.

(Ils s'en vont.)

L'AVOCAT CONSULTANT.

PROVERBE LIII.

PERSONNAGES.

M. GALAND DE LA RIVERIE, *avocat*. Habit noir, perruque à nœuds, chapeau.

M. DE SAINT-HILAIRE, M. DE CACHANT, ..., } *officiers d'infanterie*. En uniformes.

BENOIT, *laquais de M. Galand de la Riverie*. Habit brun, boutons d'or.

La scène est chez M. Galand de la Riverie, dans son cabinet.

L'AVOCAT CONSULTANT.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE CACHANT, M. DE SAINT-HILAIRE.

M. DE CACHANT.

Qu'est-ce que tu viens donc faire ici, Saint-Hilaire?

M. DE SAINT-HILAIRE.

Je viens consulter M. Galand de la Riverie, sur une affaire.

M. DE CACHANT.

Parbleu, je te plains d'être entre ses mains, car il ne finit rien; je suis bien fâché de l'avoir pour avocat.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Mon affaire à moi ne sera pas longue, ce ne sera qu'une consultation.

M. DE CACHANT.

On ne le trouve jamais chez lui.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Je sais bien où il va; mais ne t'embarrasse pas, je ne crois pas qu'il y retourne davantage.

M. DE CACHANT.

On dit qu'il est amoureux d'une demoiselle.

M. DE SAINT-HILAIRE.

C'est cela même.

M. DE CACHANT.

Tu la connais peut-être?

M. DE SAINT-HILAIRE.

Beaucoup.

M. DE CACHANT.

Je t'entends.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Je crois avoir imaginé un moyen pour cela.

M. DE CACHANT.

Ne lui fais pas de mal.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Ne t'inquiète pas.

M. DE CACHANT.

C'est que s'il était malade, cela reculerait encore mon affaire.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Tu n'as rien à craindre.

M. DE CACHANT.

Je m'en vais, je reviendrai tantôt.

SCÈNE II.

M. DE SAINT-HILAIRE, M. DE CACHANT, BENOIT.

BENOIT.

Messieurs, monsieur l'avocat va revenir dans l'instant.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Où est-il?

BENOIT.

Il n'est pas loin, il est chez mademoiselle de Sainte-Lucie.

M. DE CACHANT.

C'est cela même.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Allons, c'est bon.

M. DE CACHANT.

Adieu, Saint-Hilaire, à ce soir.

BENOIT.

Le voilà, monsieur l'avocat; il rentre par le jardin.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Allons, laissez-nous.

BENOIT, *par la fenêtre.*

Ici, monsieur, ici.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-HILAIRE, M. GALAND.

M. GALAND.

Ah, c'est monsieur de Saint-Hilaire.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Oui, monsieur Galand, je viens vous consulter.

M. GALAND.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur; asseyez-vous donc, s'il vous plaît.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Ce n'est pas la peine. Voici de quoi il s'agit.

M. GALAND.

Mais, monsieur, je ne peux pas vous écouter comme cela.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Allons, puisque vous le voulez absolument. (Ils s'asseyent.)

M. GALAND.

C'est que réellement vous serez mieux.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Monsieur, je viens vous consulter pour savoir ce que je dois choisir d'une chose ou de l'autre, que je me trouve dans la nécessité de faire.

M. GALAND.

Voyons, monsieur, expliquez votre affaire comme elle est.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Monsieur, je n'ai jamais eu de procès de ma vie, et je voudrais bien n'en pas avoir.

M. GALAND.

Il y a peut-être quelque moyen d'accommodement; voyons.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Monsieur, il y a un homme dans le monde qui me déplaît beaucoup: je suis déterminé à lui donner cent coups de bâton, ou à le jeter par les fenêtres.

M. GALAND.

Monsieur, c'est violent.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Je le sais bien ; mais je ne peux pas absolument m'en dispenser, et je viens vous consulter sur le choix de ces deux choses-là.

M. GALAND.

Je ne vous conseillerai jamais ni l'une ni l'autre, il y a trop de danger.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Oui, pour cet homme-là.

M. GALAND.

Pour vous-même ; mais, quelles raisons avez-vous ? Il y a les voies de la justice.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Je vous dis que je ne veux pas avoir de procès, cela m'impatiente, et je ne veux pas tirer cette affaire-là en longueur.

M. GALAND.

Mais que vous a fait cet homme qui puisse vous porter à cet excès de violence ?

M. DE SAINT-HILAIRE.

Le voici, monsieur. Je suis très-amoureux d'une demoiselle fort aimable, que j'ai même envie d'épouser : je crois lui plaire, et cet homme ne cesse point de venir dans la maison ; vous entendez ?

M. GALAND.

Oui, monsieur, très-bien.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Or, comme il paraît vouloir déterminer la mère de cette demoiselle en sa faveur, je ne vois pas d'autre parti à prendre que de l'expulser de cette maison. N'est-ce pas expulser qu'il faut dire ?

M. GALAND.

Oui, monsieur.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Je trouve bien que de le faire sauter par les fenêtres serait

plus court ; mais il pourrait en mourir, et pourvu qu'il n'y revienne plus, c'est tout ce qu'il me faut ; ainsi les coups de bâton pourraient peut-être lui suffire. Conseillez-moi.

M. GALAND.

Monsieur, il pourrait arriver que....

M. DE SAINT-HILAIRE.

Parlez-moi naturellement, j'aimerais fort les coups de bâton.

M. GALAND.

Prenez plutôt le parti de la douceur; cela aura moins d'inconvénient.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Oui, mais cela sera lent.

M. GALAND.

Non, non, attendez quelques jours, vous verrez que cet homme-là prendra son parti.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Vous le croyez ?

M. GALAND.

Oh sûrement, vous ne le reverrez plus.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Vous me le promettez ?

M. GALAND.

J'en réponds même.

M. DE SAINT-HILAIRE.

En ce cas-là.... Mais si je le retrouve encore, pour lors je prendrai le parti de la fenêtre.

M. GALAND.

Vous ne serez plus exposé à cette violence.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Allons, monsieur, nous verrons. (Il met deux écus sur le bureau de M. Galand.)

M. GALAND.

Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc ?

M. DE SAINT-HILAIRE.

Il faut bien que je vous paye votre consultation.

M. GALAND.

Monsieur, vous vous moquez de moi.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Vous n'êtes pas obligé de donner votre temps et votre science pour rien ; je suivrai donc votre conseil, j'attendrai deux jours ; mais après cela je ne balancerai plus. Adieu, monsieur Galand, en vous remerciant.

M. GALAND.

Monsieur.....

M. DE SAINT-HILAIRE.

Rentrez donc.

M. GALAND.

Monsieur, je vous verrai aller.

(Ils sortent.)

LES DÉSESPÉRÉS DE L'OPÉRA.

PROVERBE LIV.

PERSONNAGES.

M. SANGLIER. Habit noir, perruque blonde, chapeau sous le bras.

M. PILIER. Habit gris, veste d'or, perruque brune, chapeau sous le bras et canne.

M. POINT-DU-TOUT. Habit de ratine, surtout de velours noir, perruque en bourse, collier noir, épée et chapeau.

M. QU'IMPORTE. Habit vert galonné, chapeau, épée et canne.

LE GARÇON *cafetier*. Veste noire, mauvaise perruque, tablier.

La scène est dans un café.

LES

DESESPÉRÉS DE L'OPÉRA.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PILIER, LE GARÇON.

M. PILIER.

Garçon?

LE GARÇON.

Monsieur Pilier, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

M. PILIER.

M. Sanglier est-il venu ici aujourd'hui?

LE GARÇON.

Non, monsieur, pas encore.

M. PILIER.

Et a-t-on dit quelques nouvelles ce matin?

LE GARÇON.

Non, monsieur.

M. PILIER.

Quoi, rien du tout?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, le feu a été dans une cheminée ici près, hier au soir.

M. PILIER.

Bon, le feu dans une cheminée!

LE GARÇON.

Mais, monsieur, il était bien fort.

M. PILIER.

Voilà quelque chose de rare!

LE GARÇON.

Mais c'est que si le feu avait gagné, tout le quartier aurait été brulé.

M. PILIER.

Oui, avec les pompes qu'il y a à présent, comment voulez-vous que cela arrive?

LE GARÇON.

Oh, il est vrai qu'il n'y a plus rien à craindre.

M. PILIER.

Il y a des choses bien plus intéressantes que tout cela. Avez-vous entendu parler de l'Opéra?

LE GARÇON.

De l'Opéra?

M. PILIER.

Oui, de l'Opéra?

LE GARÇON.

Oui, monsieur, on dit qu'il y en a un nouveau.

M. PILIER.

Je le sais parbleu bien, on ne veut pas donner des anciens.

LE GARÇON.

Mais les nouveaux ne dureront-ils pas davantage?

M. PILIER.

Eh non vraiment! malheureux Opéra! et personne n'y pense!

LE GARÇON.

Ah, tenez, monsieur, voilà M. Sanglier, que vous demandiez.

M. PILIER.

M. Sanglier?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

M. PILIER.

Nous allons voir ce qu'il nous dira.

LE GARÇON.

Vous ne voulez rien à présent, monsieur?

M. PILIER.

Non, non.

SCÈNE II.

M. SANGLIER, M. PILIER.

M. SANGLIER.

Ah, bonjour, monsieur Pilier.

M. PILIER.

Eh bien, monsieur Sanglier, cette voix que vous disiez que nous aurions?

M. SANGLIER.

Je n'en ai pas entendu dire la moindre chose, que ce que l'on nous en a dit avant-hier.

M. PILIER.

Et vous ne vous en êtes pas informé depuis?

M. SANGLIER.

Je n'en sais pas davantage : les uns me disent qu'elle est au concert de Lyon, d'autres, à Rouen; cela n'est pas clair et c'est dommage, car on prétend que c'était la même voix précisément que celle de mademoiselle Le Maure.

M. PILIER.

Il faudrait donc qu'on y envoyât.

M. SANGLIER.

La moitié des gens disent que l'on n'a pas besoin de ces voix-là, qu'elles ne savent que crier, et qu'elles ne chantent point.

M. PILIER.

Voilà comme l'opéra français, la gloire de la nation, se perdra! est-ce que vous ne voyez pas cela?

M. SANGLIER.

Eh, je ne le vois que trop!

M. PILIER.

Il faudrait donc songer à y remédier.

M. SANGLIER.

J'y songe aussi; mais cette diable de musique d'opéra-comique, nous écrasera tôt ou tard.

M. PILIER.

Il faut pourtant prendre un parti, il n'y a pas à balancer.

M. SANGLIER.

Si l'on pouvait donner des opéras de Lully, il n'est pas douteux que nous reprendrions bientôt le dessus, j'en suis bien sûr, moi.

M. PILIER.

Qu'on nous donne du Rameau seulement, allons je le veux bien, je le leur passe.

M. SANGLIER.

Du Rameau!

M. PILIER.

Oui, monsieur; c'est toujours du véritable opéra.

M. SANGLIER.

Si vous voulez.

M. PILIER.

Il ne faut pas être si difficile.

M. SANGLIER.

Il est vrai qu'il y a du récitatif.

M. PILIER.

Et de belles scènes!

M. SANGLIER.

Pas tant que dans Lully; voilà le vrai goût français et que je voudrais bien voir renaître, sans cela nous sommes perdus.

M. PILIER.

Les ballets nous écraseront tout-à-fait, monsieur, quand la musique nouvelle ne prendrait pas le dessus.

M. SANGLIER.

Comment faire donc?

M. PILIER.

Je n'en sais rien.

M. SANGLIER.

Il n'y a presque plus de gens de notre parti.

M. PILIER.

On ne veut que des ariettes.

M. SANGLIER.

Et de la danse.

M. PILIER.

Je cherche depuis long-temps quelque moyen de remédier à tout cela.

M. SANGLIER.

Et moi, donc? Je ne reste pas les bras croisés. Croyez-vous que je ne gémisse pas de cette décadence du goût?

M. PILIER.

Armide avait réussi.

M. SANGLIER.

J'en espérais beaucoup.

M. PILIER.

Il faudrait redonner Armide.

M. SANGLIER.

Sans doute; mais faites entendre cela à tout Paris!

M. PILIER.

Ils aimeront mieux tout perdre.

M. SANGLIER.

Ils nous proposeront de mettre l'opéra-comique à l'Opéra, et d'y joindre des ballets.

M. PILIER.

Il ne faut pas le souffrir.

M. SANGLIER.

J'y suis bien résolu.

M. PILIER.

Mais comment l'empêcher?

M. SANGLIER.

Emparez-vous du parterre.

M. PILIER.

Il n'y a plus personne de goût.

M. SANGLIER.

Et dans le foyer?

M. PILIER.

On y vient parler nouvelles et chevaux pendant les scènes, et l'on n'en sort que pour les ballets.

M. SANGLIER.

On ne pense sérieusement à rien à présent.

M. PILIER.

Il n'y a que vous et moi qui nous occupions de cela.

M. SANGLIER.

Oui, mais nous y rêvons en vain, l'Opéra sera détruit malgré nous.

M. PILIER.

Voilà M. Qu'importe : il faudrait le gagner, lui qui voit beaucoup de monde.

M. SANGLIER.

Bon! il ne se soucie de rien.

M. PILIER.

Il faut essayer; l'Opéra ne saurait lui être indifférent, il n'en manque pas un.

M. SANGLIER.

Eh bien voyons.

M. PILIER.

Laissez-moi faire.

SCÈNE III.

M. QU'IMPORTE, M. PILIER, M. SANGLIER.

M. PILIER.

On voit bien qu'il n'y a pas d'Opéra, monsieur, aujourd'hui, sans quoi on ne vous verrait sûrement pas ici.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? moi, je vais à l'Opéra, aux Italiens, aux Français, cela m'est égal.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avait pas d'Opéra cependant, vous en seriez fâché?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? Il y aurait autre chose; ou bien j'irais à la promenade ces jours-là, ou je ferais des visites.

M. PILIER.

Mais vous n'entendriez plus de bonne musique française.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? j'entendrais toujours de la musique.

M. SANGLIER.

Quoi, de la musique d'opéra-comique?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? si elle me faisait plaisir!

M. PILIER.

Mais, c'est qu'il n'y a pas là de grandes voix.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? pourvu qu'on les entende, voilà tout ce qu'il faut.

M. SANGLIER.

C'est vrai; cependant il serait fâcheux de perdre ces beaux récitatifs de Lully.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? n'avons-nous pas le récitatif obligé?

M. PILIER.

Ce n'est pas la même chose.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? quand on ne se connaît pas en musique.

M. SANGLIER.

Sans doute; mais je ne pense pas que vous ne vous y connaissiez point.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe, que vous le pensiez ou non? cela n'en est pas moins vrai.

M. PILIER.

C'est une plaisanterie; et si vous ne vous connaissiez pas en musique, vous ne viendriez pas tous les jours à l'Opéra.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? moi j'y vais pour voir le monde, pour causer ou me chauffer.

M. SANGLIER.

Quoi, monsieur, vous n'êtes pas affligé de voir qu'un opéra est à présent presque tout sans paroles?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je ne les ai jamais entendues.

M. PILIER.

Comment, vous causiez donc pendant qu'on chantait? vous ne pouviez pas prendre d'intérêt au poëme?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je n'ai que faire d'aller m'intéresser à tout cela, je sais seulement en gros qu'il y a deux amants persécutés par deux personnes qui s'entendent ensemble pendant toute la pièce pour les tourmenter; mais qu'à la fin il viendra un dieu qui raccommodera tout, et que l'on dansera une chaconne.

M. SANGLIER.

Et si l'on n'en dansait pas?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je suis toujours sûr que l'on dansera quelque chose.

M. PILIER.

Mais il faut que les airs de violon soient bons, pour que l'on danse bien.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? même quand on ne danserait pas; pourvu que l'opéra finisse et qu'on puisse aller sur le théâtre après.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avait plus d'Opéra, vous ne pourriez pas aller sur le théâtre.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? j'irais ailleurs, où je vais à présent, par exemple. Adieu, messieurs, je vous souhaite bien le bonjour.

M. PILIER.

Monsieur, je suis bien votre serviteur.

SCÈNE IV.

M. SANGLIER, M. PILIER.

M. SANGLIER.

Nous nous étions bien adressés pour fortifier notre parti, monsieur Pillier, qu'en dites-vous ?

M. PILIER.

Ma foi, monsieur Sanglier, cela va mal pour nous; il y a à Paris comme cela des milliers de gens qui profitent de tout et qui ne se soucient de rien.

M. SANGLIER.

Oui, et ils jetteraient les hauts-cris si on leur retranchait quelque chose de ce dont ils ne s'inquiètent point.

M. PILIER.

Cela est sûr, nous avons la peine et eux le plaisir; demandez-moi pourquoi, par exemple.

M. SANGLIER.

C'est que nous sommes trop bons.

M. PILIER.

C'est vrai; mais comme c'est le bien public qui nous occupe, il ne faut pas s'y refuser.

M. SANGLIER.

Non vraiment, il faut être citoyen avant tout.

M. PILIER.

Ah! voilà M. Point-du-tout, c'est un homme qui a les meilleurs expédients du monde dans tous les cas.

M. SANGLIER.

Vous le croyez?

M. PILIER.

Ma foi, on me l'a dit.

M. SANGLIER.

Tant mieux, voilà ce qu'on appelle un homme enfin.

SCÈNE V.

M. POINT-DU-TOUT, M. PILIER, M. SANGLIER.

M. PILIER.

Monsieur, je parie que vous vous ennuyez aujourd'hui, parce qu'il n'y a pas d'Opéra.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, monsieur, je ne m'ennuie jamais ; quand on a (il montre son pouce, le premier doigt et le second.) cela, cela et cela, on ne saurait s'ennuyer (1).

M. SANGLIER.

Vous êtes bien heureux, monsieur, voilà ce qu'on appelle avoir des ressources ; mais dans les grandes affaires, il faut de grands moyens pour les faire réussir.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout : écoutez-moi. Avec cela, cela et cela, vous ferez toutes les affaires du monde, je dis même celles de la plus grande conséquence.

M. PILIER.

Donnez-nous donc un moyen pour soutenir l'Opéra ; car si l'on n'y prend garde, il tombera incessamment.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout ; avec cela, cela et cela, il ne tombera jamais.

M. PILIER.

Mais, monsieur, vous ne prenez pas garde à une chose sans doute ; pour que l'opéra français se soutienne, il faut de belles voix.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, de belles voix, de belles voix ! Pour quoi faire ? Il ne faut point de belles voix, il ne faut que cela, cela et cela.

(1) Toutes les fois qu'il dit cela, cela et cela, il montre les mêmes doigts.

M. SANGLIER.

J'entends bien ce que veut dire monsieur, moi.

M. PILIER.

Quoi donc?

M. SANGLIER.

C'est trois choses.

M. PILIER.

Mais encore?

M. SANGLIER.

Un bon poëme, une bonne musique et des acteurs qui chantent bien et qui sachent bien débiter.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, on peut très-bien s'en passer.

M. PILIER.

Vous ne voulez pas un bon poëme?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Pas de bonne musique?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Pas de bons chanteurs?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Vous ne voulez donc que des ariettes?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Des ballets?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Des décorations?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Quoi, pour avoir un Opéra, il ne faut pas avoir tout ce que nous venons de vous nommer?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, je n'en ai que faire, il n'y a rien de si difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela et cela, je suis sûr d'avoir un Opéra toute la vie, et un Opéra excellent.

M. SANGLIER.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un Opéra.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, la dépense n'est pas nécessaire, on aime l'Opéra à Paris; et quel qu'il soit, je suis sûr avec cela, cela et cela, qu'il y aura toujours du monde.

M. PILIER.

Je vous entends à présent.

M. SANGLIER.

Je ne le comprends pas moi.

M. PILIER.

Il n'y a pourtant rien de si aisé. Monsieur veut dire que les petites loges soutiendront toujours l'Opéra.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, je n'ai que faire des petites loges; il n'y en aurait pas, qu'avec cela, cela et cela, je ne m'embarrasse de rien.

M. SANGLIER.

Oui, oui, monsieur, vous avez raison, cela est clair à présent.

M. PILIER, rêvant.

Je ne devine pas.

M. SANGLIER.

Comment, vous ne voyez pas que monsieur veut dire que le monde attire le monde, et que l'habitude d'aller à l'Opéra y fera toujours aller?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, ce n'est point l'habitude qui y fera venir; mais j'attirerai toujours tout Paris, avec cela, cela et cela.

M. PILIER, souriant.

Ah, oui, oui.

M. SANGLIER.

Comment?

M. PILIER.

Avec les actrices, les danseuses.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout. Les actrices, les danseuses ne me font rien. Je ne veux pas autre chose que ce que je vous dis; cela, cela, et cela.

M. SANGLIER.

Pour moi, rien ne me rassure.

M. PILIER.

Je n'ai que l'espoir des anciens opéras.

M. SANGLIER.

Voilà ce qu'il faudrait persuader de donner aux directeurs.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Comment, monsieur, vous ne le croyez pas?

M. SANGLIER.

C'est s'aveugler, je vous assure, que de penser autrement.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point, et vous avez tort de vous désespérer.

M. PILIER.

Quand on n'a pas d'autres ressources, car vous en conviendrez bien?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout; songez donc que vous avez cela, cela et cela: tranquillisez-vous; je vous souhaite bien le bonsoir. (Il s'en va.) Écoutez, n'oubliez jamais que vous avez cela, cela et cela, et vous ne vous désespérerez pas.

SCÈNE VI.

M. PILIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

Eh bien, monsieur Pilier?

M. PILIER.

Eh bien, monsieur Sanglier, que dites-vous?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'Opéra.

M. PILIER.

Et moi aussi.

M. SANGLIER.

Nous sommes perdus!

M. PILIER.

Je n'en puis plus douter.

(Ils s'en vont.)

LE BON MARI.

PROVERBE LV.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BOURVILLE.........	Tous bien mis.
LA COMTESSE DE BOURVILLE....	
LE VICOMTE DES COINSIÈRES....	
LE CHEVALIER DE LA CERISAYE.	

DUVAL, *valet-de-chambre de la Comtesse de Bourville*.
Habit rouge complet, avec boutons d'or.

La scène est chez la comtesse de Bourville.

LE BON MARI.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi donc, Vicomte, qu'est-ce que c'est que cette conduite-là? Que viens-tu faire encore ici?

LE VICOMTE.

Ce que j'y ai toujours fait depuis que j'y viens.

LE CHEVALIER.

Quoi, n'as-tu pas quitté la Comtesse?

LE VICOMTE.

Moi la quitter? j'en serais au désespoir : je l'aime réellement, j'en suis aimé à la fureur, pourquoi la quitterais-je? non, jamais je n'aurai cette pensée.

LE CHEVALIER.

Voilà un très-beau projet de constance, il est rare; mais entendons-nous. Qu'est-ce que tu fais de la marquise de Villenon?

LE VICOMTE.

De la Marquise?

LE CHEVALIER.

Oui, parle-moi naturellement?

LE VICOMTE.

La Marquise est aimable; mais elle ne vaut pas la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est donc que cette fantaisie de les avoir ensemble?

LE VICOMTE.

Paix donc, si on t'entendait.

LE CHEVALIER.

Eh bien, réponds-moi nettement là-dessus.

LE VICOMTE.

Pourquoi cela?

LE CHEVALIER.

C'est que tu es venu me troubler dans le moment où j'espérais toucher la Marquise, et que tu as renversé tous mes projets. Si tu l'aimais véritablement, je ne te dirais rien; mais vouloir la conserver en même temps que la Comtesse, c'est les trahir toutes les deux.

LE VICOMTE.

Les trahir! c'est un grand mot. Si je leur plais également, c'est au contraire faire à la fois le bonheur de deux femmes.

LE CHEVALIER.

Tout cela est bon pour la plaisanterie; mais si tu restes attaché à la Comtesse, je te réponds que j'emploierai tous mes soins pour réussir auprès de la Marquise.

LE VICOMTE.

A la bonne heure, je ne saurais t'en empêcher.

LE CHEVALIER.

Je ne négligerai rien, je t'en avertis.

LE VICOMTE.

Je te le conseille.

LE CHEVALIER.

Tu n'auras point de reproches à me faire, après ce que je viens de te dire.

LE VICOMTE.

Un rival est un triomphe de plus.

LE CHEVALIER.

Tu parles en homme bien sûr de plaire.

LE VICOMTE.

On plaît toujours quand on est aimé.

LE CHEVALIER.

Mais on peut cesser de l'être.

LE VICOMTE.

Il est vrai que cela arrive quelquefois, et il ne faut que de certains hommes, comme j'en connais, pour donner à une femme la réputation d'être légère.

LE CHEVALIER.

Tu n'as donc jamais connu de ces femmes-là ?

LE VICOMTE.

Non, parce que j'ai su les fixer.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure; nous verrons si tu parleras toujours sur le même ton.

LE VICOMTE.

Je l'espère.

LE CHEVALIER.

Adieu, tu vois que je me comporte en galant homme.

LE VICOMTE.

Tous les hommes ont le droit de tenter fortune auprès des femmes, et lorsqu'elles changent, ce n'est qu'à elles qu'il faut s'en prendre ; et très-sérieusement, je ne me brouillerai jamais avec mon ami, parce qu'il aura trouvé le moyen de plaire mieux que moi.

LE CHEVALIER.

Si tu deviens modeste, tu ne vaux plus rien, je m'enfuis.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE, entrant par une autre porte.

Le Chevalier n'est plus ici ?

LE VICOMTE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Mais il était avec vous tout à l'heure.

LE VICOMTE.

Il vient de sortir dans l'instant.

LA COMTESSE.

Je croyais qu'il m'aurait attendue.

LE VICOMTE.

Ces regrets m'étonnent, je ne saurais m'empêcher de vous le dire, madame. J'osais me flatter que vous ne seriez pas fâchée de vous trouver seule avec moi.

LA COMTESSE.

Vous vous flattiez un peu légèrement, comme vous le voyez.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas sérieusement que vous dites cela?

LA COMTESSE.

Très-sérieusement.

LE VICOMTE.

Madame, expliquez-vous de grâce.

LA COMTESSE.

Expliquez-moi, vous-même, pourquoi, pendant que j'ai été à Courci, je ne vous y ai vu qu'une fois, une seule fois en quinze jours! il y a six mois que vous n'auriez pas été si long-temps sans me voir.

LE VICOMTE.

J'ai eu l'honneur de vous dire et de vous mander, que les affaires de mon régiment m'obligeaient d'être à Versailles, presque tous les jours.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce que vous m'avez dit que je veux savoir; c'est ce qui est, ce que vous ne m'avez pas dit.

LE VICOMTE.

Je serais bien embarrassé de vous dire autre chose.

LA COMTESSE.

Je le crois, puisque vous ne me le dites pas. Avez-vous des projets d'ambition qui puissent m'alarmer? Ne le craignez pas, je saurais sacrifier tout à votre gloire, et je ne me plaindrai pas.

LE VICOMTE.

Moi, avoir d'autre ambition que de vous aimer et de vous plaire toute ma vie! Ah, madame, ne le croyez pas: l'ambition étouffe la tendresse, elle est avide, ne jouit jamais, et je perdrais pour elle un bonheur réel, sans lequel il me serait impossible de vivre. Non, madame, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Bannissez toutes ces craintes, je vous en supplie, pour votre repos et pour le mien.

LA COMTESSE.

Ah, vicomte! je ne sais pourquoi, mais je ne puis m'ôter de l'esprit que vous me trompez.

LE VICOMTE.

Vous pouvez me soupçonner....

LA COMTESSE.

Je me le reproche, mais en même temps rien ne peut me rassurer, ni ce que je me dis en votre faveur, ni ce que vous me dites vous-même.

LE VICOMTE.

Souvenez-vous du tourment que vous ont donné les soupçons que vous avez eus que j'aimais madame d'Ancille.

LA COMTESSE.

Eh bien, voilà justement ce que j'ai déjà pensé : je vous vois le même air et la même conduite que dans ce temps-là.

LE VICOMTE.

Cependant vous avez été bien sûre que je ne l'aimais pas.

LA COMTESSE.

Bien sûre, parce que vous m'avez dit que je me trompais, et que je trouvais indigne de vous et de moi de ne pas vous croire, et de faire d'autre recherche pour savoir si cela était vrai; voilà comme je suis.

LE VICOMTE.

Et vous pourriez, avec cette façon de penser et d'aimer, croire que je vous sacrifierais à une autre! où trouverai-je rien aussi digne de m'attacher pour la vie? Ah, madame, rendez-vous plus de justice.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Quoi, pour avoir un Opéra, il ne faut pas avoir tout ce que nous venons de vous nommer?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, je n'en ai que faire, il n'y a rien de si difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela et cela, je suis sûr d'avoir un Opéra toute la vie, et un Opéra excellent.

M. SANGLIER.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un Opéra.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, la dépense n'est pas nécessaire, on aime l'Opéra à Paris; et quel qu'il soit, je suis sûr avec cela, cela et cela, qu'il y aura toujours du monde.

M. PILIER.

Je vous entends à présent.

M. SANGLIER.

Je ne le comprends pas moi.

M. PILIER.

Il n'y a pourtant rien de si aisé. Monsieur veut dire que les petites loges soutiendront toujours l'Opéra.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, je n'ai que faire des petites loges; il n'y en aurait pas, qu'avec cela, cela et cela, je ne m'embarrasse de rien.

M. SANGLIER.

Oui, oui, monsieur, vous avez raison, cela est clair à présent.

M. PILIER, *rêvant.*

Je ne devine pas.

M. SANGLIER.

Comment, vous ne voyez pas que monsieur veut dire que le monde attire le monde, et que l'habitude d'aller à l'Opéra y fera toujours aller?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, ce n'est point l'habitude qui y fera venir; mais j'attirerai toujours tout Paris, avec cela, cela et cela.

M. PILIER, souriant.

Ah, oui, oui.

M. SANGLIER.

Comment?

M. PILIER.

Avec les actrices, les danseuses.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout. Les actrices, les danseuses ne me font rien. Je ne veux pas autre chose que ce que je vous dis; cela, cela, et cela.

M. SANGLIER.

Pour moi, rien ne me rassure.

M. PILIER.

Je n'ai que l'espoir des anciens opéras.

M. SANGLIER.

Voilà ce qu'il faudrait persuader de donner aux directeurs.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout.

M. PILIER.

Comment, monsieur, vous ne le croyez pas?

M. SANGLIER.

C'est s'aveugler, je vous assure, que de penser autrement.

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point, et vous avez tort de vous désespérer.

M. PILIER.

Quand on n'a pas d'autres ressources, car vous en conviendrez bien?

M. POINT-DU-TOUT.

Point du tout; songez donc que vous avez cela, cela et cela: tranquillisez-vous; je vous souhaite bien le bonsoir. (Il s'en va.) Écoutez, n'oubliez jamais que vous avez cela, cela et cela, et vous ne vous désespèrerez pas.

SCÈNE VI.

M. PILIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

Eh bien, monsieur Pilier?

M. PILIER.

Eh bien, monsieur Sanglier, que dites-vous?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'Opéra.

M. PILIER.

Et moi aussi.

M. SANGLIER.

Nous sommes perdus!

M. PILIER.

Je n'en puis plus douter.

(Ils s'en vont.)

LE BON MARI.

PROVERBE LV.

LA COMTESSE.

Quelle morale! pouvez-vous croire que je l'adopte, et que sans cette chaîne qui me tyrannise j'eusse jamais voulu la suivre? Je sais qu'on plaint, et même qu'on a dans le monde une ridicule vénération pour une femme qui a un attachement durable; mais pour cela peut-elle ne pas sentir qu'elle agit contre ses devoirs, contre ce qu'elle se doit à elle-même?

LE VICOMTE.

Ce qu'elle se doit! mais se doit-elle plus que son mari ne lui doit?

LA COMTESSE.

Les torts des autres peuvent-ils nous excuser? Le penchant nous entraîne, et si l'on avait le courage de le combattre plus fortement.....

LE VICOMTE.

Ah, bannissez ces idées, ne vous occupez à l'avenir que de la douceur d'aimer et d'être aimée. C'est un bien auquel il ne faut point mêler d'amertume; vous devez être sûre de moi, ne me cachez rien de ce qui se passe dans votre âme, je ne veux pas y laisser établir le plus léger soupçon, je vous sacrifierai tout; il n'est pas juste que vous ayez la moindre inquiétude. Promettez-moi donc de me mettre à portée de détruire toutes celles qui pourraient naître, et je vous jure que jamais.....

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, DUVAL.

DUVAL, donnant une lettre à la Comtesse.

Madame, c'est de la part de madame la marquise de Villenon.

LA COMTESSE.

La marquise de Villenon?

DUVAL.

Et il n'y a point de réponse.

LA COMTESSE.

C'est assez.

LE VICOMTE, à part et troublé.

O ciel! que peut-elle lui mander?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE, après avoir lu la lettre.

Mes pressentiments étaient donc vrais!

LE VICOMTE.

Ah, madame, pourriez-vous croire.....

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous crois capable de tout. Voyez le billet de la Marquise. (Elle lit.)

« Le Vicomte m'avait juré qu'il ne vous aimait plus, ma-
» dame: il nous trompait également, je vous l'abandonne et
» je ne veux le revoir de ma vie. »

LE VICOMTE.

Ne croyez pas, madame, qu'elle veuille ne plus me voir: elle veut me brouiller avec vous, voilà tout; elle se venge de ma froideur pour elle....

LA COMTESSE.

Pouvez-vous espérer de me tromper davantage? Votre ingratitude anéantit tout l'amour que j'avais pour vous. Il ne me reste que le regret de vous avoir aimé.

LE VICOMTE.

Que dites-vous? quoi, madame.....

LA COMTESSE.

C'en est assez, ne me revoyez jamais. (Elle sort.)

LE VICOMTE, douloureusement.

Le Chevalier ne m'a que trop bien tenu parole: je perds tout en un jour, je suis désespéré? (Il s'en va.)

LA CORBEILLE DE MARIAGE.

PROVERBE LVI.

PERSONNAGES.

Mme DE PÉRAUDIÈRE. Robe de perse, collet monté, petit bonnet, avec un éventail.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE. Robe de taffetas bleu, garnie de gase, en cheveux.

LE CHEVALIER DE ROUVAL. Habit vert galonné, veste brodée, sans épée.

M. DE BOURSAULE. Habit gris-bleu complet, galonné d'or, perruque blonde, couteau-de-chasse et chapeau bordé.

M. BOURNIN, *notaire.* Habit brun galonné, veste d'or, perruque en bonnet, couteau-de-chasse et chapeau bordé.

VICTOIRE, *femme-de-chambre de Mlle de Péraudière.* Mise en femme-de-chambre.

COMTOIS, *laquais de Mme de Péraudière.* En livrée.

La scène est dans le jardin de Mme de Péraudière, à la campagne.

LA CORBEILLE DE MARIAGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Eh bien, Victoire, le Chevalier viendra-t-il?

VICTOIRE.

Oui, mademoiselle; il était chez lui, et il me l'a promis.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Comment t'a-t-il reçue, quand tu lui as parlé de moi?

VICTOIRE.

D'abord il a souri, et puis il a pris un air très-sérieux; il m'a demandé si je savais ce que vous aviez à lui dire; je lui ai répondu que non; j'irai le savoir dans l'instant. Tu peux lui assurer, a-t-il repris : je lui ai remis la clef de la porte de la ruelle, et je suis revenue tout de suite.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Il avait donc l'air tranquille?

VICTOIRE.

Oui, tantôt gai, tantôt sérieux.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

L'ingrat! il épouse mademoiselle de Charville.

VICTOIRE.

Mademoiselle de Charville, avec qui vous avez été au couvent?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Elle-même.

VICTOIRE.

Elle est bien jolie au moins; je l'ai vue à Paris il n'y a pas quinze jours. Et qui vous a mandé cela?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est mademoiselle Alari, qui l'a dit hier à quelqu'un, qui me l'a redit.

VICTOIRE.

Il faut que cela soit vrai; car mademoiselle Alari est sa marchande de modes.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est une trahison affreuse ! je ne puis croire après cela qu'il ose se présenter devant moi.

VICTOIRE.

Je vous assure qu'il viendra.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mais que pourra-t-il me dire?

VICTOIRE.

Je n'en sais rien.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

M'avoir juré qu'il m'aimerait toujours, et en épouser une autre!

VICTOIRE.

Mademoiselle, j'entends du bruit à la petite porte; c'est peut-être lui.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ne t'éloigne pas, et avertis-nous si ma mère venait, afin qu'elle ne nous surprenne pas.

SCÈNE II.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Comment, mademoiselle, vous consentez enfin à me voir, à m'entendre! Être dans le même lieu que vous depuis deux mois, ne pouvoir ni vous parler, ni vous écrire, et parce que vous ne le voulez pas!

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ne vous ai-je pas dit mes raisons? Si ma mère eût soupçonné la moindre intelligence entre nous, tout notre espoir n'était-il pas détruit? Ne valait-il pas mieux attendre avec prudence l'arrivée de mon oncle, puisqu'il est mon tuteur, qu'il consent à tout, et qu'il y fera consentir ma mère?

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi avez-vous pu croire que madame votre mère me connaissant, s'opposerait à notre mariage?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est une faiblesse qu'il était inutile de vous dire, mais que je veux bien vous apprendre à présent, pour vous prouver à quel point vous avez tort. Vous savez combien ma mère aime à plaire; mais vous ne savez pas quelle est la source de l'humeur qui s'est emparée d'elle depuis quelque temps; c'est la crainte de vieillir qui la tourmente continuellement; je lui ai entendu dire qu'elle ne concevait pas comment une femme encore jeune pouvait supporter le titre de grand'mère. Après cela, croyez-vous que l'idée de me voir vous épouser pourrait lui plaire? non, elle n'y consentira jamais que lorsqu'elle y sera forcée et brusquement, sans pouvoir espérer de l'empêcher.

LE CHEVALIER.

Ah, quand on aime bien, il est si doux de le prouver, qu'on est moins occupé que vous ne l'étiez de toutes ces craintes.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Et quand on aime bien, se rebute-t-on si facilement et se détermine-t-on à en épouser une autre? Croyez-vous que j'en eusse été capable? Non, jamais! je me serais reprochée jusqu'à cette pensée.

LE CHEVALIER, avec joie.

Vous croyez donc?.... quoi, vous m'aimez toujours!

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Moi qui faisais tout mon bonheur de l'espoir d'une union délicieuse, je ne m'occupais que d'un ingrat!

LE CHEVALIER.

O ciel! que dites-vous?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ce n'était donc qu'un goût faible, passager; peut-être seulement le plaisir de vous voir aimer? je frémis de le penser?

LE CHEVALIER.

Mais écoutez-moi....

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Non, je ne veux plus rien entendre, et je n'ai voulu vous voir que pour vous dire que je vais vous bannir entièrement de mon cœur.

LE CHEVALIER.

Ah, vous me ravissez!

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Quoi, vous insultez à ma douleur! perfide!

LE CHEVALIER.

Je ne me sens pas de joie. Arrêtez.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Non, laissez-moi vous fuir pour jamais.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne me fuirez point, apprenez.....

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je n'en sais que trop; ce n'était donc que pour jouir de mon désespoir que vous avez pu consentir encore à me voir! ce n'était que....

LE CHEVALIER.

Ah, je vous prie de m'écouter: vous ne me condamnerez point, j'en suis bien sûr.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Et comment voulez-vous que j'approuve ce mariage? je le devrais, je devrais sentir que je suis trop heureuse de n'être point engagée avec un homme qui ne voulait que me tromper, qui ne m'a jamais aimée; mais.....

LE CHEVALIER.

Vous m'offensez cruellement par cette pensée; calmez-vous, ce mariage ne se fera point.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Il ne se fera point?

LE CHEVALIER.

Non, il n'a même jamais dû se faire.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE, avec joie.

Je ne vous comprends pas, se pourrait-il....

LE CHEVALIER.

La contrainte où vous m'avez fait vivre depuis deux mois, l'excès de précaution et de prudence que vous avez exigé de moi, tout cela m'a tourné la tête; je me suis cru à la veille de vous perdre.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Comment?

LE CHEVALIER.

J'ai vu tant de fois des demoiselles avec beaucoup d'amour ne pouvoir pas résister à leurs parents, et prendre le parti d'éloigner d'elles, sous quelque prétexte, leur amant, pour éviter leurs reproches et se rendre plus capables d'obéir à ce qu'on exigeait d'elles, que j'ai craint que vous n'employassiez ce moyen pour consentir à me perdre.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ah, Chevalier! vous m'avez crue capable de vous abandonner?

LE CHEVALIER.

Quand on aime vivement, on s'alarme de même; j'ai voulu vous forcer de rompre ce silence qui me désespérait, pour voir si je ne me trompais pas, et calmer mes inquiétudes.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Et qu'avez-vous fait? je crains que vous ne soyez trop engagé, pour pouvoir à présent....

LE CHEVALIER.

Il n'y a pas même l'apparence d'engagement. Pour vous

faire parvenir que j'allais me marier, je n'ai fait autre chose qu'envoyer un inconnu, avec un air de mystère, commander une corbeille de mariage chez mademoiselle Alari, et il a nommé mademoiselle de Charville, plutôt qu'une autre ; voilà tout. Mais ce n'a pas été sans craindre que ce moyen ne fût inutile si vous aviez consenti à en épouser un autre.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ah, Chevalier ! j'ai donc eu tort de vous soupçonner d'être infidèle, et vous m'aimez toujours ?

LE CHEVALIER.

Eh, puis-je faire autrement ? J'aimerais mieux mourir que de cesser jamais....

SCÈNE III.

Mme DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER, Mlle DE PÉRAUDIÈRE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah, mademoiselle. Voilà madame votre mère, elle a sûrement vu M. le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Laissez-moi faire, et ne démentez point tout ce que je lui dirai.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Que faites-vous donc ici, avec monsieur, mademoiselle ?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Tenez, monsieur le Chevalier, dites vous-même à ma mère ce que vous me disiez.

LE CHEVALIER.

Moi, mademoiselle, je n'oserais jamais.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ? parlez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne puis.

Mme DE PÉRAUDIÈRE *d'un air sévère.*

Et vous, mademoiselle?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Vous paraissez fâchée, ce n'est pas ma faute.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Comment, ce n'est pas votre faute?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Non, ma mère, et c'est à vous-même qu'il faut s'en prendre, si cela peut vous déplaire.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quoi, expliquez-vous?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mais c'est qu'il me semble qu'il n'est pas décent que ce soit moi qui vous l'apprenne.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous m'impatientez, je veux absolument que vous parliez.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

J'obéis. M. le Chevalier m'avait entendu dire quelquefois, la répugnance que j'aurais de vous voir remarier.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

La répugnance! votre répugnance ne me ferait rien si j'en avais envie; et je me remarierai quand il me plaira, entendez-vous, mademoiselle?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je le sais bien, ma mère.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Qu'est-ce que fait ici votre répugnance?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est qu'il dit qu'il y a quelqu'un qui voudrait bien avoir le bonheur de vous plaire, et qui craint de ne pas réussir, parce que je pourrais lui nuire auprès de vous.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Il me connaît bien! oui, je vous consulterai; je ne crois pas un mot de tout cela; on ne songe guère à une veuve qui a une fille de treize ans; car, monsieur, il faut que vous sachiez que

ma fille n'a que cela, quoiqu'elle paraisse davantage; et je ne conçois pas pourquoi elle est si formée, car j'ai été mariée bien jeune au moins.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez pas besoin de le dire, madame.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Si tout ce que je viens d'entendre est vrai, j'espère que je saurai quel est celui pour qui vous vous intéressez, monsieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Quel qu'il soit, je jure bien qu'il ne sera jamais mon beau-père.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous jurez bien, mademoiselle! Voyez un peu l'assurance: j'aurais presque envie de vous faire voir le contraire pour vous apprendre à parler : mais hélas! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudrait une âme bien sensible pour la réparer.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est ce que M. le Chevalier dit aussi que vous trouveriez dans celui qui se propose; c'est un homme qui veut être aimé avant que d'épouser, qui veut pendant un an éprouver celle qu'il aime, pour s'en assurer.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais vraiment, c'est un homme très-délicat; c'est un trésor dans le siècle où nous sommes.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est un homme fort peu empressé de vous avoir, moi, je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je pense comme mademoiselle.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Voilà comme la jeunesse pense à présent. Monsieur, je veux absolument connaître cet homme-là.

LE CHEVALIER.

Madame, il serait trop heureux de pouvoir réussir à vous plaire.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Il faut absolument que vous me l'ameniez.

LE CHEVALIER, embarrassé.

Madame..... (Il regarde mademoiselle de Péraudière.)

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille si elle le trouve bon; d'abord que je le désire, cela suffit.

LE CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, madame.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais en attendant, monsieur le Chevalier, ne puis-je pas toujours savoir qui c'est, savoir son nom du moins?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Pour moi à votre place il y a long-temps que je l'aurais demandé. Allons, monsieur, dites donc?

LE CHEVALIER.

Mais...

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous vous troublez.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ma mère, j'ai deviné.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Comment?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je sais qui c'est.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Si c'est ce que j'imagine...

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Eh oui, sûrement, c'est lui-même.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! je suis perdu!

ma fille n'a que cela, quoiqu'elle paraisse davantage; et je ne conçois pas pourquoi elle est si formée, car j'ai été mariée bien jeune au moins.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez pas besoin de le dire, madame.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Si tout ce que je viens d'entendre est vrai, j'espère que je saurai quel est celui pour qui vous vous intéressez, monsieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Quel qu'il soit, je jure bien qu'il ne sera jamais mon beau-père.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous jurez bien, mademoiselle! Voyez un peu l'assurance: j'aurais presque envie de vous faire voir le contraire pour vous apprendre à parler : mais hélas! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudrait une âme bien sensible pour la réparer.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est ce que M. le Chevalier dit aussi que vous trouveriez dans celui qui se propose; c'est un homme qui veut être aimé avant que d'épouser, qui veut pendant un an éprouver celle qu'il aime, pour s'en assurer.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais vraiment, c'est un homme très-délicat; c'est un trésor dans le siècle où nous sommes.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est un homme fort peu empressé de vous avoir, moi, je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je pense comme mademoiselle.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Voilà comme la jeunesse pense à présent. Monsieur, je veux absolument connaître cet homme-là.

LE CHEVALIER.

Madame, il serait trop heureux de pouvoir réussir à vous plaire.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Il faut absolument que vous me l'ameniez.

LE CHEVALIER, embarrassé.

Madame..... (Il regarde mademoiselle de Péraudière.)

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille si elle le trouve bon ; d'abord que je le désire, cela suffit.

LE CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, madame.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais en attendant, monsieur le Chevalier, ne puis-je pas toujours savoir qui c'est, savoir son nom du moins?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Pour moi à votre place il y a long-temps que je l'aurais demandé. Allons, monsieur, dites donc?

LE CHEVALIER.

Mais...

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous vous troublez.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ma mère, j'ai deviné.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Comment?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je sais qui c'est.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Si c'est ce que j'imagine...

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Eh oui, sûrement, c'est lui-même.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! je suis perdu!

Mme DE PÉRAUDIÈRE minaudant.

Eh bien, monsieur?

LE CHEVALIER (regardant mademoiselle de Péraudière, qui lui fait signe de dire oui.

Oui, madame. (à part). Je ne sais où j'en suis.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

La modestie avec laquelle vous vous annoncez est d'un heureux présage : je ne suis point coquette, mais je jurerais presque que vous êtes incapable de jamais tromper.

LE CHEVALIER.

Ah, madame, si vous saviez ce que cela me coûte!

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Ce que cela vous coûterait, j'en suis persuadée. Tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, mademoiselle, voilà comme on aime et comme on doit aimer; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicatesse, vous.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mère.

Mme DE PÉRAUDIÈRE,

Pourquoi voulez-vous donc parler? En vérité, Chevalier, je crois que pour vous convaincre de ma sensibilité, vous n'aurez pas besoin d'attendre un an.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne suis pas accoutumé à me flatter de l'espoir d'être heureux, je l'ai dit à mademoiselle ; et je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de vous, madame, pour espérer que vous puissiez penser long-temps aussi favorablement de moi.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le suppose, chacun n'a-t-il pas les siens? l'amour les fait disparaître, et le désir de plaire corrige tout.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE, souriant.

Il y a des choses dont on ne se corrige jamais.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Oui vous, qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous opposer aux désirs de M. le Chevalier, et qui seriez trop heureuse de lui ressembler; oui, monsieur le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions; vous êtes un exemple pour ma fille dont je lui conseille de profiter : je veux qu'elle apprenne comme la douceur a seule le droit de charmer l'âme.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne croyais pas devoir être cité jamais comme un modèle.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quand on est capable d'une vraie tendresse, il est rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite estime, je dis de tout le monde.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là j'ai donc plus de mérite que je n'osais m'en croire.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise votre défaut : c'est le manque de confiance, oui.....

SCÈNE IV.

Mme DE PÉRAUDIÈRE, Mlle DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

Madame, il y a un monsieur qui vous demande.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quel est ce monsieur?

COMTOIS.

C'est un monsieur qui arrive de Paris; j'ai oublié son nom en venant vous chercher.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Dites-lui que je le prie de m'attendre. Chevalier, ne vous en allez pas, je viendrai bientôt vous rejoindre. Je ne crains pas, avec l'humeur de ma fille, que vous preniez pour elle d'autres sentiments que ceux que vous avez.

SCÈNE V.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER, VICTOIRE.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'embarras où je vous ai vu.

LE CHEVALIER.

Je ne pouvais pas imaginer quel était votre projet.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Vous avez très-bien joué votre rôle, et j'ai eu le plaisir de me venger de l'inquiétude que vous m'avez causée avec ce prétendu mariage.

LE CHEVALIER.

Oui, vous m'avez engagé dans une aventure dont je ne sais pas comment je me tirerai.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mais très-bien. Par ce moyen, je m'assure le plaisir de vous voir tous les jours, et de n'avoir plus l'inquiétude de vous perdre.

LE CHEVALIER.

Oui, mais madame votre mère sera peut-être pressée de conclure.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ne lui ai-je pas annoncé que vous ne vouliez pas vous marier avant un an?

LE CHEVALIER.

Il est vrai, mais....

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mais mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre, et d'ici à ce moment-là nous ne nous quitterons plus.

LE CHEVALIER.

Et comment faire entendre à madame votre mère que c'était vous que j'aimais au lieu d'elle? elle ne me le pardonnera jamais.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mon oncle arrangera tout cela.

VICTOIRE.

Ah mademoiselle!

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Qu'est-ce que c'est?

VICTOIRE.

Je crois voir monsieur votre oncle, avec madame votre mère.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mon oncle! (elle regarde) c'est lui-même.

LE CHEVALIER avec regret.

Mon impatience a tout perdu.

SCÈNE VI.

Mme DE PÉRAUDIÈRE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, M. BOURDIN, un peu en arrière.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Je sais bien que vous avez eu de mauvais chemins; mais ils seront raccommodés l'année prochaine.

M. DE BOURSAULE.

J'ai cru périr vingt fois; ah, voilà ma nièce. (Il l'embrasse.)

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Mon oncle, je suis charmée de vous voir.

M. DE BOURSAULE.

Et moi aussi, ma chère enfant. Eh, voilà le chevalier de Rouval. Vous savez donc.... vous ont-ils parlé?

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais oui, ce n'a pas été sans peine.

M. DE BOURSAULE.

Je ne vois pas pourquoi. Le parti vous convient-il enfin?

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

On ne peut pas davantage.

M. DE BOURSAULE.

C'est que nous avions peur.... parce que souvent les femmes.... vous savez bien ce que je veux dire... Je suis charmé de vous voir raisonnable.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Je suis bien aise de vous voir approuver ce dessein.

LE CHEVALIER à mademoiselle de Péraudière.

Je crains l'explication.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Prolongeons l'erreur de ma mère.

M. DE BOURSAULE.

Qu'est-ce que vous dites, vous autres?.... Enfin pour vous montrer que j'approuve ce mariage, j'ai amené le notaire avec moi, et le contrat est tout prêt, très-bien fait: il n'y a plus qu'à le signer; j'ai tout examiné, et vous savez que je m'entends en affaires, moi.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Sans doute, mais je crains....

M. DE BOURSAULE.

Quoi?

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Que monsieur le Chevalier ne soit pas si pressé de conclure que nous.

M. DE BOURSAULE.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Madame, vous vous trompez: rien ne peut me faire autant de plaisir que tout ce qui pourra hâter mon bonheur.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous l'entendez, ma fille?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Oui, ma mère.

M. DE BOURSAULE.

Tout cela, ce sont des propos qui ne sont bons à rien; monsieur Bourdin, avez-vous là notre contrat?

M. BOURDIN.

Oui, monsieur.

M. DE BOURSAULE.

Allons, faites-les signer, je signerai après.

M. BOURDIN.

Je vais lire. (Il lit.) Par devant....

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Eh non, monsieur, à quoi bon? d'abord que mon beau-frère a tout réglé, je crois que monsieur le Chevalier est comme moi, qu'il s'en rapporte bien à lui. (Elle signe.) Allons, signez Chevalier, prenez que l'année soit finie.

LE CHEVALIER.

Vous plaisantez, mais je vous assure que je suis plus heureux que vous ne le serez. (Il signe.)

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Allons, allons, à la bonne heure; c'est à vous, ma fille.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Très-volontiers. (Elle signe.)

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

C'est bien fait de faire les choses de bonne grâce.

M. DE BOURSAULE.

Je veux signer aussi. (Il signe.) Monsieur Bourdin ira se reposer en attendant le souper. (M. Bourdin s'en va.)

SCÈNE VII.

Mme DE PÉRAUDIÈRE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER, VICTOIRE.

M. DE BOURSAULE.

Vous voyez bien que je sais finir une affaire tout de suite, moi.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Celle-là ne devait rencontrer aucune difficulté, je pense.

M. DE BOURSAULE.

Ma nièce craignait pourtant que vous ne vous opposassiez à leur mariage; mais moi j'étais déterminé à tout, et je crois que j'avais ce droit-là, puisque je donne à ma nièce ma terre de Boursaule.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon beau-frère?

M. DE BOURSAULE.

Je dis qu'en la mariant au Chevalier....

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Qu'est-ce que vous parlez de la marier au Chevalier?

M. DE BOURSAULE.

Mais celui-là est fort bon! vous êtes excellente avec vos questions! quoi, nous ne venons pas de la marier au Chevalier?

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais, non; c'est moi....

M. DE BOURSAULE.

Vous?

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Sans doute.

M. DE BOURSAULE.

En vérité, ma chère sœur, la tête vous tourne.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Expliquez donc cela, mademoiselle?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je suis au désespoir de vous avoir trompée, ma mère; mais le hasard a encore plus fait que nous n'aurions pu l'espérer.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Je suis trahie! non, je ne veux jamais vous revoir ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ah, madame, croyez....

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Non, non, ne me parlez jamais. (Elle s'en va.)

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Nous ne nous croyions pas si près d'être heureux, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut égaler mon bonheur! (Il lui baise la main.)

M. DE BOURSAULE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Nous vous expliquerons cela, mon oncle.

M. DE BOURSAULE.

Oui, oui, allons-nous-en souper.

VICTOIRE.

Monsieur, écrirais-je à mademoiselle Alari, d'envoyer ici la corbeille?

ma fille n'a que cela, quoiqu'elle paraisse davantage; et je ne conçois pas pourquoi elle est si formée, car j'ai été mariée bien jeune au moins.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez pas besoin de le dire, madame.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Si tout ce que je viens d'entendre est vrai, j'espère que je saurai quel est celui pour qui vous vous intéressez, monsieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Quel qu'il soit, je jure bien qu'il ne sera jamais mon beau-père.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous jurez bien, mademoiselle! Voyez un peu l'assurance: j'aurais presque envie de vous faire voir le contraire pour vous apprendre à parler : mais hélas! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudrait une âme bien sensible pour la réparer.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est ce que M. le Chevalier dit aussi que vous trouveriez dans celui qui se propose; c'est un homme qui veut être aimé avant que d'épouser, qui veut pendant un an éprouver celle qu'il aime, pour s'en assurer.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais vraiment, c'est un homme très-délicat; c'est un trésor dans le siècle où nous sommes.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

C'est un homme fort peu empressé de vous avoir, moi, je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je pense comme mademoiselle.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Voilà comme la jeunesse pense à présent. Monsieur, je veux absolument connaître cet homme-là.

LE CHEVALIER.

Madame, il serait trop heureux de pouvoir réussir à vous plaire.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Il faut absolument que vous me l'ameniez.

LE CHEVALIER, embarrassé.

Madame..... (Il regarde mademoiselle de Péraudière.)

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille si elle le trouve bon; d'abord que je le désire, cela suffit.

LE CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, madame.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Mais en attendant, monsieur le Chevalier, ne puis-je pas toujours savoir qui c'est, savoir son nom du moins?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Pour moi à votre place il y a long-temps que je l'aurais demandé. Allons, monsieur, dites donc?

LE CHEVALIER.

Mais...

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Vous vous troublez.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Ma mère, j'ai deviné.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Comment?

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je sais qui c'est.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Si c'est ce que j'imagine...

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Eh oui, sûrement, c'est lui-même.

LE CHEVALIER, à part.

Ah! je suis perdu!

Mme DE PÉRAUDIÈRE minaudant.

Eh bien, monsieur?

LE CHEVALIER (regardant mademoiselle de Péraudière, qui lui fait signe de dire oui.

Oui, madame. (à part). Je ne sais où j'en suis.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

La modestie avec laquelle vous vous annoncez est d'un heureux présage : je ne suis point coquette, mais je jurerais presque que vous êtes incapable de jamais tromper.

LE CHEVALIER.

Ah, madame, si vous saviez ce que cela me coûte!

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Ce que cela vous coûterait, j'en suis persuadée. Tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, mademoiselle, voilà comme on aime et comme on doit aimer; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicatesse, vous.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mère.

Mme DE PÉRAUDIÈRE,

Pourquoi voulez-vous donc parler? En vérité, Chevalier, je crois que pour vous convaincre de ma sensibilité, vous n'aurez pas besoin d'attendre un an.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne suis pas accoutumé à me flatter de l'espoir d'être heureux, je l'ai dit à mademoiselle ; et je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de vous, madame, pour espérer que vous puissiez penser long-temps aussi favorablement de moi.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le suppose, chacun n'a-t-il pas les siens? l'amour les fait disparaître, et le désir de plaire corrige tout.

Mlle DE PÉRAUDIÈRE, souriant.

Il y a des choses dont on ne se corrige jamais.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Oui vous, qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous opposer aux désirs de M. le Chevalier, et qui seriez trop heureuse de lui ressembler; oui, monsieur le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions; vous êtes un exemple pour ma fille dont je lui conseille de profiter : je veux qu'elle apprenne comme la douceur a seule le droit de charmer l'âme.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne croyais pas devoir être cité jamais comme un modèle.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quand on est capable d'une vraie tendresse, il est rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite estime, je dis de tout le monde.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là j'ai donc plus de mérite que je n'osais m'en croire.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise votre défaut : c'est le manque de confiance, oui.....

SCÈNE IV.

Mme DE PÉRAUDIÈRE, Mlle DE PÉRAUDIÈRE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

Madame, il y a un monsieur qui vous demande.

Mme DE PÉRAUDIÈRE.

Quel est ce monsieur?

COMTOIS.

C'est un monsieur qui arrive de Paris; j'ai oublié son nom en venant vous chercher.

